

ANDRE CHARPENTIER

ELEMENTS DE COSMOLOGIE

UNE *GEOMETRIE* DANS L'ESPRIT DE PYTHAGORE

Avant-propos

L'opinion courante reconnaît dans la géométrie une science mathématique procédant par démonstrations rigoureuses, alors qu'elle tend à refuser ce caractère d'exactitude à tout le domaine métaphysique (1), si tant est qu'elle en admette encore la réalité. Dans ces conditions, l'appellation traditionnelle de géométrie **sacrée**, aujourd'hui incongrue, demande qu'on l'explique d'emblée, ce qui ne peut se faire qu'en remontant aux origines de cette science, et à celles de la mathématique en général. (2)

Nos mathématiques trouvent leur source principale dans la Grèce ancienne, où leur nom désignait d'ailleurs toutes les sciences du nombre, y compris la musique et l'astronomie.

Mais au cours des siècles ces sciences ont subi de telles transformations que leur état actuel ne permet plus d'apprécier ce qu'elles signifiaient à l'origine.

On en trouve déjà un indice dans la tradition selon laquelle Platon aurait inscrit au fronton de son Académie : "*Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre*".

(1) Ou en termes plus familiers "religieux".

(2- Il en va de même pour la *Théologie de l'arithmétique*. Ce titre de Jamblique, qui a de quoi nous faire sursauter, exprimait à l'époque un vrai lieu commun..

Or cette école entendait enseigner la sagesse, et non quelque technique de calcul, ni même une philosophie des sciences (1) comme on en trouve dans nos universités.

Et le but de la sagesse, c'est le bonheur.

Platon précise donc, dans son *Epinomis*, que sans les sciences mathématiques il est impossible d'être parfaitement heureux. (2)

Autre déclaration étrange pour nous, qui ressentons de plus en plus le caractère menaçant de nos techno-sciences....

Heureusement, dans le même ouvrage, Platon nous renseigne sur la nature de ce bonheur :

" L'art du calcul ne doit pas être traité à la manière du vulgaire, mais de façon à conduire les hommes à la contemplation de l'essence des Nombres ; donc, non pas en vue du commerce, comme font les marchands (3) mais pour le bien de l'âme, en lui donnant les moyens de s'élever de l'ordre des choses qui passent, vers la vérité et l'Etre." (4)

Cette faculté est le propre de l'homme, car *"l'animal, qui ne sait rien du nombre, ne sera jamais en état de rendre raison d'aucune chose, ne la connaissant que par les sens et la mémoire.*

Privé de la vraie raison, il ne deviendra jamais sage." (5)

(1) Ce n'est pas seulement le concept de science qui s'est transformé. En effet, le terme de philosophie, dont l'invention était attribuée à Pythagore, signifiait "amour de la sagesse". Une sagesse dont les philosophes actuels donnent rarement l'exemple...

(2) Pour les citations, voir *République* VII, 525 B, *Epinomis* 977 C et 992 A.

Voir en particulier le début de l'*Epinomis*, dont la philologie officielle conteste l'attribution à Platon, comme si cela jetait un doute sur la valeur de son contenu purement pythagoricien.

La béatitude dont il s'agit est d'ailleurs toute relative, vu ses limitations naturelles. Pline le jeune (*Lettres*) se disait, lui et sa famille, "heureux, autant qu'il est permis à des mortels" : *quantum mortalibus licet, beati...*

(3) Ceci tendrait à classer parmi ceux-ci une majorité de nos scientifiques, stimulés avant tout par l'espoir de "retombées" profitables, qu'elles soient commerciales ou honorifiques, sous forme de "Nobels"..

(4) Rabelais se montre donc fidèle disciple de Platon en expliquant son rire par *" une certaine gaîté confite en (= fondée sur) mépris des choses fortuites"*.

(5) Voilà qui est dangereusement "pré-cartésien" Comme si l' infaillible instinct de la "bête" n'était pas une forme de sagesse (qu'à bien des égards nous aurions avantage à imiter,)

Mais qu'est-ce donc que cette "géométrie" qui doit permettre à l'homme de surpasser sa condition éphémère ?

Est-ce bien la science qu'on enseignait naguère dans les écoles sous le nom d'Euclide, science apparemment profane enseignant à "mesurer les formes terrestres" ?

En prenant cette étymologie au pied de la lettre et dans son sens le plus "terre à terre", les archéologues se sont imaginé que la géométrie trouvait son origine dans les techniques d'arpentage.

Pour le dire platement, cette discipline aurait donc été, elle aussi, inspirée avant tout par l'instinct de propriété. (1)

Or, cela est directement contraire au désintéressement si nettement professé par Platon, et qui inspire également sa notion du bonheur. (2)

Et c'est sans doute pour éviter l'avalissement de sa discipline que Platon, sans vouloir changer le terme consacré de *géométrie*, nous met en garde contre son caractère "*parfaitement ridicule*". (3)

Propos véritablement stupéfiant, et qui n'est là que pour susciter la réflexion.

(1) Les *éthologistes* nous ont montré le rôle déterminant de l'instinct territorial dans le comportement animal. Mais d'innombrables documents prouvent que l'arpentage, avant de devenir le monopole de nos "immobiliers", est resté longtemps une activité sacerdotale, et donc essentiellement humaine.

(2) Aristote, si souvent présenté comme un contradicteur de Platon (alors qu'ils s'entendaient sur le fond comme initiés en Confrérie), va plus loin encore que son maître. Alors que ce dernier fait du bonheur le **fruit** de la Sagesse, le Stagirite va jusqu'à en faire le **critère** en écrivant :

« **Tu reconnaîtras la vérité de ton chemin à ce qu'il te rend heureux** ». Cette déclaration, qui servira aussi de conclusion à notre ouvrage, serait inacceptable si ce bonheur n'était qu'un sentiment purement subjectif, et donc illusoire.

(3) *Epinomis*, 990 A. " (...) *Sphodra geloion onoma géométrian...*"

En effet, ce que Platon entend par "géométrie" est en fait une cosmologie à part entière, dont le but véritable n'est pas de "mesurer notre terre", mais bien de définir les lois qui régissent la manifestation tout entière. (1)

Encore ne s'agit-il pas de considérer l'univers comme un donné, sans se préoccuper de ses antécédents (2), mais de montrer comment il émane tout entier de sa Cause transcendante.

On nous objectera que c'est là le rôle des religions plutôt que des mathématiques, ce qui revient à entériner une fois de plus l'antagonisme moderne du sacré et du profane.

Mais Platon est à cent lieues de cette dichotomie, et s'il considère la cosmologie comme une clé du bonheur, c'est qu'elle traite des origines et des "fins dernières" de l'homme

Car celui-ci, s'il ignore "*d'où il vient et où il va*", ne pourra jamais jouir que d'un bonheur purement animal.

(1) Le grec *Gè* désigne à la fois le sol arable et le monde, qu'il s'agisse de notre planète bleue, ou même de l'univers tout entier. Le latin *mundus*, comme son équivalent grec *cosmos*, exprime la parfaite beauté du Grand Tout, qui résulte de son Unité foncière (*Hen to Pan*). C'est ce que montrent, dans un registre plus trivial, les dérivés *im-monde* (dépourvu d'harmonie) et *cosmétique* (produit de beauté). Nous avons montré, dans *Lers Mystères du Panthéon Romain*, que les Géorgiques de Virgile (en grec "Les travaux de la terre") jouent de cette équivoque, et de façon tout à fait délibérée. Car ce "traité d'agriculture" n'est que la "couverture extérieure" d'une cosmologie en bonne et due forme, où la Terre représente tout l'univers connu. Ces *Travaux* représentent donc avant tout **l'organisation du monde**, y compris au sens politique du terme. En dehors de cette interprétation *ésotérique*, toute la seconde partie du chant IV - ce merveilleux couronnement de l'œuvre - ne présente pas le moindre sens acceptable..

(2) Notre cosmologie profane s'interdit, à juste titre, d'évoquer la vraie question des origines. Elle fait "démarrer" le monde physique une fraction de seconde **après** son fameux *big bang*. Mais il y avait forcément avant cela (*In Principio*) *quelque chose* dont on ne peut rien dire qu'en en termes de métaphysique, cette Science Première dont on en est venu à négliger la réalité, quand on ne la nie pas a priori.

Cela pourrait encore se défendre, si l'on tient l'homme pour un animal comme les autres, ou pour un "singe nu". .

Mais dans le même temps, les adeptes de *l'éthique* nous répètent sur tous les tons que sans une vision acceptable de notre raison d'être, *tout manque de sens* .

Et il faut en effet être *insensé* pour trouver normal d'être né par l'opération d'un improbable hasard statistique, et destiné à disparaître sans laisser de traces, (1)

L'inanité de cette croyance est d'ailleurs établie par la physique la plus élémentaire, quand elle reconnaît que, si tout se transforme, **rien pourtant ne se perd ni ne se crée.**

C'est pourtant là tout ce que nos *sciences* ont à nous proposer, en laissant aux religions le soin de *consoler* les *naïfs* de leur finitude.

Or ces religions usent d'un langage symbolique, parfaitement vrai dans le fond, mais dont nos contemporains, dans leur immense majorité, ont désappris l'usage et qu'on leur présente du coup comme une survivance de siècles peu éclairés. (2)

Il nous manque donc une *cosmologie* sérieuse, i.e. une "explication du monde" véritablement scientifique, on veut dire aussi rationnelle que possible.

Si les traditions les plus anciennes n'ont jamais connu le divorce actuel entre physique et métaphysique, c'est qu'elles présentent toujours les êtres naturels et contingents comme la manifestation, en mode corporel (ou *grossier*), de principes immatériels qui en sont les seuls modèles parfaits, ou pour user du terme platonicien, les *archétypes* constituant le "contenu" de l'Etre Universel. .

(1) Il ne s'agit pas ici de nier l'évidence de la mort physique, mais de rappeler, avec le poète Ovide, "qu'elle n'a de droits que sur notre corps".

(2) Il sera question plus loin de ce "discrédit des mythologies". Ce discrédit est du reste en partie mérité par les terribles abus auxquels les croyances ont servi, et servent encore de prétexte.

Il n'existe donc aucune séparation radicale entre ce monde des *Idées*, seul immuable (éternel), et notre précaire existence, simplement une différence de degré.

Et bien qu'on ait pu, à juste titre, traiter l'univers d'*illusion cosmique*, ce "rêve" n'est pourtant pas un pur néant, car tout ce qui existe participe de l'Etre Universel et donc de sa permanence et à son autonomie. (1)

Aussi, la Tradition hermétique enseigne que "*ce qui est en bas est comme Ce qui est en Haut*". Ou pour de servir du langage biblique, que "l'homme est fait à l'image de Dieu".

Ce principe fonde toutes les analogies, ces symboles qui sont le langage de *l'En-deçà*, ou de *l'Au-delà*, comme on dit plus communément.

Et quand on parle d'analogie, on exclut évidemment toute adéquation, entre l'infinité du Principe et le relatif néant de sa manifestation.

Mais il n'en existe pas moins entre le *Créateur* et sa créature une identité essentielle, s'exprimant par une "communauté de forme", qui est le fondement de tout symbolisme.

Et c'est justement sur cette éminente valeur de la forme que repose toute la géométrie traditionnelle.

Mais avant d'aller plus loin, consacrons quelques moments à cet Etre, que Platon assimile à la Vérité, et en qui il voit donc la source du bonheur. (2)

(1) On a pu dire assez justement que l'univers est "un rêve de Dieu". Mais alors que les rêves des hommes sont pour la plupart illusoires et trompeurs, le "rêve divin" n'est pas autre chose que notre "réalité" quotidienne. Le rêve humain lui-même, quoique issu de ce que le psychisme a de moins profond (en dépit des prétentions de la *psychanalyse*), n'en a pas moins quelque réalité. L'homme, étant "fait à l'image de Dieu", tire lui aussi de son être intérieur toute la substance de ses rêves. En ce sens, tout artiste véritable pratique - à son modeste niveau - une sorte de cosmogénèse, qui fait de lui un "créateur"..

(2) Le Pythagoricien Virgile ne pense pas autrement, lui qui affirme : "*Felix qui potuit rerum cognoscere causas*" (" Bien heureux qui a pu scruter les origines de l'univers"). Géorgiques, II, 489.

CH I L'ETRE ET LE NEANT

Voilà un intitulé qui rappellera des souvenirs, mais le lecteur se doute bien que nous abordons le sujet dans des dispositions qui ne doivent rien aux absurdités sartriennes, ni même à des innovations aussi obscures que celles de Martin Heidegger. (1)

L'incompatibilité sans cesse alléguée de la "Science" et des "croyances" n'a aucun sens, puisque ces deux "disciplines" concernent des domaines différents, et ne devraient donc jamais interférer entre elles.

Mais **dans les faits**, il en va bien autrement, puisque la techno-science, forte de ses résultats pratiques, apparaît de plus en plus comme seule préoccupée de réalité objective et démontrable, tout le reste étant tenu pour plus ou moins "irréel".

C'est donc là aussi une croyance, voire un dogmatisme, dont on ne voit pas bien pourquoi, en stricte raison, on devrait l'adopter sans examen.

Et cet examen doit porter en premier sur la science fondamentale qu'est la cosmologie, terme qui semble promettre ***une explication (logos) de l'univers.***

En apparence, il existerait donc deux types de cosmologie.

L'une, traditionnelle, représentée par des mythes, serait donc forcément "mythique" - au sens péjoratif du terme - et réservée à l'usage d'une humanité primitive, prétendument demeurée à un "stade prélogique".

L'autre, scientifique, celle des astro-physiciens, seule entièrement fondée sur des observations mesurables, et qui aurait donc le monopole de la rationalité et du sérieux.

(1) N'est-il pas piquant d'observer en passant, que ce maître de la tautologie, dont la plupart des philosophes actuels se veulent les disciples, fut un défenseur impénitent de ce fascisme qu'ils abominent tant.

L'affaire serait donc entendue, si elle n'était remise en question par les scientifiques eux-mêmes.

Ceux-ci reconnaissent en effet sans se faire prier que leur domaine d'investigation commence avec le fameux *Big Bang*, et ils en tirent trop souvent la conclusion qu'avant cela, **il n'y avait rien**.

Ce qui serait d'ailleurs parfaitement vrai, s'ils corrigeaient ce propos en ajoutant aussitôt : **"rien de physique"**.

En effet, la physique, tout entière fondée sur la mesure spatio-temporelle, **n'a rien à nous apprendre** sur les conditions précédant l'explosion originelle, censée signaler l'entrée dans le temps et l'espace. (

Mais peut-elle encore, dans ces conditions, revendiquer le titre de cosmologie, puisqu'une cosmologie véritable ne peut être qu'une science des causes, aussi bien originelle que finale ?

Evidemment non, à moins qu'on n'admette **cette hypothèse, suicidaire pour la raison, que quelque chose puisse sortir de rien**.

La science ferait donc bien d'en rabattre un peu de son prestige usurpé, et de se définir comme une simple *cosmographie*, cherchant tant bien que mal à décrire l'univers existant – ou du moins l'infime partie à laquelle ses observations ont accès - **sans aucune prétention à en expliquer l'origine**. (1)

L'homme moderne, s'il persiste à réfléchir à sa destinée, semble donc se trouver entre Charybde et Scylla, dans l'obligation de choisir entre une science sans aucune valeur explicative, et des mythologies qui, *a priori*, apparaissent à la raison comme dépourvues de toute réalité.

Et cela, parce qu'on s'obstine trop souvent à les prendre au pied de la lettre, alors que seul devrait compter leur esprit.

(1) C'est une attitude récurrente des "scientifiques" que de dénier toute réalité à ce qui refuse d'entrer dans leurs systèmes de plus en plus étriqués. Attitude que quelqu'un a définie en ces termes : "*la science se débarrasse des questions auxquelles elle ne peut répondre en les déclarant non-scientifiques*".

Force est donc d'admettre que, sur cette question des origines, la science moderne est disqualifiée d'office.

Dire qu'avant le commencement, "il n'y avait rien", c'est poser de façon implicite et inconsciente la question du néant.

Or, celle-ci n'a aucun sens, puisque **le néant doit se définir comme "ce qui n'existe pas" et peut à peine se penser.**

En face de cette contradiction dans les termes, qui est la grande absurdité dans toute cette affaire, se dresse la tradition millénaire et unanime de toute l'humanité qui a précédé nos derniers siècles d'aberration.

Et cette grande Tradition affirme "qu'au commencement", il y avait, non pas du néant, mais de l'être, et même l'Etre Universel, imprégnant et soutenant toute l'Existence.

Et cela quel que soit le nom qu'on lui donne.

Faute d'une ontologie véritable, qui se définit comme la science de l'Etre, les "savants" ne sont d'ailleurs pas seuls à méconnaître la source de leur propre existence.

Il sont suivis en cela par l'immense majorité des philosophes modernes, dont les travaux, à la différence de ceux des savants, ne peuvent même se flatter de la moindre "application" utile.

Dans ces tristes conditions, on ferait mieux d'admettre, comme l'immense majorité des hommes l'ont toujours fait, que **l'origine de l'univers, loin d'être une sorte de "trou noir", est au contraire un Point lumineux, un concentré d'Energie et d'Intelligence si insondable qu'il défie, non pas la raison - laquelle doit reconnaître sa *nécessité*, mais l'imagination, et *a fortiori* les préjugés de laboratoire.**

C'est donc de ce **Point**, qui n'est pas avant tout géométrique, mais proprement métaphysique, qu'il va être question maintenant..
Mais pas avant d'avoir fait une dernière observation.

UN APOLOGUE

L'OEIL QUI VOULAIT SE VOIR LUI-MEME

A supposer que cet organe puisse avoir jamais une telle prétention, il commettrait une erreur identique à celle de nos astro-physiciens quand ils croient - ou feignent de croire - qu'on peut **expliquer, en l'observant de l'intérieur, l'origine d'un univers dans lequel on est enfermé par définition.**

Voilà une erreur que les mathématiciens ne commettent pas. D'une part, les algébristes tiennent pour évident qu'on ne peut atteindre la limite d'une fonction dans le cours même de cette fonction.

On ne peut en sortir que par une intégration, qui en change la définition même.

Quant aux géomètres, ils ont reconnu, depuis Euclide et Archimède, qu'on ne pouvait sortir du développement exponentiel d'une surface ou d'un volume (comme la sphère) sans un passage à la limite qui changeait du tout au tout la définition de cette surface, dont on n'avait jusque là qu'approché le terme.

C'est ainsi que le cercle ne peut pas être considéré comme un polygone dont on aurait fait croître indéfiniment le nombre des côtés.

Sa définition diffère en effet essentiellement de celle de n'importe quel polygone, qui se caractérise par un nombre *n* de côtés.

De même, la sphère, pour être isotrope, a dû dépasser la limite des polyèdres, avec leurs "faces multiples" (du grec *hédra* : face) (1)

En outre, le cercle ou la sphère, lorsqu'on dépasse la limite de leur croissance, deviennent respectivement une droite (la "droite du cercle") et un plan, dont on s'approche à mesure que diminue la courbure de la circonférence.

(1) Symboliquement, la Tradition présente l'octaèdre comme un "juste milieu" entre le cube et la sphère, en lui attribuant une fonction médiatrice entre ces images de la Terre et du Ciel. C'est pourquoi l'octogone et l'octaèdre sont des figures du monde subtil, ou "intermédiaire", et de la Quintessence alchimique.

Soit dit en passant, on peut déduire de là ce que deviendra notre univers, sphérique et en expansion, lorsqu'il atteindra, tôt ou tard, la limite de sa croissance.

Alors, comme dit Pétrarque, "le temps disparaîtra, et l'espace sera changé".

Et il ne peut en être autrement, vu que les conditions de notre existence auront disparu. (1)

Mais assez spéculé sur la fin des temps

Contentons nous de l'espace euclidien, déjà bien assez paradoxal tel que nous le connaissons, sans avoir à parler d'hyper-géométrie.

Par contre, nous pouvons anticiper un peu sur notre propos en signalant qu'on peut appliquer ce qui vient d'être dit, non plus à la physique, mais à la métaphysique.

Car celle-ci, n'étant pas soumise aux lois de notre monde, est seule à pouvoir échapper au domaine de l'Existence, en dépassant les limitations de celle-ci pour s'identifier à l'Etre-Un.

Cette "sortie du mental" opérée par l'Intuition intellectuelle (2) est ce que les Pythagoriciens appellent "le Saut de Leucade", entendant par là que le passage à la limite implique une rupture de continuité comparable à un saut dans le vide. (3)

(1) Le temps et l'espace étant les premières d'entre elles.

(2) Sur cette notion, voir René Guénon, *La métaphysique orientale*, Éditions Traditionnelles, Paris, 1939.

(3) Pour les illustrations de cette doctrine, voir *la Basilique de la Porte Majeure* de J. Carcoïno,

CH. II LE SAUT DE LEUCADE

Les Anciens, qui ne séparaient jamais la science de l'art, avaient donné de ce "passage à la limite" une figuration dont le sens *anagogique* est évident..

C'est la légende du "saut de Leucade".

La représentation de cet épisode mythologique occupe, dans la seule basilique pythagoricienne encore connue, une place d'honneur qui en dit long sur l'importance symbolique qu'on lui accordait. (1)
On y voit la poétesse Sappho, séparée de son amant Phaon (2) par le bras de mer de Leucade, se jeter hardiment à la mer, la lyre à la main, sous le regard protecteur d'Apollon, qui lui tend une main secourable, tout en brandissant de l'autre son arc sacré. (3)

La scène réunit donc les deux "instruments à corde" chers aux Pythagoriciens, l'un symbolisant la Miséricorde du Dieu (attribut "féminin"), l'autre sa Rigueur ("masculine").

C'est à quoi fait allusion le célèbre aphorisme d'Héraclite qui, dans l'antiquité déjà, passait pour "obscur" (*Skoteinos*) :

"L'Harmonie du Cosmos est faite de tensions opposées, comme dans l'arc et dans la lyre".

(1) Pour la description de ce monument un peu oublié, voir l'étude de Jérôme Carcopino, *La Basilique de la Porte Majeure*.

(2) Son nom grec de *Phaôn* ("l'éblouissant") est une épithète d' Apollon. Dans la version vulgaire de la légende, la poétesse, à la suite d'une déception sentimentale, se précipite du haut des rochers. Les Pythagoriciens, qui proscrivent généralement le suicide, ont transformé cette triste anecdote en un glorieux symbole de délivrance.

(3) Voir chez Virgile, le tableau de la bataille d'Actium, qui, justement, eut lieu **en vue de Leucade** et sous la protection d'Apollon (Cf. En. VIII, 704). La victoire d'Octave (Auguste) se produisit donc en terre pythagoricienne, ce qui rappelle les origines du Saint Empire (cf. André Raeymaeker, *Les racines pythagoriciennes de l'Empire*), in *Etudes Traditionnelles*, n°440.
Là aussi, il se produit un saut qualitatif, mais cette fois dans l'ordre politique, puisqu'on y passe de l'anarchie des guerres civiles à la *Pax Romana*. Leucade est, en grec, "l'île blanche", ce qui en fait un substitut de la *Tula* hyperboréenne, cette *Ultima Thulé* polaire dont l'épithète exprime bien le caractère de limite. Voir à ce sujet *Le Roi du Monde*, de René Guénon.

Cette Harmonie n'est qu'un autre nom de l'Amour, et c'est bien sur les ailes de l'Amour (1) que Sappho atteindra son but, alors qu'un autre personnage (le "non-réalisé"), incapable de la suivre, s'afflige sur la rive terrestre.

Les Eaux de Leucade, auxquelles se confie la poétesse, ont dans ce tableau une signification capitale, en ce qu'elles constituent à la fois un *obstacle* et une *transition* entre le domaine des hommes et celui des Dieux (2)

Elles figurent donc le monde subtil, ce médiateur indispensable entre l'existence corporelle et son Principe transcendant.

D'innombrables exemples montrent que toute Divinité, pour se manifester aux yeux des humains, doit passer par ce monde intermédiaire, figuré aussi par la nuée ou le *nimbe* qui ont donné leur nom aux Nymphes (litt. " les Nuées", que cite Aristophane dans sa caricature de Socrate). (3)

Inversement, l'homme n'a accès à l'Esprit qu'à travers ce même *monde intermédiaire* (ou psychique), d'où l'importance des Nymphes, qui sont les gardiennes de ce domaine.

C'est ce que confirme la présence dans cette scène des Néréides, qui comme toutes leurs soeurs, président à la transmigration et aux *métamorphoses*.. (4)

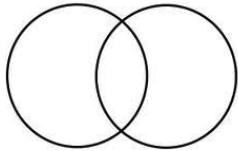
Comme cette immersion en pleine légende risque de désarçonner notre lecteur, le moment est venu de consacrer un chapitre à établir, toujours en termes rationnels, la nécessité du langage mythologique.

(1) Cf. Ovide, *Héroïdes*, XV, 179 " *Tu quoque, mollis Amor, pennas suppose cadenti* ". ("Et toi aussi, doux Amour, de tes ailes, soutiens-la dans sa chute".)

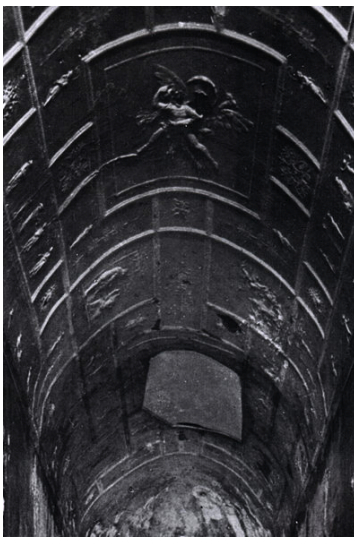
(2) Il faut se rappeler que l'un des noms grecs désignant la mer, *Pontos* (cf. le Pont-Euxint) a le même radical que le latin *pons* (le pont), qui est un *lien* (cf. germ. *band, bund*, etc.).

(3) C'est pourquoi les Vestales, qui incarnent les Nymphes, sont toujours voilées. C'est aussi le sens de la Mandorle dans laquelle les entités divines s'enveloppent pour apparaître aux humains.. Cette *vesica piscis*, formée par l'intersection des deux cercles qui figurent la dualité existentielle, constitue donc une sorte de *sas* unitaire au cœur même de la manifestation. (voir ci-après)

(4) L'ouvrage d'Ovide qui porte ce titre est tout entier consacré à ces *transformations*, qui symbolisent le passage au-delà de la forme, cette *Délivrance* ultime recherchée par l'initié.



DEUX MANDORLES



La voûte



Le rapt de Ganymède (détail)

BASILIQUE DE LA PORTE MAJEURE :

Le stuc figurant le saut de Leucade, qui en décorait l'abside, est malheureusement fort dégradé. Mais en voici un parfait équivalent : l'enlèvement de Ganymède par l'aigle de Jupiter.

L'abside et la voûte étant les deux points focaux du temple, on y trouve donc deux images analogues de la *Délivrance*.

CH II[†] LES MYSTERES DU POINT

Ces mystères n'ont, en principe, rien d'incompréhensible. S'ils méritent néanmoins ce nom, **c'est qu'il est difficile d'admettre les évidences les plus contraignantes lorsqu'elles mènent à des conclusions contraires aux préjugés de la *vie ordinaire* .**

Quoi de plus simple, par exemple, que le point géométrique ? A première vue, il semble même qu'il n'y ait pas grand chose à en dire.

Tout change pourtant si on entreprend de se *concentrer* sur le sujet, qui apparaît alors comme une inépuisable source de réflexions.

Mais avant de nous lancer dans cette entreprise, disons avec force que l'imagination n'y a aucune part.

Tout ce que nous avancerons, nos ancêtres l'ont toujours su.

Et comme le disait un de nos devanciers : "***Je me contente de rapporter ce que nos prédécesseurs ont découvert, sans me vanter d'en avoir découvert la moindre partie .***" (1)

On ne saurait trop rappeler que selon Platon (2) (et tous les autres Pythagoriciens),

" L'art du calcul ne doit pas être traité à la manière du vulgaire, mais de façon à conduire les hommes à contempler l'essence des nombres (...) pour s'élever de l'ordre des choses qui passent, vers la vérité et l'Etre." (3)

(1) Théon de Smyrne écrivait cela il y a environ dix-huit cents ans.

(2) Les citations proviennent de son *Epinomis*

(3) C'est là un point sur lequel les traditions sont unanimes, à commencer par celles qui paraissent les plus éloignées de la nôtre. Voir par exemple Marcel Granet, *La Pensée Chinoise*, ch. III (note 1) : " (...) ***un des traits fondamentaux de la pensée chinoise, savoir : un extrême respect pour les symboles numériques, qui se combine avec une indifférence extrême pour toute conception quantitative.*** (c'est à dire pour ce que nous appelons *le calcul*). On constate l'accord formel des deux traditions, chinoise et "hyperboréenne" (pour parler comme les Grecs) qui, comme celle de l'Inde, remontent aux origines de notre humanité.

On voit que le philosophe distingue ici très nettement deux aspects de cette "faculté de calcul" :

- L'un est le propre des commerçants, et plus largement de tous les techniciens : il n'a donc pour but que l'intérêt et les considérations pratiques , à savoir tout l'ensemble des "*choses qui passent*".
- L'autre aspect, présenté comme tout à fait supérieur, est **un moyen d'élever l'âme vers la Vérité et l'Etre.**

Or, cette connaissance de la Vérité et de l'Etre est la définition de la Sagesse, dont nous venons justement de dire qu'elle est la condition unique du vrai bonheur.

Et comme la poursuite de ce bonheur devrait normalement nous intéresser tous, essayons de distinguer l'utilisation "calculatrice" du nombre (la seule dont vous ayez peut-être entendu parler jusqu'à présent) de son utilisation symbolique, dont il va être question maintenant.

EQUATION ET SYMBOLE

Pour distinguer mieux encore les deux fonctions du nombre, calcul et symbole, commençons par observer que chacune a son signe propre.

Le **calcul** est fondé sur l'*égalité*, autrement dit l'**équation** (dont le signe est =) et toute l'organisation du monde moderne (qui est un monde d'ingénieurs) repose sur un tissu d'équations, c'est-à-dire sur l'algèbre, que les Anciens n'ont guère connue.

Or celle-ci ne fait que mettre en balance des *quantités*, dont elle modifie seulement la présentation formelle pour en faciliter la manipulation, mais sans pouvoir en changer le contenu.

Donc sans pouvoir sortir du domaine initial (physique) pour accéder à un autre *plan*. En d'autres termes, sans aucune *valeur ajoutée* .

Par contre, les mondes traditionnels pratiquent le symbolisme, dont le principe est l'**analogie**, ou similitude, qui est d'ordre *qualitatif*. Deux objets ne sont en effet semblables que s'ils présentent une même **qualité** qui permet de les comparer.

Observons que les deux membres d'une égalité sont strictement interchangeables, alors que ceux qui présentent une analogie ne le sont nullement, vu que leur relation n'a aucun caractère de réciprocité.

Pour bien faire comprendre cela, donnons-en un exemple trivial. Le reflet du soleil dans un baquet d'eau présente une ressemblance fort exacte avec son modèle. (1) Mais la relation s'arrête là, car la différence des proportions fait que le modèle "transcende" (surpasse) énormément sa très modeste image. C'est en ce sens qu'on dit que "la carte n'est pas le territoire".

Et cette transcendance est encore bien plus incommensurable si le modèle est purement spirituel (non-manifesté) et non d'ordre physique comme son reflet.

Bref, la mathématique, au sens vulgaire, fait usage du **nombre quantitatif** (arithmétique ordinaire et algèbre). Et depuis Descartes, même la géométrie a été "algébrisée" par un système de coordonnées. Par contre, au sens supérieur qu'a en vue Platon, elle repose essentiellement sur la **forme, qui est pure qualité**.

Or l'étude des formes est le domaine propre de la géométrie.

(1) Assez pour qu'on puisse y suivre le déroulement d'une éclipse. Mais la ressemblance s'arrête là. Autrement dit, "la carte n'est pas le territoire". Et si l'on peut dire que "l'homme est fait à l'image de la Divinité", on sait ce qui se passe lorsqu'on s'avise d'inverser les termes...

Ce n'est donc pas un hasard si Euclide a placé en tête de ses *Eléments* des théorèmes dont le vrai sens risque de nous échapper. (1)

On sait qu'il s'y évertue à distinguer *les cas d'égalité et de similitude des triangles*. (2)

Au vu de ce qui précède, cela revient à placer en tête de son oeuvre la distinction fondamentale entre quantité et qualité.

Rappelons en bref ce dont il s'agit :

- Deux triangles quelconques sont **égaux**, s'ils occupent une même **quantité** de surface.

- Deux triangles sont **semblables** s'ils ont la même **forme**, c'est à dire une **qualité** identique, et cela quelle que soit leur surface, c'est à dire sans aucune considération de quantité. (1)

Il existe donc entre ces deux triangles, si différents qu'ils puissent être par la taille, une **analogie**, et c'est sur cette idée d'analogie que repose tout le langage symbolique.

Cela signifie qu'une réalité, même très modeste, pourra être, à un certain point de vue, **comme** une autre qui la dépasse infiniment, et permettra de l'appréhender autant que possible.

La *valeur ajoutée* peut donc être immense.

Donnons un autre exemple d'analogie qualitative

Quand nous étions petits, on nous a appris "*qu'on ne mélange pas les pommes et le poires* .

Or le calcul nous dit qu'un kilo de pommes est égal en poids, voire en prix, à un kilo de poires. C'est une **égalité quantitative**.

Si on ne peut confondre ces deux fruits, c'est qu'ils ont des **qualités** (de nom, de forme, de goût, etc.) très différentes.

C'est pourquoi on dit très justement que pommier et poirier sont des *essences* (des "natures") distinctes.

(1) Envisageons par exemple deux triangles isocèles : l'un est un terrain agricole, l'autre un pendentif en or: ces deux objets n'ont rien en commun, excepté la similitude de leur forme, qui est la seule relation concevable entre eux.

Ainsi, la structure hexagonale et *fractale* d'un simple cristal de neige reflète celle de l'univers tout entier, ce qui rappelle l'idéal de William Blake : « Voir l'univers dans un grain de sable ».

CH. IV PHYSIQUE ET METAPHYSIQUE

Maintenant que nous avons précisé de notre mieux la différence entre quantité et qualité, ou entre équation et symbole, il est temps d'en venir au vrai point de départ de notre exposé, qui est le **point**, considéré dans tous ses états.

On vient de voir qu'un objet quelconque peut servir à représenter une réalité supérieure, pourvu qu'il existe entre les deux une communauté de forme, une **analogie**.

En vertu de cette loi, le point, origine de l'espace géométrique dans lequel se déploie le monde **physique** (i.e. la nature), peut être pris pour image, ou symbole (1), de sa cause **métaphysique**.

Le terme de *métaphysique* , créé par le philosophe grec Aristote, a servi depuis à désigner tout ce qui est " *au-delà* " (ou si l'on préfère, en deçà) de notre monde naturel. (2)

A titre d'exemple familier, ce domaine de l'Etre est comme l'écran incolore sur lequel se projettent toutes les images qui constituent l'illusion cosmique.

Durant tout le cours de la projection, ce support indispensable reste parfaitement invisible, et n'apparaît qu'une fois le spectacle terminé.

Il est donc autrement réel que la *représentation* qui le masque, puisqu'il était là avant elle et qu'il est seul à subsister après.

En outre, il n'y est nullement impliqué, puisqu'il supporte indifféremment n'importe quelle autre série d'images

C'est ainsi que l' Etre soutient invisiblement tous les états possibles de la manifestation, dont Il est l'unique Cause immédiate.

Et si sa réalité peut nous échapper, c'est dans la mesure où nous n'en percevons que les effets.

(1) Le *symbole* était à l'origine un objet (tel qu'une monnaie), qu'on cassait en deux avant de se séparer. La **correspondance** exacte des deux fragments devait garantir une "reconnaissance" ultérieure.

(2) Les premiers philosophes grecs s'appelaient "physiciens", car ils étudiaient la nature (en grec *physis*) pour en comprendre l'origine et la destination

Or la science moderne ne reconnaît pas l'existence de ce domaine "supra-physique" .

Au cas même où un *scientifique* en accepte le principe, il s'interdit généralement d'en parler dans l'exercice de ses fonctions.

Et il fait bien, car dans son langage spécial il est impossible d'en dire quoi que ce soit de pertinent.

On a vu que la science s'est enfermée, par définition, dans l'univers physique, et elle doit donc tenter de le décrire *sans pouvoir en sortir*, ce qui n'est pas le meilleur poste d'observation. (1)

Malgré cela, elle nous offre quelques bons sujets de réflexion. (2)

Par exemple, l'idée d'attribuer à l'univers une **origine centrale** et une **expansion indéfinie** peut être reprise, moyennant certaines réserves.

C'est aussi la façon de voir des Anciens, jusqu'à Dante, qui remarque dans sa *Monarchie* que "*tout l'espace de la géométrie se situe entre le centre et la circonférence* .

Ce qui ne serait d'ailleurs qu'un lieu commun, si on n'en voyait le sens cosmologique, selon lequel **le point central, de même que la circonférence indéfinie de la sphère cosmique sont des limites situées respectivement en deçà et au-delà de toute mesure, et qui sont donc inaccessibles à toute description physique.** (3). Ces limites sont donc décrites comme l'origine et le terme, ou encore l'Alpha et l'Omega de la manifestation

(1). Les descriptions des géographes anciens devaient se faire à partir du sol. Nos satellites, qui voient les choses de plus haut, donnent une vue d'ensemble bien supérieure. Malheureusement, il s'agit toujours là d'une observation *physique* qui ne pourra jamais nous montrer l'univers *vu de l'extérieur*, car cet "extérieur" n'existe pas.

(2) Voir *Une brève histoire du temps*, de Stephen Hawking.

(3) Les physiciens reconnaissent formellement que l'univers, quoique **fini**, puisqu'il se compose de parties mesurables, a des confins inaccessibles. Ainsi, Hawking déclare que l'univers est "*fini, mais sans bords* " (et par conséquent sans "extérieur"). Expression naïve, mais en somme assez juste, de la notion d'indéfini.

CH. V DU POINT COMME LIMITE

Commençons par énoncer cette évidence, si souvent mal perçue, que le point, tout en étant à l'**origine de l'espace géométrique (1)**, **n'y est pourtant nullement compris**, pas plus que la cause ne peut être rangée parmi ses effets.

La géométrie, plane ou solide, se définit comme une **mesure de l'espace**, dans lequel se situent toutes ses formes.
Or qui dit mesure, dit forme quantifiable.

Mais le point, étant informel, échappe à toute mesure quantitative, et n'est donc pas dans l'espace, dont il n'est que le principe immédiat.

C'est en effet un "zéro de dimension", comme on le voit en considérant le centre d'un cercle, origine de tous ses rayons.

Si nous faisons décroître deux de ces rayons, *diamétralement* opposés, ils finissent, **à la limite**, par s'annuler dans la "non-dimension" du point central qui est leur origine commune. (2)

Contrairement aux idées vulgaires, le point originel n'est donc pas contenu dans l'espace.

C'est l'espace qui est contenu tout entier dans ce point, mais bien entendu en mode potentiel, comme tout effet est contenu en puissance dans sa cause.

On doit donc en déduire le paradoxe qui suit :

Cette cause , qui est ici sans dimension manifestée, est donc une pure idée.

(1) Par analogie, il en va de même de l'espace cosmique.

(2) Qu'on nomme aujourd'hui pour cette raison "vecteur zéro". Cela apparaît tout aussi clairement si on définit le point comme l'intersection de deux droites; celles-ci n'ayant évidemment aucune largeur, leur intersection ne présente aucune surface : c'est toujours un zéro de quantité.

C'est la meilleure illustration de la doctrine métaphysique nommée par Nicolas de Cues : *Coincidentia oppositorum* (union des contraires), notion chère aux alchimistes.

Cette évidence est, une fois de plus, contraire à l'opinion commune, qui tient l'idée, et notamment celle de nombre, pour moins réelle que la "réalité" tangible. (1)

Citons ici un auteur qui a des vues assez justes sur la question, encore qu'il les exprime avec précaution (ce qui peut se comprendre dans l'ambiance actuelle) :

(...) les nombres, dont la nature intelligible ne fait aucun doute pour le pythagorisme, ne sont pas "moins", mais "plus" que les choses sensibles (...) car toute la question, posée pour la première fois par les pythagoriciens, est bien de savoir si "le nombre" n'est qu'une détermination abstraite et une forme vide, ou bien au contraire l'indice du développement "intérieur" de toute chose. En clair, la pensée humaine peut-elle dépasser l'ordre du langage, quelle que soit la forme sous laquelle il est codé, pour atteindre, en son coeur le plus intime, l'ordre du monde?" (2)

Et qu'est-ce qui permet donc au géomètre de parler du point, bien qu'il n'ait ni forme, ni mesure, et que personne n'en ait jamais observé de ses yeux.

C'est que sa réalité invisible doit être posée comme **nécessaire**, puisqu'il est la seule origine possible de l'étendue "expérimentable".

Les Pythagoriciens définissent le point comme *l'unité ayant une position*.

Nous verrons plus loin quelle stricte analogie permet cette assimilation du point à l'unité.

Ce qui nous occupe pour l'instant, c'est l'idée de *position* .

(1) D'où l'expression familière : "Tu te fais des idées...". Une fois établie la priorité et la transcendance de l'idée sur le *fait* (qui n'est donc pas aussi *respectable* que le prétendent les pragmatistes), on voit que ce principe logique est aisément transposable en métaphysique. Ainsi, chez Platon, le "Monde des Idées" est l'origine (l'archétype) de tout notre cosmos.

Quant à Aristote, il nomme le Principe "Idée d'une Idée", ou "Pensée qui se pense Elle-Même" (*Noësis Noëseôs*), ce qui insiste en outre sur son absolue autonomie.

(2) Jean-François Mattei, *Pythagore et les pythagoriciens*, P.U.F, p. 74-75.

Répetons-le, si ce point n'est pas mesurable, bien qu'il soit le *lieu* de départ de la mesure, c'est qu'il relève d'un autre ordre de réalité, celui de la cause.

En effet, alors que les effets sont relatifs (i.e. *dépendants*), leur cause est absolue.

La cause ne dépend donc en rien de ses effets, qu'ils soient manifestés ou encore potentiels. (1)

Or, le bon sens nous dit que " Le *plus* ne peut pas sortir du *moins*" .

On pourrait pourtant croire que le point, en tant que *zéro* , représente un *moins* par rapport à toutes les mesures positives.

En réalité, il s'agit seulement d'un "vide" **quantitatif**, qui a pour corollaire ce qu'on pourrait appeler un "plein" **qualitatif**.

Et ce "maximum de qualité" confirme la transcendance de la cause par rapport à ses effets. (2)

Reprenons l'exemple des rayons opposés qui s'annulent dans leur centre. En perdant ainsi toute valeur quantitative, ils ont conservé intacte une qualité, sur laquelle se fonde toute la géométrie.

C'est leur **tendance en direction**.

En effet, chaque rayon , avant même de se manifester, a déjà une orientation potentielle qui lui est propre et empêche donc qu'on le confonde avec aucun autre. (3)

(1) On nous serine que "tout est relatif ", sans plus. Mais ce n'est là qu'une vérité restreinte, si on n'y ajoute aussitôt : "Oui, tout, **sauf l'absolu que constitue le point de référence**".

En latin *absolutus* signifie en ce sens "détaché de tout , donc transcendant..Le lien qui rattache l'effet à sa cause est donc "à sens unique"; c'est ce qu'on entend par "irréciprocité de relation".

(2) Voir *De la cause et des effets*.

(3) C'est sur cette orientation que repose la notion d'angle, essentielle à la détermination des formes Une forme n'est pas déterminée seulement par les dimensions de ses vecteurs, qui délimitent seulement sa surface quantitative. Elle l'est avant tout par leur position relative et par leurs tendances en direction. Or ces deux dernières données découlent, l'une de la **position** du point de référence, l'autre de l'**orientation** des rayons qui en sont issus.

CH. VI DISTINCTION ENTRE LE POINT ET "LES POINTS"

La "transcendance" (1) du Point central par rapport à tous les autres *points* du cercle est strictement analogue à celle de l'Unité universelle (i.e. l'Etre), par rapport à ces *unités* que sont *les êtres* individuels. On perçoit ici clairement la relation existant entre les idées mathématiques, qui relèvent du mental, et "Monde des Idées". qui est de nature métaphysique.

Mais avant d'aller plus loin, il sera bon de rappeler la distinction essentielle entre Infini et *indéfini*, deux notions généralement confondues, avec pour conséquence une foule de faux problèmes, fatalement sans solution. (2)

Son nom lui-même le dit, l'Infini, c'est ce qui ne peut être *défini* - c'est-à-dire limité - **d'aucune façon.** (3)

C'est un autre nom du Principe, ou Possibilité universelle (le *Tout Puissant* des théologiens).

Il s'ensuit que l'*infini* des mathématiciens n'en est pas un.

Il existe en effet une pluralité de ces prétendus infinis, qui se limitent donc l'un l'autre.

Donnons en un exemple élémentaire, comme la suite des nombres entiers. Cette suite est sans fin, puisqu'au dernier nombre atteint, je pourrai toujours en ajouter au moins un de plus.

Mais peut-on dire que cette suite soit infinie ? Sûrement pas, puisqu'il en existe une *infinité* d'autres, tout aussi *infinies*, comme par exemple la suite des carrés, ou des cubes, chacune limitant les autres.

Et puisque le nom d'Infini doit être réservé à ce qui n'a aucune limite d'aucune sorte, nous dirons que ces nombres sont des indéfinis.

(1) On entend par là une supériorité hiérarchique absolue.

(2) Distinction capitale introduite par René Guénon dans *Les Principes du Calcul infinitésimal*.

(3) Le latin *de-finire* signifie "enfermer dans des bornes".). L'hindouisme dit que le Principe n'est "ni ceci, ni cela" (skt. : *néti, néti*). C'est aussi le sens de la théologie *négative* (ou *apophatique*), comme celle de Maître Eckhart.

Paradoxalement, l'indéfini contrairement à l'Infini, **peut parfaitement se définir**, en ce sens qu'on peut aisément déterminer la loi de son accroissement, sans qu'il soit besoin pour cela d'en connaître le terme. On dira donc que l'indéfini est la limite d'un accroissement quelconque dont le terme est inaccessible sans sortir de cet accroissement même. (ce qui se fait en mathématique par *intégration*).

L'exemple idéal de ce paradoxe est le nombre Pi, dont on sait :

- 1) qu'il est entièrement compris entre 3 et 4, et donc étroitement limité.
- 2) qu'il comporte néanmoins un nombre illimité de décimales.

On se trouve donc là devant un nombre, prétendument *infini* , mais entièrement compris entre deux nombres finis !

Mais il y a pis : la progression de ses décimales est entièrement imprévisible, car elle est *non-périodique*, et qu'il est donc impossible d'en formuler la loi.

Ce cauchemar des mathématiciens n'a pourtant rien d'un mystère, à **condition justement de bien voir que sa solution n'est pas d'ordre mathématique, mais relève de la cosmologie, et donc en somme de la métaphysique.**

Mais ce n'est pas ici le lieu de développer cette question..

Pour l'instant, revenons-en à l'Infini métaphysique, dont on a vu qu'il mérite seul ce nom, en ce qu'il se confond avec la Possibilité universelle, et ne laisse donc rien en dehors de lui.

Parmi tous les possibles (qui sont tous également réels), seuls certains sont susceptibles de se manifester, mais avant cela, ils se concentrent dans l'Etre-Un (le Point métaphysique), sous forme d'archétypes informels (les Idées de Platon). Et c'est de là qu'ils émaneront pour constituer notre monde des formes et des nombres.

Ce processus, assez simple à **concevoir**, défie pourtant l'imagination. Il a été figuré par toutes les mythologies comme un *sacrifice* par lequel le Principe abandonne l'autonomie parfaite de son Unité pour se diviser, au moins en apparence, en *créant* ainsi le monde illusoire de la multiplicité, que tant de nos contemporains considèrent néanmoins comme seul *réel* .

Nous verrons plus loin que les Nombres, qui sont un reflet direct du monde métaphysique, peuvent éclairer ce *mystère* jusqu'à un certain point.

Mais nous pouvons aussi en donner une idée en empruntant à la physique ce qu'elle a de plus subtil, à savoir les lois de l'optique. (1)

Selon celles-ci, l'image passant par une lentille se concentre au point focal, pour se disperser à nouveau sous une forme inversée.

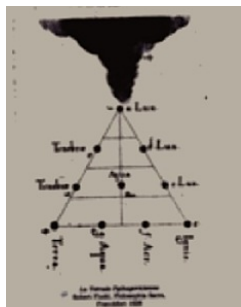
Or c'est exactement ce qui se passe quand certaines possibilités de l'Infini (le *Sur-Etre* ou *Zéro* métaphysique) se concentrent dans l'*Etre-Un* pour se *projeter* ensuite comme **Dualité** et donner naissance à la multiplicité universelle.

Celle-ci est en effet une sorte de *monde à l'envers*, où *les premiers sont les derniers*, et autres paradoxes dont les modèles optiques peuvent donner une idée.

Car ce qui est *En haut* est **comme** *ce qui est en bas*, mais en même temps **tout autre**. (2)

Il existe de ce processus d'innombrables images mythiques, telles que la *Porte étroite* séparant de nous le *Royaume des Cieux*, l'*Isthme* (le *Barzakh* musulman), le pont de l'épée, ou encore *l'étranglement* du Sphinx... (3)

Sur le schéma ci-après, dû à l'alchimiste anglais Robert Fludd, les deux triangles opposés par le sommet évoquent clairement la lentille, avec son point focal séparant le modèle ("ce qui est en haut") de son image du bas.



(1) La lumière, qui est à l'origine de l'univers, est en effet ce que celui-ci présente de plus immatériel. Elle constitue une sorte d'*interface* entre le monde physique et son prototype psychique, ce qui se manifeste par des propriétés paradoxales..

(2) On peut en dire autant du miroir qui, en outre inverse la gauche et la droite. On reviendra sur cette question, qui fait intervenir la relation entre le Même et l'Autre, non sans rappeler au lecteur la distinction fondamentale entre analogie et identité.

(3) Voir *L'Enigme du Sphinx*.

Mais ce qui nous intéresse, c'est l'interprétation cosmologique de la figure, qui associe ingénieusement la Tétraktys pythagoricienne à l'Arbre séphiroतिक de la Kabbale.

Le *Point focal* est ici l'Etre-Un, Médiateur entre l'Infini (le "Zéro métaphysique", et la finitude de l'Existence.

L' Etre, comme Principe de Connaissance (Le *Logos* ou *Monde des Idées*) joue ici le rôle de frontière entre l'Infini insondable (1) et sa représentation "créée", puisqu'il les sépare, mais sans cesser de les joindre , en raison de leur communauté essentielle. (2)

(1) La couleur noire du Triangle supérieur évoque le *Nuage d'inconnaissance* de la mystique rhénane, ultime objet de la *Docte Ignorance* chère à Nicolas de Cuse. Le Point métaphysique qu'est l'Etre est au contraire suprêmement lumineux, en tant qu'origine du *Fiat Lux* .

(2) Tout élément du monde inférieur devra donc renoncer à son aspect substantiel pour franchir cette barrière, ce qui revient à se "dématérialiser", c'est-à-dire à résorber dans leur Quintessence originelle les quatre éléments constituant le cosmos. Cette Quintessence, assimilée par l'hermétisme chrétien au Christ Médiateur, se confond avec le Sommet ponctuel (donc informel ou "incrée") de la Tétraktys cosmique, dont la base présente ici les quatre éléments, alors que les deux côtés obliques figurent la complémentarité Ténèbres- Lumière, que la kabbale nomme Rigueur et Miséricorde.

On pourrait s'intéresser à ce qui se passe à *l'instant* où la lumière émane du *point focal* pour créer le monde physique, en prenant alors certains aspects mesurables., tels que ses fréquences ou sa vitesse,. Soit dit en passant, cette dernière notion n'est concevable que sur le plan le plus inférieur.

Dans son état subtil, la lumière ne se manifeste qu'en mode simultané ("ubiquitaire").

D'où les paradoxes auxquels se heurte la physique moderne depuis qu'elle a sottement nié la réalité de l'Ether, comme le font la trop fameuse expérience de Morley et Michelson et les diverses théories "particulaires"..

CH. VII UNITE ET DUALITE

On a vu qu'il est impossible d'esquisser une cosmologie sans évoquer ses Causes premières, purement métaphysique, à savoir **la Possibilité Infinie**, domaine de la Non-Dualité (1) et sa première détermination (i.e. *limitation*), qui est l'Etre-Un universel.

Or, la cosmologie proprement dite, qui étudie l'*extériorisation* de ces Principes dans la forme, commence par une dualité. (2)

En effet, toutes les formes qui constituent l'univers sont parties du mouvement élémentaire qui consiste à passer du Un au Deux (origine immédiate de la multiplicité), et dont on verra plus loin la représentation mathématique.

C'est donc là que se situe tout le mystère de la *Création*. Et par *mystère* on n'entend pas une chose totalement incompréhensible, mais simplement une réalité que le raisonnement ne peut épuiser.

Seul le symbolisme peut donc nous aider en ce domaine, car lui seul peut dépasser les limites du mental.

Mais il se présente sous les formes les plus variées (3), ce qui impose de multiplier les *éclairages*, pour faire autant que possible, *le tour* de cette question essentielle.

Et les principaux de ces *points de vue* sont d'une part la mathématique, et de l'autre diverses représentations mythologiques et théologiques.

On verra qu'en dépit des apparences, le fond de ces deux langages est strictement identique.

(1) Terme emprunté au sanskrit *Adwaita*. La métaphysique hindoue distingue le Principe *non-qualifiable* (*Brahma nir-guna*), le zéro métaphysique, du Principe déjà qualifié (*Brahma sa-guna*), qui est l'Etre-Un "Créateur".

(2) Cette dualité n'est donc qu'une *cause seconde*. L'erreur appelée *dualisme* consiste à y voir une origine absolue.

(3) Contrairement au raisonnement, qui est *univoque*, le symbole est toujours ambigu (*polysémique*). C'est donc aussi le cas de toutes les Ecritures sacrées, avec leurs nombreux sens superposés..

Commençons par réfléchir aux rapports de l'Unité avec le multiple, tels que la géométrie permet de les concevoir.

Et pour cela, reprenons l'image inépuisable du cercle et de son centre.

Inépuisable est d'ailleurs le mot qui convient, puisque :

1°) de ce centre, sans dimension ni forme, sortent des rayons, aussi nombreux qu'on voudra, dont chacun, du fait de l'orientation qui lui est propre, ne peut être confondu avec aucun autre.

2°) sur chacun de ces rayons, on peut situer un nombre de points aussi grand qu'on voudra, c'est à dire indéfini (sans limites dans son ordre), puisqu'il n'existe pas de "dernier nombre". (1)

Maintenant, observons que ces deux "infinités" géométriques (dont chacune suffirait d'ailleurs à limiter l'autre) peuvent se situer à l'intérieur d'un cercle parfaitement fini et mesuré. (2)

Rien que cela montre bien qu'il s'agit d'une infinité tout à fait *relative* (3).

Si maintenant nous transposons ces évidences géométriques dans l'ordre métaphysique, chaque point peut servir à représenter un être, dont l'*orientation* (au sens de destinée, ou de "vocation") est déterminée par le rayon sur lequel il se situe.

(1) A un nombre, si grand qu'il soit, on pourra toujours ajouter ne serait-ce qu'une unité. Rappelons en passant qu'enseigner, comme on le fait, couramment, que " la droite est composée de points " est un pure monstruosité logique. En effet, le point est un zéro de dimension, et une addition de zéros n'a jamais pu "composer" quoi que ce soit.

(2) Si le cercle ou la sphère s'accroissent autant qu'on voudra, cela ne fait qu'introduire un nouvel ordre d'indétermination. On ne pourra en sortir qu'en passant à la limite, ce qui implique un changement de définition. Rappelons que la limite du cercle est une droite, et celle de la sphère un plan... On peut faire une remarque analogue à propos des nombres irrationnels. Prenons pour exemple $\sqrt{5}$, nombre dont l'expression arithmétique (discontinue) *n'a pas de fin*, mais qui représente cependant une quantité *continue* (géométrique) parfaitement finie, en tant que diagonale du rectangle de côtés 1 et 2. De même, les décimales du nombre Pi sont innombrables, quoique toujours comprises entre 3 et 4..

'3) Les médiévaux la nommaient justement *infinitem secundum quid* (" infini sous un certain rapport ").

Le nombre des créatures, quoique fini (tout autant que le cercle qui marque la limite de leur développement dans l'espace et le temps), est donc illimité, ce que la tradition exprime en parlant de *myriades*. (1)

(1) Ce terme vient du grec *myrioi* qui signifie, selon l'accentuation,, soit dix mille, soit un nombre illimité (un *apeiron*). L'indétermination de ce nombre vient du fait que la quatrième puissance de dix. n'a pas de représentation géométrique Le grand architecte pythagoricien Hippodamos de Milet avait donc limité à dix mille le nombre d'habitants de ses villes en damier.? De même, les Chinois parlent des "dix mille êtres" pour désigner toute la manifestation. Ajoutons que si les *anges* "se comptent" par myriades, c'est que le monde psychique (et à fortiori le monde spirituel) n'est susceptible d'aucune détermination quantitative..

CH. VIII L'ETRE ET LES ETRES

Il s'agira ici des divers *plans* et niveaux de réalité que comporte la manifestation universelle.

On vient de voir que le mystère de cette manifestation réside dans la *production* de la dualité et donc du multiple à partir de l'Être-Unité, qui est indivisible par définition.

Cet Être ne se définit que par lui-même, et cette autonomie, étant absolue (1) ne lui permet pas de "sortir de Lui-même" **en tant que tel**.

Comment alors les possibilités de manifestation qu'il contient en viendront-elles à s'extérioriser ?

Ce ne peut être qu'en mode relatif, c'est-à-dire *illusoire* par rapport à la pleine réalité ontologique.

Nous avons déjà constaté cette "perte de réalité" dans le cas des points du cercle, dont l'indéfini ne fait que refléter le Point central.

Ce dernier a seul un statut causal et nécessaire, alors que tous les autres points qui en émanent ne sont que ses effets contingents, et ne peuvent se situer que par rapport à lui.

En stricte analogie, cela s'applique donc aussi aux "unités" que sont les "êtres" individuels relativement à l'Être-Un.

Observons que la relation existant entre cette Unité et ses "productions" est uniquement descendante et exclut toute réciprocité.

En d'autres termes, il est impossible de remonter des êtres à l'Être universel de façon "logique", c'est-à-dire "liée" et continue. (2)

En termes mathématiques, on dira que l'unité est inaccessible dans le cours de la fonction dont elle constitue la **limite**.

(1) Cf. le sanskrit *Swayambhu* : " Celui qui subsiste par Lui-même". On retrouve cette notion partout, et sous les formes les plus variées, comme dans le cas du Dieu égyptien *Min*, dont la puissance génésique est telle qu'il s'engendre Lui-même !

(2) "logique" vient du grec *logos*, dont l'étymon LG désigne les *liens* de toute nature, comme ceux établis par la lumière (*lux*, de **lugs*), la situation dans l'espace (*locus*), le lien social (langue et loi (*lex*), l'intel- lig -ence, qui relie entre elles des données éparses, et bien entendu la re-lig- ion, envisagée sous tous ces aspects à la fois.

Cet accès à l'Être, impossible sur le simple plan mental, peut toutefois se réaliser par la médiation du symbole.

Sans cette ressource, on ne voit d'ailleurs pas bien à quoi pourrait servir le présent ouvrage, puisqu'on n'y recourt au raisonnement que pour introduire au domaine symbolique

Cette question de la relation possible entre la Cause première et ses "productions" est si cruciale qu'il sera bon d'y revenir encore en termes un peu différents

Tous les mythes décrivent comme une "chute" (1) la manifestation des *unités* individuelles (2) à partir de leur Origine unique.

En observant qu'il n'existe aucune continuité *logique* entre le Principe et ses "créatures", i.e. entre le domaine métaphysique de l'Être et celui de l'existence psychique et physique, on ne veut pourtant pas dire qu'une barrière infranchissable sépare ces deux mondes. (3)

En effet, s'il y a bien entre eux une totale absence d'*adéquation*, il existe par contre un lien *analogique* découlant de leur essence commune.

(1) Souvent présentée à tort comme une chute *morale*, alors qu'il s'agit d'une "chute ontologique. Dans le cas du " *péché originel*", on voit mal comment un nouveau-né pourrait être "coupable". de quoi que ce soit, sauf si l'on considère comme une "faute" la "perte de réalité" qu'est son entrée dans l'existence.

(2) Ces "unités" sont d'ailleurs en fait des "dualités", étant des produits de la polarisation universelle, dont elles portent forcément la marque. Dans le symbolisme biblique, cette polarisation est figurée par "l'arbre du bien et du mal", origine des différences et des différends. A l'origine, l'(*Arbre de Vie*, central et unique, symbolise la "Grande Paix" de l'âge d'or, où une première humanité vivait, hors du temps, dans l'harmonie de l'Intellect unifiant. Mais à la suite d'une dissociation, il est devenu *l'arbre du bien et du mal*", ce qui indique le passage au stade rationnel (discursif).. Quant à la différenciation sexuelle, elle aussi consacre le passage du symbolisme polaire (androgynique) au symbolisme soli-lunaire (différencié).

(3) D'un point de vue purement métaphysique, il n'y a même pas de barrière du tout, puisque l'un d'eux n'a jamais cessé d'être contenu dans l'autre, et n'a donc pu s'en distinguer que de façon illusoire.

Ce lien est mis en évidence par l'expérience *religieuse* (ce terme étant pris, comme on l'a vu, dans son sens premier de *mise en relation*).

Celle-ci ne repose pas avant tout sur le langage rationnel, dont le mode de connaissance ordinaire agit, pour user d'une expression biblique, "*Comme dans un miroir, sous forme d'énigme*". (1)

Si cette image du miroir est universellement répandue, c'est qu'elle figure à merveille tout à la fois la **distance** qui sépare le Principe de ses *productions* et leur foncière **proximité**. (2)

Cela nous ramène directement à la doctrine platonicienne qui voit dans la manifestation un mixte de **Même** et d'**Autre**.

Le "Même", c'est l'identité essentielle de l'Un et des individus.

L'"Autre", c'est leur discontinuité substantielle.

L'énigme du miroir, c'est qu'il présente à la fois ces deux aspects.

L'image qu'il nous renvoie reflète notre *identité* jusque dans les moindres détails : c'est bien à nous-mêmes que nous faisons face.

Mais en même temps, ce n'est pas vraiment nous, comme le prouve assez l'inversion de la gauche et de la droite.

L'être en "chair et en os", présente ici un degré de réalité sans commune mesure avec son reflet.

(1) Il faut ajouter que ce n'est pas seulement notre connaissance qui est soumise à cette condition, mais aussi notre *naissance*. C'est en ce sens que Parménide - comme le fait d'ailleurs notre langue - rapproche le *naître* du *connaître*. Enigme insurmontable pour les modernes, qui ont perdu toute notion de l'Intellect central (supra-rationnel).

(2) Toutes les traditions insistent sur cette idée du *plus proche que tout..*

On dit en Islam : : *Allah est lus près de toi que ton artère jugulaire*"...



LE MIROIR

Si l'on transpose maintenant dans l'ordre métaphysique cette véritable *transcendance* du modèle par rapport à son reflet, on peut concevoir à quel point le Principe est plus réel que ses "productions".

Celles-ci, pas plus que l'image dans le miroir, ne sont un pur néant, mais leur réalité toute relative justifie le terme d'*illusion cosmique*.

Dans le cadre du pythagorisme, ces vérités profondes ont deux types d'expression symbolique, l'une mathématique, l'autre mythologique.

Et elles ne font nullement double emploi, mais se complètent mutuellement, car aucune figuration ne peut, à elle seule, prétendre épuiser la réalité.

CH. IX SYMBOLISME MATHÉMATIQUE DU "MEME" ET DE "L'AUTRE"

La complémentarité du Même et de l'Autre se manifeste aussi bien en arithmétique qu'en géométrie. (1)

Elle intervient en plein dans cette loi naturelle qu'Euclide appelle le "partage en moyenne et extrême raison", et qu'on a nommé aussi "Divine Proportion", ou plus récemment "Nombre d'or".

Cet "irrationnel" n'est pas plus mystérieux que le nombre Pi, dont chaque enfant apprend vite à se servir, mais il est comme lui assez énigmatique pour sidérer les mathématiciens de métier.

Nous allons voir successivement ses expressions en mathématique et dans r d'autres sciences comme la physique et la biologie.

1) LE NOMBRE D'OR EN ARITHMÉTIQUE

Une des progressions arithmétiques les plus simples est la célèbre "série de Fibonacci", dont chaque terme est la somme des deux termes précédents, et que l'on présente comme suit : 1 , 1 , 2 , 3 , 5 , 8 , 13, 21, 34, 55 , 89, 144, etc.

.

(1) Une fois de plus, rassurons le lecteur : pour bien comprendre ce qui suit , il suffit d'un peu d'attention et de bon sens.

Cette série additive, comme toutes les autres progressions, présente un accroissement indéfini (donc sans limite assignable), mais sa particularité réside dans les deux faits suivants :

- 1) elle commence **par poser l'unité en face d'elle-même. (1)**
 - 2) Le rapport de chaque terme avec le terme précédent, une fois passé le stade des "unités", **tend rapidement vers une constante** qui est précisément le fameux nombre d'or
- Expliquons ces deux propriétés.

1) L'Unité se reflète dans "les unités"

Au vu de ce qui précède, on doit trouver choquant le fait d'additionner l'Unité de départ avec l'"unité" qui suit, **sans tenir aucun compte de la différence de statut qui sépare l'Unité métaphysique (purement qualitative et transcendante) de son simple reflet numérique.**

Certes, cela ne nuit en rien au simple calcul.

Par contre, toute la valeur symbolique de l'opération est anéantie, puisqu'en mettant le modèle (le Point-Unité) sur le même pied que son reflet, on confond deux niveaux de réalité, en rabaissant cette Unité originelle au niveau de ses productions, qui sont les innombrables " pseudo-unités".

En effet, alors que l'Unité véritable *contient* en puissance (donc à l'état non-manifesté) tous les nombres, les "unités" dont ceux-ci sont composés ne sont qu'un *contenu* passif.

Pour rétablir la vérité, il faut donc distinguer ces deux niveaux, en retenant que l'unité "de second ordre" n'a qu'une réalité toute relative par rapport à son modèle.

Celui-ci est purement qualitatif, tandis que son "reflet" apparaît au contraire comme le premier degré de la quantité et le point de départ de "l'illusion existentielle".

(1) Encore faudrait-il dire pourquoi ... L'astuce consistant à considérer la première unité comme la somme de $0 + 1$ n'est pas recevable, car zéro n'est pas un nombre (mais seulement dans ce cas l'absence de nombre). Il ne peut donc rien en sortir, et il ne peut faire l'objet d'aucune opération (telle qu'une addition), même si, par autre artifice, on lui fait aussi jouer le rôle de multiplicateur et de diviseur.. On peut faire le même reproche aux coordonnées cartésiennes, dont l'origine est un zéro, et l'unité, un simple étalon de mesure, c'est-à-dire une di-mension ou di-distance (le préfixe -di- signalant une dualité (ou polarisation). Alor que l'espace traditionnel est centré sur l'Unité véritable, comme seule productrice des nombres.

2) Une constante apparaît à l'intérieur de la variation (ou progression).

Envisageons le rapport que chaque terme de la série entretient avec le précédent, en commençant par celui de l'unité-reflet avec son modèle. Ce rapport est égal à un ($1 : 1 = 1$), ce qui exprime l'autonomie du Point-unité originel.

Avec le terme suivant, 2 , on arrive au principe immédiat de la multiplicité, mais le rapport de ce nombre avec la première des *unités* ne le modifie encore en rien ($2 : 1 = 2$).

C'est donc seulement avec 3 (le premier vrai nombre, et donc la première forme -le triangle- (1) qu'on obtient un rapport qui ne soit pas une tautologie (une identité) : $3 : 2 = 1,5$.

A partir de là, le rapport de tous les nombres suivants oscille de part et d'autre d'une valeur égale à $\pm 1,618$, valeur qui s'affirme pleinement dès le onzième terme, 89 , dont le rapport au terme précédent, 55, vaut en effet 1,61818 ... Or, ce rapport récurrent n'est autre que l'expression décimale de la "Divine Proportion".

Tout cela, loin d'être une simple "curiosité mathématique", manifeste donc la loi universelle qui fait alterner le **Même** et l'**Autre**, soit, en termes mathématiques, la **constante** et la **variable**.

Dans notre série, à mesure que s'accroît la **variable** (i.e. la quantité), dans une fuite vers l'**indéfini**, la **constante** est représentée par l'identité de mieux en mieux **définie** des rapports successifs. **Cette constante est en effet d'ordre qualitatif (analogique), et sa précision augmente en proportion inverse de l'évanescence quantitative.**

(1) Les équivalents géométriques des nombres 1, 2 et 3 sont respectivement le **point**, qui n'a aucune dimension, la **ligne**, qui est la distance entre deux points, mais n'est pas encore manifestée, et enfin la première forme, le triangle, qui fait la synthèse des deux, avec son sommet ponctuel et sa base linéaire.

Une telle complémentarité entre qualité et quantité garantit seule l'équilibre universel, et on la retrouve donc à tous les étages de la manifestation

C'est ainsi qu'en passant dans le domaine géométrique, cette constante numérique se traduit par un **maintien de la forme**, qui est pure qualité, à travers toutes les variations de grandeur. (1)

2) LE NOMBRE D'OR EN GEOMETRIE

La géométrie, du fait qu'elle est une science du continu, est le moyen d'expression le plus adéquat des nombres dits "irrationnels", qui ne peuvent être dits tels que du point de vue arithmétique. En effet, les Anciens ne se servaient que des nombres entiers, qui ne permettent pas de représenter exactement les quantités "tombant dans les intervalles" de l'échelle arithmétique.

La mathématique moderne a appris à se servir de formules approximatives, et celle du nombre d'or $(\sqrt{5} \pm 1) : 2$ a pour solutions décimales les inverses 1,618... et 0,618... (2)

Or la géométrie permet d'arriver à un résultat tout à fait exact cette fois, et par des moyens beaucoup plus simples, rien qu'en appliquant le théorème de Pythagore. (3)

(1) La qualité formelle définit l'essence des êtres, alors que leur "matérialité" quantitative est d'ordre substantiel.

(2) Le produit de deux inverses vaut l'unité. Le lecteur peut s'assurer de ces résultats en effectuant $2,24 (\sqrt{5}) \pm 1$ (c.à d. 3,24 et 1,24), et en divisant le résultat par deux. Ce qui donne 1,62 et 0,62 (soit 1,618 et 0,618 *arrondis*).

(3) Cela suffirait à justifier la place fondamentale faite à cette proposition

Construisons un rectangle de côtés 1 et 2.

Sa diagonale est l'hypoténuse commune des deux triangles rectangles qu'elle y détermine.

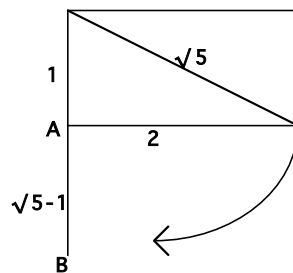
En se souvenant que le carré de l'hypoténuse vaut la somme des carrés des *cathètes* (les deux côtés de l'angle droit), on obtient :

$$1 \text{ (carré de 1)} + 4 \text{ (carré de 2)} = 5 .$$

Ce 5 diagonal (l'hypoténuse) est donc, lui aussi, le carré de *quelque chose* qui, n'étant pas un entier, est difficilement exprimable en termes numériques. (1)

Il suffit d'y ajouter ou d'en retrancher l'unité, et de diviser le résultat par deux pour retrouver l'expression algébrique $(\sqrt{5} \pm 1) : 2$, et cela sans autre calcul .

Proposons la construction suivante, qui se fait au moyen du simple cordeau , et directement sur le terrain, comme dans l'architecture égyptienne ou pythagoricienne.



On voit qu'en rabattant la diagonale $\sqrt{5}$ vers le bas jusqu'à son intersection avec le prolongement du côté 1, AB représente $\sqrt{5} - 1$, mesure qu'il suffit de diviser par deux pour obtenir **0,618**.

Pour obtenir la racine positive $\sqrt{5} + 1$, il faut rabattre la diagonale vers le haut. La moitié de cette mesure vaut alors **1,618**

(3) Le grec *alogos* a le double sens d' "inexprimable" et d' "irrationnel" (illogique)
C'est évidemment du premier de ces sens qu'il s'agit ici, tous ces nombres étant parfaitement rationnels. Notre expression $\sqrt{5}$ n'est d'ailleurs qu'un artifice de notation permettant de manipuler commodément des valeurs dont l'expresssion décimale exacte est impossible.

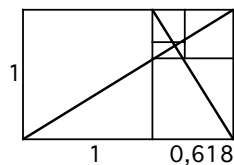
Revenons maintenant à notre propos, qui est d'illustrer comment le nombre d'or associe, dans le domaine géométrique, tout comme en arithmétique, la **constante** et la **variable**, ces deux complémentaires qui relèvent respectivement de la qualité et de la quantité.

Nous avons vu qu'en géométrie euclidienne, la qualité se manifeste par la **forme constante** des surfaces (qui manifeste leur essence), alors que la quantité est liée à leur variation substantielle. (1)

Voyons maintenant comment ces deux "contraires" sont réconciliés par la vertu du nombre d'or.

Pour cela, construisons un rectangle dont le petit côté est égal à l'unité (de longueur), et le grand au nombre 1,618.

Si de ce rectangle nous soustrayons un carré de côté 1, il reste un rectangle dont les côtés sont, cette fois 1 et 0,618.



La **quantité substantielle** ("matérielle") de la surface a donc changé (ici dans le sens décroissant) : c'est elle qui représente la **variable**. Ceci rappelle l'adage scolastique : *Numerus stat ex parte materiae* : "le nombre (quantitatif) est lié à la matière".

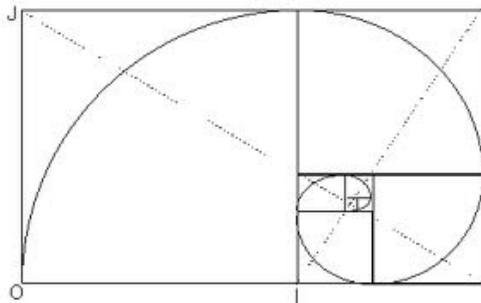
Mais la **forme** du nouveau rectangle, qui exprime sa **qualité essentielle**, est restée identique, et il en sera de même si l'on répète l'opération "à l'infini".

C'est donc cette forme qui manifeste la **constante** (l' invariant).

(1) On reconnaît. le couple aristotélicien : *matière* et *forme*.

On observe que l'alternance en orientation des rectangles, dont les diagonales sont toutes perpendiculaires entre elles, engendre un mouvement tournant.

Ces diagonales sont en effet les rayons d'une spirale "dorée", proche d'une spirale logarithmique, qu'on retrouve dans un grand nombre de croissances naturelles.



Il importe en effet que la plante ou le coquillage (comme le Nautilé, où cette loi de développement est très apparente) puisse s'accroître librement en substance, tout en conservant la forme qui définit son essence.



NAUTILE

Or seul le Nombre d'or permet de concilier ces deux exigences, en assurant l'harmonie du Même et de l'Autre, qui est la loi de la vie.

Nous proposons donc de le définir comme " loi de croissance proportionnelle".

Mais avant d'aller plus loin, il sera bon de clarifier les termes *d'abstrait* et de *concret* (ou "réel") qui évoquent pour nos sciences *cognitives* une division fondamentale tout à fait étrangère à la pensée traditionnelle.

CH . X ABSTRAIT ET CONCRET

Le Nombre pythagoricien, cette *Idée* platonicienne), est l'archétype des formes manifestées.

Il représente donc leur essence la plus intérieure, et loin d'être seulement un *cadre* abstrait, il est bien plus réel que ce que la "vie ordinaire" tient pour seule réalité.

Il est, si l'on peut dire, *plus concret que tout ce que nous tenons en général pour concret.* (1)

L'abstraction, par contre, est purement rationnelle (mentale et analytique) ; elle introduit donc une division qui semble contredire la cohérence universelle postulée par le pythagorisme.

Le terme d'abstraction vient d'ailleurs du latin *abs-trahere* ("extraire"). Cela signifie bien que ce type de langage a enlevé à l'objet concret tout ce qui n'était pas susceptible d'entrer dans une catégorie générale. (2)

Quant à savoir si un quelconque langage humain peut atteindre la réalité, il faut bien préciser ce que l'on entend ici par *langage* ou par *code*.

Si c'est le langage rationnel, la réponse est évidemment non, car ce code repose sur les *équivalences* approximatives que sont les définitions (comme celles du dictionnaire).

Il n'existe évidemment aucune **adéquation** entre ces définitions, qui sont effectivement abstraites, et les réalités qu'elle désignent.

(1) La définition scolastique du **vrai**, comme *Adequatio rei et intellectus* (correspondance entre l'objet observé et l'intelligence de l'observateur) fait appel à autre chose qu'à la *réalité* quotidienne et au raisonnement ordinaire.

(2) C'est ce genre de dessèchement que refusait la *phénoménologie existentialiste*, mais au lieu de dominer le problème *par le haut*, en faisant appel à l'**universel** (comme le font toutes les traditions), elle s'enfermait dans le **particulier**, lequel est certes concret, mais exclut toute formulation *objective*. Fausse solution assez comparable à celles de la psychanalyse, qui elle aussi aboutit à une plongée dans l'arbitraire du particulier. Et là aussi la non-communication engendre l'absurde.

Par contre, tout change si le langage est utilisé dans son sens symbolique.

Il ne prétend plus alors à une impossible adéquation entre le signe et l'objet désigné, mais se fonde sur l'analogie, c'est à dire sur une *communauté de forme* qui, elle, permet de traverser tous les niveaux de réalité, et d'accéder à l'ordre du monde.

Du reste, seule la loi d'analogie (à savoir la "communauté de forme") existant entre l'Intellect Premier et l'intelligence humaine, permet à cette dernière d'énoncer en termes simples des lois cosmiques, comme celles de la "mécanique céleste" . (1)

Bien entendu, des siècles de *matérialisme pratique* nous masquent cette réalité pourtant indéniable que l'Idée est logiquement antérieure et transcendante au fait brut. (2)

La plupart des sciences modernes, avec leurs méthodes uniquement expérimentales, partent toutes du postulat contraire, qu'une foule de réalisations pratiques tendent à confirmer dans l'imagination du vulgaire. (3)

Ce n'est pas que nos ancêtres aient ignoré l'expérimentation, loin de là, comme en témoigne le génie souvent inégalable de leurs ingénieurs. Simplement, ils n'en faisaient jamais la source de leur science, comme nos contemporains qui prétendent *induire* , à partir de leurs expériences, des lois plus ou moins générales.

(1) Kepler et Newton partaient encore des présupposés plus ou moins ésotériques de la " Philosophie Naturelle". Il va sans dire que ce terme de *mécanisme*, s'il est conforme aux préjugés modernes, est d'une grossièreté inacceptable quand on l'applique à n'importe quel *organisme*, y compris à celui de ce grand vivant qu'est le Macrocosme.

(2) L'idée pure seule peut être "claire et distincte", alors qu'un même fait est susceptible d'innombrables interprétations, comme le montre la succession accélérée de théories physiques contradictoires, succession présentée comme un *progrès* incessant.

(3) Et ce sont ces mêmes sciences qui font passer les connaissances des Anciens pour *empiriques*, alors que ce qualificatif, qui signifie littéralement *expérimental*, s'applique donc avant tout à elles-mêmes.

Ce n'est pas que nos ancêtres aient ignoré l'expérimentation, loin de là, comme en témoigne le génie souvent inégalable de leurs ingénieurs. Simplement, ils n'en faisaient jamais la source de leur science, comme nos contemporains qui prétendent *induire*, à partir de leurs expériences, des lois plus ou moins générales.

La démarche des sciences traditionnelles est exactement inverse, puisqu'on les *déduit* de principes universels.

Les phénomènes expérimentés ne sont jamais pour elles un point de départ menant à la découverte de théories abstraites, mais au contraire un simple aboutissement, un effet contingent, dépendant entièrement des lois qui régissent l'univers.

Bien que notre exposé n'ait pas à tenir compte des théories à la mode, qui relèvent de ce que les Grecs appelaient l'opinion (*doxa*), il peut être intéressant de montrer comment **les grandes tendances de la physique moderne s'opposent diamétralement à la cosmologie traditionnelle, et tout d'abord en ce qu'elles nient ou méconnaissent ses fondements métaphysiques.**

Cette mise au point est d'autant plus nécessaire qu'il n'est aujourd'hui question que d'un prétendu "retour à Pythagore", censé remédier à l'état chaotique de la physique actuelle. (1)

Or rien n'est plus faux, puisque les théories nouvelles, tout autant que celles qu'on entend remplacer, partent du préjugé matérialiste, ce *dogme* qui, s'ils en avaient eu connaissance, aurait paru aux Pythagoriciens de jadis le comble du ridicule, eux qui, à juste titre, **voyaient** l'Esprit à l'origine de toutes choses.

(1) " *Les physiciens d'aujourd'hui sont de plus en plus contraints d'abandonner Démocrite pour Pythagore, le "matérialisme" pour le "mathématisme", et de dissoudre les grains d'une réalité ultime en des équations complexes toujours à la recherche d'une théorie unifiée.*"

Ce texte du physicien Bernard d'Espagnat (in *A la recherche du réel*, 1979) ne date pas d'hier, mais les choses ne se sont pas arrangées depuis, très loin de là.

N.B. Démocrite figure ici le mécanisme atomique, qui postulait à l'origine des phénomènes l'existence d'une particule insécable (le "grain ultime"). Quant à présenter comme pythagoricienne la recherche d'une "théorie unifiée à partir d'équations complexes", c'est oublier que les pythagoriciens n'ont jamais "recherché aucune théorie". Ils ont simplement **énoncé des réalités**, en se fondant, non sur l'équation (ou sur ce qui leur en tenait lieu, puisqu'ils n'ont jamais pratiqué l'algèbre,), mais sur le symbolisme universel,, ce système d'analogies qui unit les divers degrés de réalité.

Pourtant, avec leur aptitude (imitée des abeilles) à faire leur miel de tout, ils n'auraient pas manqué d'exploiter cette monstruosité à des fins pédagogiques, en appliquant la méthode de l'iloté ivre.

Par exemple, que faut-il alors penser de cette déclaration d'Albert Einstein : "*Le jour où la physique aura rejoint la métaphysique, le monde sera parfait* " ?

Autant prétendre que le délire analytique auquel se livre la physique moderne, avec sa désintégration toujours plus poussée de la *matière*, mènera quelque jour à l'Unité de l'Esprit.

Toutefois, il est bien rare qu'une erreur ne contienne pas un fond de vérité.

Cette évidence consolante, c'est qu'en tournant le dos, par pur aveuglement, au but annoncé, et en marchant devant soi avec assez d'obstination, on finira toujours par l'atteindre (1) puisque l'univers est sphérique.

Ce jour-là, *tout sera parfait*, on sera en effet parvenu à la fin du cycle, à ce moment intemporel où se vérifie le principe métaphysique que *tout est dans tout*.

Mais ce jour-là, on n'aura plus que faire des physiciens, ni d'ailleurs des métaphysiciens.

(1) Non sans avoir en chemin percuté bien des murs...

CH . XI LES TROIS ETATS DU THEOREME DE PYTHAGORE (1)

Ce théorème n'est plus connu chez nous que sous **sa forme la plus élémentaire, où interviennent exclusivement des éléments linéaires, de valeur quelconque.**

Mais les Anciens privilégiaient, sous le nom de "triangle égyptien", le cas particulier du triangle rectangle de côtés **3, 4 et 5** (trois entiers successifs).

Et cela pour ses propriétés symboliques majeures.

On y voit en effet intervenir le nombre **5** comme "médiété", ou "médiateur" entre les côtés de l'angle droit, dont l'un, vertical et de valeur **3**, figure le "Ciel", tandis que l'autre est marqué du **4** terrestre. (1)

Cette médiation est exercée par l'hypoténuse d'une double façon :

- **Par la simple intuition visuelle immédiate**, puisque, étant oblique, elle *tient* à la fois de la verticale et de l'horizontale, tout en n'étant tout à fait ni l'une, ni l'autre. (2)
- **Par le calcul**, puisque, selon le théorème de Pythagore, l'hypoténuse est la moyenne géométrique entre les côtés de l'angle droit, c'est à dire que son carré vaut la somme des carrés des deux autres côtés ($25 = 16 + 9$).

(1) Voir dans *Clavisquadraturae* le chapitre consacré à l'akternance universelle.

(2) Dans l'équerre *maçonnique*, seules les deux branches, de valeur 3 et 4, sont visibles. Leur hypoténuse 5 n'est pas perceptible aux sens, mais elle n'en est pas moins réelle, car elle est intellectuellement **nécessaire**. Dans le cas de la corde à treize nœuds, elle est par contre bien visible..

(3) Le grand Pythagoricien Plutarque explique, dans son petit traité sur Isis et Osiris, que les Egyptiens attribuaient ces nombres à trois de leurs Divinités majeures. Osiris, le Ciel, était le 3, Isis, la Terre, le 4, et leur fils Horus, l'hypoténuse 5. Symbolisme facile à saisir, puisque l'enfant, qui "tient" de ses deux parents, constitue donc entre eux le Médiateur idéal. Ce petit exemple nous montre avec quelle souplesse on transposait les abstractions de la mathématique en images mythiques. Il faudra s'en souvenir dans la suite, à propos de cas plus complexes.

Nous avons montré qu'on retrouvait dans les structures du Panthéon romain **un théorème plus complexe fondé sur le même principe de médiation.** (1)

Mais cette fois, il **met en proportion, non plus des lignes mais des surfaces**, l'une circulaire et figurant le Ciel, l'autre rectangulaire et assignée à la Terre, conformément à un symbolisme universellement répandu.

Or l'élément médiateur de ce diagramme est toujours le nombre 5, mais cette fois sous sa forme plane, qui est le pentagone.

Cette nouvelle forme du théorème, déjà beaucoup plus riche d'enseignements que la première, n'est pourtant pas son expression ultime.

En effet, après la figuration *en plan*, donc proprement géométrique, devait suivre une représentation des mêmes principes, mais cette fois dans l'espace à trois dimensions qui est celui de la stéréométrie, ou "géométrie dans l'espace".

Il s'agit ici du mystérieux dodécaèdre, qui fut l'objet des derniers travaux d'Archimède, en liaison implicite avec son théorème *De la sphère et du cylindre*. (2)

Et on le retrouve, de façon tout aussi dissimulée, et tout aussi *nécessaire*, dans le mythe platonicien de l' Axe du Monde. (3)

Mais nous devons imiter, sur ce sujet des *Grands Mystères*, le silence de Platon, puisque la présente cosmologie ne peut dépasser, en tout cas explicitement, le domaine "hermétique" des Petits Mystères. (4)

(1) Nous en donnerons un bref aperçu dans le chapitre qui suit.

(2) Cette ultime proposition figurait sur sa pierre tombale, retrouvée par Cicéron. Elle est le plan même de la rotonde du Panthéon.

(3) Voir la légende d'Er l'Arménien, *République*, X, 616.

(4) Personne ne semble trouver étonnant que la seule tradition propre à l'Occident, et constitutive de toute son histoire, n'ait laissé derrière elle que des fragments déifiant la synthèse. En réalité, cet éclatement de la doctrine des Mystères, loin d'être accidentel, pousse à son terme la pédagogie pythagoricienne qui écartait les profanes en exigeant des candidats un effort personnel considérable. D'où le précepte "*Si tu veux enseigner quatre, ne donne que trois*", qu'on retrouve tel quel chez les Taoïstes. Qui veut retrouver la doctrine intégrale est donc invité, selon les anciennes formules maçonniques, à *rassembler ce qui est épars*, en *recréant un Ordre à partir du chaos* (*Ordo ab chao*).

Voici cette description :

*" L'Axe du Monde est "une lumière droite comme une colonne et fort semblable à l'arc-en-ciel, mais plus brillante et plus pure, *dans laquelle (ils virent) les extrémités des liens tendus à partir de ce point du ciel. Cette lumière est en effet un lien qui enchaîne le ciel, comme les cordes qui ceignent les navires. C'est ainsi qu'elle assure la cohésion de toute la sphère tournante ".*

Inutile d'insister sur le symbolisme "géométrique" des "cordes assurant la cohésion de la sphère".

Mais retenons que ces cordes, ces lignes de force immatérielles, sont présentées comme étant de nature lumineuse. Un lien est ainsi formellement établi entre la lumière et l'Ether, cet élément subtil qui pénètre toutes les parties du cosmos et est seul à en assurer la cohésion. (1)

Il sera donc question plus loin de ce principe essentiel - et malheureusement bien oublié - de la cosmologie.

(1) Ce sont les propriétés mêmes du *Logos* d'Héraclite. Il s'agit de la lumière primordiale, dont la polarisation produit les déterminations spatiales, et que le texte de Platon associe étroitement à la "Musique des sphères", laquelle mesure le temps..

Et de même que celle-ci n'est perceptible que pour l'oreille subtile, cette lumière éthérée et immatérielle va droit à l'œil frontal des adeptes de l'alchimie, que l'antiquité figure comme des Cyclopes.

CH. XII LE PENTAGRAMME

Les Pythagoriciens (comme les Chinois) attachent une grande importance à l'étoile à cinq branches, qui est à leurs yeux signe de vie et de prospérité.

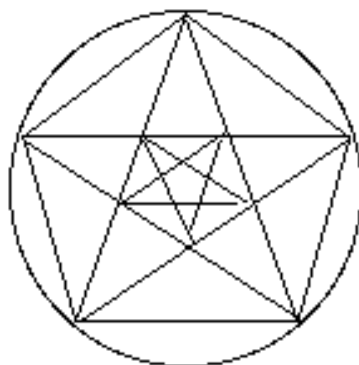
Ce *pentagramme* que les Grecs nomment *Santé* (*Hygeia*), est même la signature, le signe de ralliement, et le salut (*Hygiainé !* : "porte-toi bien") des Pythagoriciens. (1)

En voici la raison.

Le Pentagramme est la seule figure qui manifeste avec autant d'évidence l'alternance du Même et de l'Autre, du fait qu'elle est entièrement organisée par le Nombre d'or. (2)

Le pentagone se présente en effet sous deux formes : il est soit convexe (ou régulier), soit étoilé.

Cette dernière figure s'obtient par le simple tracé des diagonales de la forme convexe.



On voit que ce tracé détermine, au centre de l'étoile, un nouveau pentagone convexe, d'orientation inverse et plus petit en quantité, mais tout semblable au premier par la *qualité* qu'exprime sa forme.

(1) Les latins se *saluaient* de même (*Salve !*), d'où le double sens de notre terme "salut" (à la fois salutation et sauvegarde).. La santé est l'équilibre , ou harmonie qui assure la survie du corps.

(2) La formule du pentagone, comme celle du nombre d'or, se fonde sur $\sqrt{5}$.

Les diagonales de ce petit pentagone central déterminent à leur tour une nouvelle étoile, inversée, et donc toute semblable à la première. Et ainsi de suite, la limite de la décroissance étant le point central, et celle de la croissance, le cercle qui circonscrit toute la figure. (1)

Les géomètres actuels disent donc que la figure est *pulsante*, qualificatif paradoxal pour une figure géométrique, qui est normalement de nature statique. (2)

C'est que cette figure manifeste parfaitement, fût-ce de façon potentielle, l'alternance qui fonde la pulsation vitale. Or nous avons vu que cette alternance est régie par le nombre d'or

Et de fait, les côtés du pentagone étoilé sont en rapport *doré* avec ceux du pentagone régulier. (3)

De plus, toutes leurs intersections sont entre elles dans ce même rapport, ce qui fait du pentagramme l'image même de la Divine proportion.

Mais comme elle ne fait intervenir que les deux dimensions de la géométrie plane, on doit supposer l'existence d'un volume correspondant, ce qui nous ramène à l'énigmatique dodécaèdre.

Cinquième et dernier des polyèdres réguliers, celui-ci a douze faces pentagonales, et est donc lui aussi sous la loi du nombre 5. Voyons maintenant ses rapports avec la "physique" des alchimistes. On sait que les Pythagoriciens, pour des raisons symboliques, associaient à chacun des quatre éléments un volume régulier. (4)

(1) Rappelons cette vérité *contre-intuitive* que la limite d'accroissement du cercle est une droite...

(2) Son appellation maçonnique d'"étoile *flamboyante*" insiste évidemment sur cette pulsation, qui manifeste un dynamisme en puissance.

(3) Par exemple, si l'on prend ce côté pour unité de longueur, chacune des diagonales constituant l'étoile vaudra 1,618.

(4) Le tétraèdre (pyramide à base triangulaire) se rapportant au feu, le cube (hexaèdre) à la terre, l'octaèdre à l'air et l'icosaèdre à l'eau.

Le dodécaèdre figurait donc le *cinquième* élément alchimique, ou *quintessence*, autrement dit l'*Ether*, ce substrat immatériel, informel (et donc *protéiforme*), qui est à la fois l'origine et le terme des quatre éléments naturels. (1)

Dans le *Timée*, qui est sa cosmologie, Platon est donc explicite sur la nature des quatre premiers polyèdres, mais plus qu'évasif à propos du cinquième, attirant ainsi l'attention sur son caractère *subtil*, et donc secret par nature.

Ses douze faces le mettent en rapport avec l'**espace-temps** (2) figuré par les douze signes du zodiaque.

En outre, ces faces sont pentagonales, et manifestent donc le nombre d'or qui régit la **vie**. (3)

Dernier polyèdre régulier à s'inscrire dans la sphère, il est celui qui s'en rapproche le plus, au point, nous allons le voir, qu'il la *sous-tend* littéralement.

C'est ce qui fait dire à Théon de Smyrne que le dodécaèdre "a produit la sphère de l'univers", du fait de son caractère à la fois central et englobant.

(1) En tant qu'il constitue le **terme** et la perfection du Grand Oeuvre alchimique, l'Ether se présente comme le cinquième élément ou "Quinte Essence" (en grec *Pemptè ousia*, en latin *Quinta essentia*). Mais envisagé comme **origine** et centre de la "Croix des éléments", il est évidemment premier. C'est pourquoi Virgile représente cette "prime Essence" sous l'image du Dieu Protée (en grec *Prôtos* : le Premier) .

(2) On évoque ici l'analogie (et non l'identité) existant entre les phases du temps et les directions de l'espace. Il n'est pas question d'assimiler le temps à une "quatrième dimension", , du simple fait que la "dimension temporelle" diffère essentiellement des autres ,puisqu'elle n'est pas réversible. On verra plus loin comment cette manie de la "pluridimensionnalité" a fourni un cadre à l'élucubration des *super-cordes* .

(3) Comme le dodécaèdre figure aussi la **forme** ultime (avant la limite qu'est la sphère), et cette **matière** première qu'est l'Ether, on voit qu'il réunit les cinq conditions de l'existence corporelle, qui sont l'espace, le temps, la matière, la forme et la vie.

Il ne s'agit pas là d'une simple image, mais d'une réalité géométrique très précise ; en effet, "sous-tendre" se dit en grec *hypoteinein*, d'où provient notre terme *hypoténuse* .

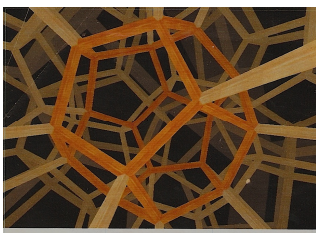
Ainsi le dodécaèdre, (même pour certains physiciens modernes) est au cœur de la structure du Cosmos ,. (1)

On voit que l'hypoténuse du triangle de Pythagore n'est qu'un cas particulier du rôle médiateur joué par les "cordes". (2)

Reste à voir s'il est légitime d'étendre cette fonction de médiation purement linéaire (donc à **une seule** dimension) à une forme qui en comporte **trois**. Il y a là comme un saut qui appelle une étape de transition, sous la forme d'une figure à **deux** dimensions, elle aussi marquée par le Nombre cinq. Voyons cela.

(1) Qui n'ont que le tort d'y voir un aspect de leur univers matérialiste., comme Buckminster Fuller, en l'honneur de qui on s'empresse de rebaptiser" *Fullerène*" cette figuration vieille comme le monde . Voir ci-dessous cette structure hypothétique en face d'une représentation due à Léonard de Vinci.

(2) Nous avons dénommé ainsi les segments qui, dans l'ordre géométrique, font fonction de médiétés en conciliant deux termes antagonistes, comme la verticale et l'horizontale dans le triangle rectangle, ou la droite et la courbe dans le cercle. (dont le diamètre est d'ailleurs la plus grande corde). Dans la sphère physique, il s'agit des cordes dont la tension assure la vibration musicale, rendant ainsi directement perceptible la nature oscillatoire de tous les phénomènes... D'où l'obscur aphorisme d'Héraclite : "L'harmonie du monde est faite de tensions opposées, comme dans l'arc et dans la lyre ". On sait que ces deux "instruments à corde" sont les attributs du Logos Apollon.



"FULLERENE"



DODECAHEDRON
de Vinci

CH. XIII LE MEME ET L'AUTRE DANS LA MYTHOLOGIE

Le terme de *mythe* a pris un sens péjoratif dans le langage vulgaire, où il désigne une pure imagination, voire une idéologie néfaste.

Nous l'entendrons donc uniquement dans son sens premier, qui est celui de vérité *inexprimable* (1) dans le langage ordinaire, et qui exige donc une approche métaphorique.

Son symbolisme diffère de celui des mathématiques, non par le contenu, qui est identique, mais par la forme, d'allure souvent étrange, et dont l'évidence n'apparaît qu'après une traduction parfois difficile. C'est ce que le lecteur pourra apprécier immédiatement en présence de deux *mythologies* fort éloignées l'une de l'autre, mais dont chacune traite des rapports de l'Unité principielle avec la multiplicité de l'Existence, dont on rappelle qu'ils sont ceux du *Même* et de l'*Autre* .

Commençons par un texte de la Divine Comédie, qu'un lecteur moderne trouvera sans doute – du moins dans un premier temps – passablement " tiré par les cheveux ".

C'est qu'au moyen âge, on ne s'exprimait pas tout à fait comme à notre époque, surtout quand le texte ne s'adressait pas au commun des mortels.

Que le lecteur veuille donc bien s'armer de courage, pour méditer devant le Miroir...

A moins qu'il ne préfère sauter directement à notre chapitre XIV, pour reprendre le cours de considérations plus conventionnelles.

(1) L'opposition classique de *Mythos* et de *Logos* a entraîné une masse de considérations plus ou moins intéressantes, qui ne résistent pas toutes à un brin d'étymologie. Le *Logos* (qui est en métaphysique le *Lien Universel*) évoque , sur un plan moins transcendant, le lien logique qui fonde le langage articulé. Par contre, le **Mythe**, comme le **Mystère**, (du grec *muō* : fermer la bouche) concerne toutes les expressions non-verbales : images, gestes (rituels) etc

A) DANTE ET LE MYSTERE DE L'UNITE

*" Comme le soleil en un miroir, point autrement
le fier animal à la double nature y rayonnait, réfléchi
tour à tour avec tels de ses attributs ou avec tels autres.*

*Pense, lecteur, si je m'émerveillais,
en voyant l'objet rester immuable en soi
tout en se transmuant en son reflet". (1)*

Une telle "allégorie" semble strictement théologique, puisque le Griffon, ce *double animal*, en qui l'on s'accorde à voir la figure du Christ, est attelé au char de son Eglise.

Il va sans dire que l'énigme est à première vue impénétrable, même pour les commentateurs attirés, dont l'exégèse est le plus souvent assez superficielle.

Elle concorde pourtant en tous points avec le symbolisme numérique.

Simplement, l'usage des Nombres détient l'avantage d'être plus accessible à l'ensemble des mentalités, alors que les *mythes* ne peuvent s'interpréter que dans un contexte donné, et donc après une formation qui a généralement disparu. (2)

Tâchons donc d'expliquer le *rebus* de notre grand théologien.

(1) *"Come in lo specchio sol, non altrimenti
la doppia fiera dentro vi raggiava
or con altri, or con altri reggimenti .*

*Pensa, lettore, s'io mi maravigliava,
quando vedea la cosa in se star queta
e nell'idolo suo si trasmutava." (Purgatorio, XXXI, 121 sq.).*

(2) On renverra donc le lecteur au *Symboles de la Science sacrée*, de René Guénon.

L'*animal à la double nature*, c'est le Logos-Un, dont le "dédoublément" dans le miroir manifeste (extériorise) les qualités particulières que sont ses attributs. (1)

En d'autres termes, l'Unité ne "produit" les Nombres qui constituent son "contenu" qu'en se réfléchissant en face d'Elle-même, et en perdant de ce fait son caractère absolu. (2)

La figure du griffon, un *mixte* d'aigle et de lion, était familière aux lecteurs de l'époque. (3)

Or cette figure sort tout droit de l'imagerie pythagoricienne. (4)

Elle se double en outre d'une signification alchimique, habilement voilée, mais parfaitement claire pour les initiés.

L'attention est attirée sur ce point par le choix du verbe *trasmutar* pour évoquer les transformations qui s'opèrent au sein du reflet, tout en laissant immuable l'Unité originelle.

Et cela est en rapport étroit avec le but ultime de l'alchimie spirituelle, qui est de remonter à l'Unité quintessentielle par l'*Union des contraires*.

A cet égard, l'opération par laquelle le Verbe Divin "sacrifie" son Unité pour produire la manifestation est inversement analogue au processus de *réalisation* dans lequel l'initié sacrifie son individualité (i.e. sa participation au multiple) à l'Unité du *Soi*, cette Personne "commune à tous".

(1) Interprétation confirmée par Dante lui-même (Paradiso XXIX, 142 sq.), à propos de l'*éternel pouvoir* (i.e. le Verbe) ... *che tanti / speculi fatti s'ha in che si spezza/ uno manendo in se come davanti*. (" Qui s'est fait d'innombrables miroirs en lesquels il s'observe, sans cesser d'être un et immuable en Soi, comme à l'origine"). Voir à ce propos F.Schuon, *Le Mystère des deux natures*, dans *Etudes Traditionnelles*, n° 440, 1973.

(2) D'où la formule d'Aristote : *Noësis Noëseôs* (" Pensée d'une Pensée"). Nous avons vu que dans le vocabulaire arithmétique, cela correspond au dédoublement de l'unité initiale dans la série de Fibonacci.

(3) Ces deux animaux solaires figurent les évangélistes Jean et Marc, qui sont des reflets différenciés du Principe central, comme le Feu et l'Eau issus de la Quintessence.

(4) Les griffons étaient censés vivre en Hyperborée (Arcadie), "extrémité de la terre" et patrie mythique des Pythagoriciens. Chez Virgile (où Dante l'a découvert), ce Griffon est le dieu Picus, qui siège naturellement au Pôle de l'Enéide. (VII, 189). Des griffons décorent notamment la basilique pythagoricienne de la Porte Majeure.

Or, ce but ultime de l'initiation, Dante l'a appelé *trasumanar*, ("sortir de la condition humaine"), ce qui équivaut à une *désincarnation*. *

L'assonance des deux termes *trasmutar* et *trasumanar* est là pour souligner la complémentarité des deux opérations. (1)

Tout cela peut nous paraître bien complexe, mais Dante nous a prévenu lui-même que son oeuvre comportait quatre sens superposés, dont le plus élevé est le sens *anagogique*, c'est-à-dire métaphysique. (2) Les commentateurs modernes ne dépassent généralement pas le sens éthique, relativement accessible, mais qui en appelle trop vite au mystère.

Or cette notion de *mystère* ne se justifie pas à l'intérieur de l'existence, où tout *phénomène* est susceptible d'être expliqué rationnellement.

Elle doit donc être réservée à l'origine même de l'univers, et à ses antécédents métaphysiques.

Autrement dit, s'il est possible de concevoir, avec l'appui du symbole, comment l'Unité ontologique a pu donner naissance à la multiplicité de l'existence, il est impossible à la seule raison humaine (qui est essentiellement duale) de remonter jusqu'à cette source. (3)

Nous allons voir maintenant comment la tradition secrète des Juifs, connue sous le nom de *Kabbale*, tente de nous en donner une idée.

(1) *Paradiso*, I, 70 : *Trasumanar significar per verba / non si poria ...* ("ce dépassement de l'humain ne pourrait s'exprimer en paroles"). En effet, le discours ne peut nous faire sortir du domaine rationnel.

(2) Et elle n'est pas la seule à donner à ce passage son sens hermétique. En effet, la *fiera doppia* (le "fauve double") est appelée plus loin *cosa*, terme étrange pour désigner le Logos, à moins de se souvenir que l'italien *cosa* provient du latin *causa*, qui s'applique en effet à la Cause Première. Mais il y a plus. Le latin *causa* (en français : chose) a fini par remplacer le terme classique *res* pour désigner toute espèce de réalité. Cette *cosa doppia* se traduit donc en latin *res bina*, ce qui est une allusion très précise au *Rebis*

(l'androgynisme alchimique). Sur toutes ces questions, voir *L'ésotérisme de Dante*, de René Guénon. Le même, à propos des prétendues *hérésies* de Dante, a bien précisé que pour le métaphysicien, la tradition, dans son essence profonde, n'a pas à être conçue sous le mode spécifiquement religieux, qui n'est après tout qu'une affaire d'adaptation aux conditions de la mentalité générale et moyenne (cf. *Introduction aux Doctrines Hindoues*).

(3) "Encore me faudrait-il découvrir comment le modèle et sa copie ne sont pas de même nature, car c'est en vain que je cherche à le comprendre." (Dante, *Paradiso*, XXVIII, 55 sq.).

B) INFINI ET MANIFESTATION SELON LA KABBALE

Le texte qui suit relève de la Gnose hébraïque, dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Kabbale signifie simplement "transmission", c'est à dire " tradition". Tradition orale, bien entendu, qui n'a été codifiée que sur le tard, et reste en général fort difficile d'accès.

Toutefois , le texte qui suit est exceptionnellement clair. *

" Le Saint , béni soit-Il, inconnaissable, ne peut être saisi que d'après ses "mesures" (middoth , de même radical MD que les. "Médiétés numériques") par lesquelles Il a créé les mondes.

D'anciens auteurs nous ont appris à propos de ce mystère qu'il est caché dans le degré suprême qu'est l'Ether (2) pur et impalpable (l'Infini). Ce degré est la somme totale de tous les "miroirs" (manifestations) suivants.

Ils en procèdent par le mystère du Point qui est lui-même un degré caché.

Le premier degré, absolument secret, ne peut être saisi ; le mystère du Point suprême, quoique profondément caché, peut être saisi dans le " Palais intérieur " (i.e. l'Intellect incréé).

"C'est pourquoi il est dit : "Avant l'Un, que peux-tu compter ?" .

(C'est-à-dire : "avant ce point, que peux-tu comprendre ?)

"Avant ce point, il n'y avait rien, excepté Ain (le " Rien " , i.e. le "Zéro métaphysiqu"e).

(1) C'est un commentaire, attribué à Moïse de Léon, du traité cosmologique intitulé *Sepher Ietsirah : Livre de la Formation* ; on y trouve la doctrine des *Sephiroth* , degrés de l'émanation universelle à partir du Principe Transcendant .(Les quelques notes explicatives n'ont pas la prétention de commenter le commentaire...) Remarque importante: il ne faudrait surtout pas confondre cet initié avec un quelconque *auteur* exposant des vues individuelles, le plus souvent donc en contradiction avec la Tradition universelle, qui est d'un tout autre niveau. En témoigne le cas du cartésien Spinoza, ennemi de sa propre tradition, comme l'a bien montré Emmanuel Levinas, combattant ainsi les illusions à la mode.

(2) Ce terme ne désigne donc pas simplement ici la Quintessence menant au Principe ontologique, mais le Sur-Etre, dont Ce Dernier n'est lui même que l'Emanation. Ce qui explique ces parole du *Fils* : " *Ne m'appellez pas bon : seul Dieu est bon* ", et " *Nul ne va à mon Père si ce n'est par Moi* " .:

Le commencement compréhensible de l'existence se trouve donc dans le mystère du Point suprême.

"Tout, sans exception, a d'abord été conçu dans la Pensée.

Et si quelqu'un disait : " Voyez ! Il y a du nouveau dans le monde", faites-le taire, car tout fut conçu dès l'origine dans la Pensée".

Du point caché émanent les six directions de l'espace (1) ; c'est le "Saint des saints", le "Jubilé" *, qu'on appelle également la "Voix" (2) issue de la Pensée.

Tous les êtres et toutes les causes sortent ainsi de l'Energie du Point d'en haut." (3)

Ce qui pourrait passer pour jargon *cabalistique* s'accorde donc, point par point, avec l'évidence métaphysique pour laquelle l'Etre est en quelque sorte la première détermination de l'Infini.

On distingue dès lors ici trois *niveaux* essentiels.

- Le premier, absolument transcendant, donc sans aucune limitation, et qui défie donc toute possibilité d'expression.

On l'appelle donc *Rien*, quoique ce *Zéro* soit tout le contraire d'un néant.

- Puis, par l'effet d'une *concentration* ("*Tsimtsum*") de tous les possibles susceptibles de se manifester apparaît, au sein des Ténèbres, le Point métaphysique lumineux, synonyme d'Etre et d'Unité.

(1) Le retour à l'Unité originelle est symbolisé par le nombre 7, synthèse des six directions de l'espace.. Ce retour est donc le *repos* (la "*Grande Paix*" de la *Shekinah*) après les *six jours* de la création. Le point central de l'Hexagramme est donc la fois Un et Sept.(voir ci-dessous).

(2) C'est donc le Verbe ou Logos, *Parole* issue de la Pensée *silencieuse* (inexprimable), laquelle est l'*Abîme des Gnostiques*.

(3) Penser au modèle physique fourni par le foyer d'une lentille où viennent se concentrer tous les points de l'image - source, qui en ressortent pour se disperser à nouveau, mais en ordre inverse.



Et de même que l'unité mathématique contient, à l'état potentiel (*enveloppé*) toutes les possibilités numériques, l'Unité ontologique, ou Logos, est la synthèse et le Principe de tous les archétypes (les *Idées* de Platon), et donc de toute connaissance.

- Enfin, émanant de cette "Couronne" ontologique (*Kether*) par les "canaux " des Séphiroth, se manifeste l' *Arbre* de l'Existence universelle.
(1)

(1) En termes pythagoriciens, cet Arbre du Monde est la Tétraktys axiale, et sa Couronne apparaît comme une "Clé de voûte" (en latin *Fastigium*), alors que son Fondement, dénommé par stricte analogie phonétique *Vestigium* , s'identifie au "Royaume" (*Malkuth*), , c'est-à-dire à la "résidence" divine (ou *Shekinah*) au centre même de notre existence, comme l'*Emmanuel*.

N.B Ce Royaume ne diffère en rien du Trône d' Isis, l'équivalent égyptien de la *Shekinah* ..

CH XIV LE LOGOS , "NOEUD" UNIVERSEL

Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent ne fait qu'illustrer le **principe de cohérence absolue** qui est le fondement même du pythagorisme.

Ce Principe que les Grecs nomment **Logos** (l'Etre-Unité), peut aussi se dissimuler sous d'autres noms, notamment chez les Latins.

Voici en effet comment l'initié Virgile nomme ce Lien Universel, au point *nodal* qui est la clé de voûte (*Fastigium*) de sa trilogie (*Buc. X, 69*).

Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori.

Mais comme il s'agit de l'Amour Divin objet le plus secret des Mystères, le poète a pris soin de le déguiser habilement.

En effet, comme il a pris soin de placer cette déclaration dans un contexte apparemment érotique - au sens banal du terme - elle se traduit ordinairement comme suit : "*La passion est toujours la plus forte : il ne nous reste donc qu'à lui céder*".

Toutefois, *Se si conosce*, comme dit Dante, qui était lui aussi une *Fidèle d'Amour*, il faut lire en réalité : "**C'est l'Amour qui tient ensemble tout l'univers ; laissons-lui donc toute la place**". (1)

En tenant compte de cette équivoque, on peut donc rendre au vers son sens *ésotérique*, où l'Amour Sacré ne se distingue en rien du **Logos** des Grecs. (2)

Ce moteur universel, c'est, selon Dante, "**L'amor che move il sole e l'altre stelle**" (*Divine Comédie, vers final*)

Il va de soi que cet Amour "qui meut le soleil et les autres étoiles" ne peut en aucun cas se réduire à un sentiment, si passionné soit-il.

C'est pourquoi, comme chez Virgile, on le trouve à la clé de voûte de l'œuvre, dont il est la "Pierre angulaire". (3)

(1). Le poète joue ici sur le double sens de la forme *vincit* qui peut venir aussi bien du verbe *vineere* (vaincre) que de *vincire* : relier, enserrer dans liens (*vincula*). C'est aussi la fonction de l'Axis Mundi chez Platon. *Cedere* signifie littéralement "faire un pas en arrière" pour libérer la place, ce qui annonce l'expression théologique "*vacare Deo*".

(2) Contentons-nous de signaler ici que le radical **LG** de Logos désigne toute espèce de lien, qu'il s'agisse de **logique** ou de **ligatures** matérielles, ce qui se rattache à l'important symbolisme des nœuds. (voir l'annexe consacrée à ce sujet). Ce symbolisme se retrouve dans l'adage "*Vincit omnia Veritas*". Seule en effet la vérité peut relier "ce qui est épars".

(3) Voir "*La pierre angulaire*" par René Guénon dans *Symbole de la Science sacrée*, Gallimard, 1962, p. 260.

C'est l' Energie Première (le *Moteur immobile* d'Aristote), qui engendre toute la manifestation et la régit, de haut en bas. (1)

ASPECTS PHYSIQUES DE LA COHERENCE UNIVERSELLE

Aucun domaine de l'existence n'échappe aux liens invisibles du Logos. C'est ainsi qu'en dépit des dogmes matérialistes, il est impossible d'expliquer les phénomènes naturels sans poser à leur origine cette Force intelligente.

Celle-ci s'exerce sur le monde corporel par la médiation de l'élément subtil (2) qui assure la transition et le lien entre la pure Energie spirituelle et l'univers physique.

Ce n'est pas pour rien que les phénomènes d'interaction, à commencer par le magnétisme ou la gravitation, mettent nos physiciens à quia.

On a nié durant tout le dernier siècle - et de façon toute dogmatique - l'existence pourtant nécessaire - d'un élément

Immatériel , seul capable de transmettre cette attraction (même dans un vide prétendu !). Aujourd'hui, devant la faillite évidente de ces doctrines, on est contraint de réintroduire la notion d'Ether, sous un autre nom, bien entendu. (3)

Mais qui sait si un jour nos physiciens ne se souviendront pas de ce que signifiait pour nos naïfs ancêtres le terme *aimant* appliqué à la mystérieuse attraction magnétique qui se joue de toutes leurs équations ?

(1) On reprend ici les termes mêmes d'Héraclite, parlant du Logos, ce Verbe *qui régit le devenir universel*. Cf fgmt 46 : "*Il n'existe qu'une seule sagesse : connaître la Pensée qui pilote toutes choses à travers tout*" et fgmt 103 : "*Le Feu pilote tout à travers le Tout , sans jamais laisser l'univers immobile*. On voit ce qu'il faut penser du *mobilisme radical* qu'on prête à l'Ephésien, alors même qu'il entend opposer le *perpetuum mobile* de la Substance l'immutabilité du Principe ontologique (essentiel)..

(2) Justement dénommé "monde intermédiaire" (ou psychique). Ceci répond à la tripartition *Nous, psychè, sôma* (en latin *spiritus, anima, corpus*) qui s'applique aussi bien au Macrocosme universel qu'au microcosme humain.

(3) Comme on ne peut évidemment contredire l' *homme le plus intelligent du monde*, ni les théories particulières, l'Ether s'appelle maintenant *fluctuations quantiques du Vide*. Le grand Rabelais, pour raillier les scolastiques de son temps (et qu'aurait-il dit des nôtres ?), avait déjà proposé ce grave sujet de *disputatio* : : *Utrum Chimaera, bombinans in vacuo, possit comedere secundas intentiones ?* On a fort oublié les *intentiones secundas* d'Aristote, mais pour la *Chimère bourdonnant dans le vide*, c'est le grand retour. Même si elle ne se nourrit plus que d'*hadrons*....

CH. XV COHERENCE ET ATTRACTION

Ces deux termes sont presque synonymes, puisque la cohérence d'un ensemble dépend entièrement de l'énergie qui tend à en rapprocher les parties, et qu'on a de ce fait surnommée "amour" (1)
Du fait que celle-ci a sa source dans l'Energie première, elle est présente à tous les niveaux de la manifestation.

Prenons le cas du phénomène qui est au fondement même de toute existence, à savoir l'oscillation (à moins qu'on ne préfère les termes d'ondulation, de vibration, d'alternance, etc).

Comment définir la force qui limite l'amplitude de l'onde, pour la ramener obstinément vers son axe de symétrie, sinon comme l'attraction de l'unité centrale ? (2)

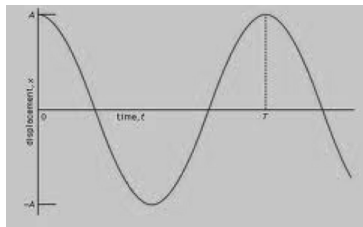
Sans cette "force de rappel", qui conditionne l'alternance créatrice, le fameux *Big Bang*, quelle qu'ait été sa forme, n'aurait été qu'une explosion d'énergie sans lendemain possible. Et l'univers ne serait jamais sorti du chaos.

Maintenant, qu'on donne à cette force le nom d'élasticité, ou n'importe quel autre, c'est toujours d'attraction, et donc d'amour qu'il s'agit en réalité. (3)

(1) Et jusque dans certains emplois techniques, d'ailleurs un peu oubliés, pour évoquer le "disposition" des pièces à se laisser assembler !

(2) A ce propos, les Taoïstes disent que si la roue peut tourner c'est uniquement grâce au *vide* qui se trouve en son centre.. Ce *vide* étant ici le point central sans dimension.

(3) Pour ne pas être en reste de théories particulières, nous proposerons comme agent de cette "force de rappel" une entité hypothétique, proche parente du *graviton*, aujourd'hui disparu, et qu'on pourrait baptiser *élaston*, avec le même degré de même vraisemblance.



On vient de faire allusion au chaos (1) cette absence totale de cohérence figurée par les ténèbres.

Toutes les traditions placent ce chaos au départ de la manifestation, qui n'a pu être "mise en ordre" que sous l'action de la lumière. (2)

Cette lumière est avant tout celle du Principe Intellectuel, dont l'éclat solaire n'est que le symbole visible.

Or, la lumière et l'intelligence sont désignées par le même radical √LG (Lux , Log-os), dont le sens fondamental est l'idée de lien.

Et de même que l'intelligence humaine "relie entre eux" (3) les faits et les idées pour en faire la synthèse, l'acte premier de l'Intellect cosmique est d'envoyer sa lumière jusqu'aux confins de l'univers, dont il manifeste ainsi la cohérence et l'unité.

La nature subtile de la lumière fait d'elle l'élément médiateur essentiel entre l'Esprit pur et le monde corporel.

On peut donc dire que ce phénomène joue le rôle d' *interface*, ce qui entraîne des propriétés paradoxales et totalement inexplicables si l'on s'en tient aux présupposés matérialistes.

L'opposition apparente entre ses aspects ondulatoires et particuliers manifeste en réalité la *complémentarité* alternante du continu et du discontinu (i.e. du *Même* et de l'*Autre*) qui, dès l'origine, est inhérente à toute existence.

Concluons qu'un symbolisme naïf peut être incomparablement plus *exact* que les hypothèses qu'on nous présente comme *seules scientifiques*..

(1) Il existe aussi, bien entendu, une moderne "théorie du chaos", mais, au vu des exemples précédents, il est craindre qu'elle ne mérite trop bien son nom.

(2) Cela va du *Fiat Lux* biblique aux "trois pas" par lesquels le Dieu solaire *Vishnu* a mesuré les trois dimensions de l'espace. En raison de l'analogie entre Macrocosme et microcosme, la réalisation initiatique est présentée comme la mise en ordre d'un chaos intérieur, d'où le dicton maçonnique *Ordo ab Chao*.

(3) Le latin *inter-legere* a ici le même sens que le grec *synthènai*, qu'on pourrait rendre par "interconnecter".

Du reste, on n'a pas à choisir : le rationalisme ayant fatalement échoué à donner de l'univers une explication acceptable, c'est au symbolisme à reprendre en cela une place qu'il n'aurait jamais dû perdre. (1)

Nous avons déjà reconnu que pour les initiés l'Amour, dans son sens le plus élevé, **désigne l'Intellect unitif, dont la fonction est universelle**, et non un sentiment, si élevé soit-il, ni même la raison, qui ne pourrait jamais dépasser le niveau individuel et subjectif. (2)

Justement, une remarque s'impose à propos des rapports entre intelligence et sentiment,
Le lecteur voudra bien reconnaître que nous nous sommes efforcé, jusqu'à présent, de tenir un discours aussi rationnel que possible

Cet usage de la raison nous sera plus indispensable encore pour aborder des formes symboliques dont notre époque a perdu la notion.
Mais on ne peut *tout* demander à la faculté rationnelle.
Comme la jolie fille du proverbe, elle ne peut donner que ce qu'elle a...

Or, par une apparente fatalité, le "penseur" moderne se voit proposer une alternative dont chacun des termes est inacceptable.

- Ou bien on lui fait croire que la raison peut apporter une réponse à toutes les questions possibles, et sans aucune limite, ce qui est la définition même du rationalisme "scientiste" et le ressort (fort détendu) de son absurde croyance au progrès indéfini. (3)

(1) Et ce qui est vrai du Macrocosme se reproduit par analogie dans le microcosme humain, ce composé précaire dont toute la réalité dépend de l'Intellect central, son "noyau d'immortalité". Alors que la raison procède par dualité, et donc par exclusion, le symbolisme est seul à rendre compte de "l'union des contraires".

(2) Selon Jamblique, Pythagore prêchait à Crotone que " *l'Amour est, avec Apollon, le Dieu le plus favorable aux humains* ". Il va sans dire que ces Dieux n'en font en réalité qu'un, qui est le Logos.

(3) Ce rationalisme n'est pas l'usage normal de la raison, mais un abus criant.. Rappelons à ce propos l'adage du droit romain, qui nous évitera une erreur en sens contraire : *abusus non tollit usum*. (L'abus d'une faculté ne doit pas en faire réprover l'usage normal).

- Ou bien on lui propose de renoncer, beaucoup trop vite, à l'usage de cette raison, pour accepter certaines formes religieuses, voire sectaires, qui se résument trop souvent à un sentimentalisme pieux, doublé de préceptes moraux et sociaux, certes très utiles dans leur ordre, mais abusivement présentés comme absolus. Il y a là une sorte de capitulation de l'intelligence, qui fait grand tort à la religion véritable. (1)

Dans les deux cas, on rebute une élite potentielle, que seule pourrait satisfaire une cosmologie *plausible*, c'est à dire fondée sur des principes universels, et donc seuls véritablement *scientifiques*.

Or, en cette matière, on n'a plus le choix qu'entre un ensemble d'images, que nos théologiens ont largement renoncé à interpréter, et les hypothèses éphémères d'un scientisme toujours bien présent.

Par exemple, qui faut-il croire ? Le monde a-t-il été créé il y a six mille ans, comme le soutiennent les *fundamentalistes* de tous bords, en prenant stupidement au pied de la lettre ce qui n'est qu'une figuration symbolique ?

Ou alors, serait-il apparu fortuitement, il y a ± 36.000 milliards d'années (2), selon les dernières évaluations des *experts* ?

Il doit bien exister une voie moyenne entre ces deux absurdités.

Et elle nous amène à envisager que le temps n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui, et qu'il a pu exister des *commencements intemporels* - laissant prévoir des fins du même ordre - chose que le matérialisme n'est pas à même de concevoir. (3)

(1) Une hymne disait jadis "Praestet fides **supplementum** sensuum **defectui**." (Que la foi vienne **suppléer aux insuffisances** de la raison). Et non pas la remplacer...

(2) A quelques siècles près tout de même...

(3) Le XIXème siècle, avec Pasteur, avait triomphalement mis à la porte l'absurde notion de *génération spontanée*. Malheureusement, avec Darwin et ses disciples, elle est rentrée par toutes les fenêtres...

Mais revenons à notre objet principal, qui reste le passage de l'Unité principielle à la multiplicité de l'existence, c'est-à-dire du domaine métaphysique au monde physique.

De tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, c'est la seule phase à mériter le nom de *mystère* .

Par quoi il faut entendre, non quelque chose de tout à fait incompréhensible (car rien ne peut l'être essentiellement), mais un fait inexplicable par les seuls moyens rationnels.

En effet, ceux-ci, de par leur dualité, n'ont de prise que sur le monde physique, qui est fait tout entier d'analyses, c'est-à-dire d'oppositions. Le domaine ontologique nécessite donc une autre approche, celle du symbolisme, qui par son caractère synthétique est seul capable de susciter une Connaissance par identification. (1)

Répetons qu'il existe entre ces deux mondes une **limite** à franchir, limite constituée par le Point métaphysique.

En transposant ce principe dans le domaine cosmologique, on voit que le passage de l'existence (multiple) à l'Etre-Un constitue lui aussi un **saut** qui fait passer de la nature humaine à un état supérieur.

Il ne s'agit pas simplement de transhumer (2), mais, selon le mot de Dante, de *transhumaner*..

(1) C'est tout ce qu'avait en vue Parménide en affirmant qu'être et connaître sont une seule et même chose (*to gar auto noein te kai einai*). Parole parfaitement claire pour un penseur traditionnel, mais tout à fait incompréhensible dans l'optique rationaliste, comme le montrent les vaines contorsions de commentateurs modernes comme Heidegger.

(2) Ce à quoi suffit la mort ordinaire.

L'extrême difficulté de ce changement d'état est soulignée par toutes les traditions. (1)

Le point limite représente en effet un étranglement, seuil bien gardé ou "porte étroite" (qui n'arrête pas que les chameaux...). (2)

Il existe à propos de ce passage au delà de l'existence une grande variété de mythes. comme celui du saut de Leucade, dont il a déjà été question. Ceci impose un rappel de ce qu'est un mythe.

(1) Voici par exemple l'avertissement de la Sibylle à Enée " *il est bien facile de descendre dans l'autre monde, mais accéder à des états supérieurs, voilà tout le problème et tout le travail. Seuls y sont parvenus quelques êtres à qui le Père des Dieux, dans sa justice, a accordé sa faveur, ou qu'une force ardente a propulsé jusqu'à l'Ether; et ceux- là étaient fils des Dieux.* " (*Enéide*, VI, 126-131. On a traduit en substance).

(2) Citons les " Gardiens du seuil", comme Cerbère, ou l'ange défendant l'entrée du Paradis avec son épée de feu , voire le Sphinx (*l'Etrangleur*), cette autre "porte étroite". Ce Sphinx figure le grand mystère, et il pose notamment l'énigme du **temps** (les âges de la vie). C'est le sens même des "bouches dévorantes", telle la Gorgone figurant au centre de l'égide de Minerve, ou le Minotaure, tous deux évoquant le "Mental cosmique" (Minos). Comme ces figures de la Mort sont des attributs divins, elles doivent avoir avant tout un sens positif, non plus destructeur, mais *transformateur* (faisant passer au-delà des formes existentielles). Voir sur ce site : *La Rose-Croix*.

CH. XIX FONCTION DU MYTHE

Les Pythagoriciens disposent (avec les Taoïstes) de la seule cosmologie fondée sur l'évidence, et donc accessible à tous, du fait qu'elle repose sur l'universalité du Nombre.

Elle semble avoir par là une supériorité décisive sur les traditions à forme mythologique.

Pourquoi, dès lors, ont-ils eux-mêmes recouru sans cesse à ce "monde des images", et pourquoi se donner tant de mal pour récupérer et "recycler" les mythes traditionnels ?

En réalité, il n'y a là ni redondance, ni "double emploi".

On peut en effet considérer que les Nombres représentent surtout l'exposé de la *doctrine*, alors que les mythes ont un caractère rituel relevant de la *méthode*. (1)

En effet, les Nombres, s'ils expliquent très bien comment la multiplicité cosmique est issue de l'Unité du Principe, en indiquant même la direction à suivre pour rejoindre Celui-ci, ils ne peuvent pourtant mener jusqu'au bout de cette quête tant qu'on envisage seulement leur fonction théorique.

Le processus de réintégration dans l'Unité implique évidemment toute la personne, et non seulement ses facultés mentales.

C'est cette capacité de synthèse qu'exprime une autre modalité du Nombre, le **Rythme**, expression de l'alternance universelle sur laquelle se fondent tous les rites.

Une des pages les plus *chargées* de Virgile, la sixième Bucolique, nous montre Silène ivre et chargé de liens par des bergers, avec l'aide d'une Nymphé. (2)

(1) On a déjà observé que, loin d'être "mythique", le mythe traditionnel est "plus vrai que la logique", comme on le voit chez Platon, pourtant grand dialecticien..

(2) L'épisode est présenté sur le mode burlesque destiné à donner le change. C'est sous la même "couverture" qu'Aristée (*Georg. IV*) capture Protée pour lui arracher ses secrets. L'ivresse de Silène et la frénésie prophétique de Protée n'ont rien de rationnel, mais les "mettent en phase" avec la nature entière qui s'empresse d'obéir : "*Il avait à peine entamé son chant qu'on vit les Faunes et les bêtes féroces jouer entre eux par la grâce du rythme (ludere in numeros), et les lourdes cimes des chênes s'agiter en cadence*" (*Buc. VI, 26 sq.*). Ici, comme dans les traditions du Livre, l'usage du vin symbolise la "sortie du mental".

Pour obtenir sa libération, le Dieu du vin leur chante une brève cosmogonie qui rappelle les principaux mythes consacrés aux origines.

Cela commence par la séparation des quatre éléments qui met fin au chaos. Puis il est question de Prométhée (1) et d'Hylas, capturé par les Nymphes ; légende qui évoque évidemment le retour du monde corporel au monde subtil (la *matière* se disant en grec *Hylè*).

Cette toute puissance de l'incantation rituelle est le fondement de la méthode , et si Sappho arrive à franchir le détroit sur les ailes de l'Amour, c'est qu'elle tient à la main la lyre heptacorde d'Orphée...(2)

Sa musique est au microcosme humain ce qu'est au Cosmos tout entier la *musique des sphères*, produite par les sept planètes, entourant l'Axe du monde ; elle aussi touche de près à cet axe de la personne qu'est la *fine pointe de l'âme* .

Une telle musique est donc le vrai langage de l'Amour, qui transcende le simple discours humain.

Or un autre nom de cet Amour est Grâce , et Dante rappelle que, s'il est impossible d'exprimer en paroles ce qu'est le *trasumanar* , une simple image (*esempio*) doit suffire à qui la **Grâce en l'expérience** (*a cui esperienza grazia serba*). (3)

Ceci revient à opposer le *concept* à l'*image*, et c'est là le vrai sens de la distinction classique entre *logos* et *mythos*. (4)

(1) Prométhée, dont le nom évoque le mental (gr. *mêtis*) est présenté comme l'auteur de la faute originelle, et puni comme tel. Mais en même temps, il a tout d'un grand saint, inventeur des arts et bienfaiteur de l'humanité . Ce paradoxe repose sur le caractère ambigu de la rationalité : comme la langue qui l'exprime, elle est à la fois *la meilleure et la pire des choses* .

(2) L'orphisme, d'origine thrace, s'est si bien incorporé au pythagorisme originel qu'on ne peut plus l'en distinguer. Orphée est le premier personnage que rencontre Enée en entrant au Paradis : (*Threicius sacerdos*) *obloquitur numeris septem discrimina vocum...*

(litt. : " le prêtre thrace accorde ses paroles aux sept degrés de la gamme". (En. VI, 646).

(3) On se souvient du symbolisme de l'Unité chez Dante. La réalisation spirituelle, transcendante à la raison, a en commun avec la sensation, qui lui est pourtant inférieure, un caractère direct et concret. Ici encore, "ce qui est en haut est comme ce qui est en bas".

(4) *Logos* doit s'entendre ici au sens de concept *logique*, alors que le mythe s'adresse plutôt à la *foi* , pour laquelle *Tout est Grâce*.

Cette nécessité de la Grâce, cette faveur divine, est également soulignée par Virgile (En. VI,126 sq.). Avant de lui laisser franchir la porte fatale de l'Averne, la Sibylle donne à Enée cet avertissement solennel : (...) ***rebrousser chemin pour s'échapper jusqu'à la lumière supérieure, voilà la difficulté, voilà le défi.***

Seuls y sont parvenus de rares élus, fils des Dieux, que Jupiter, dans sa justice, a aimés, ou qu'une passion brûlante a transporté au plus haut des Cieux." (1)

Le texte distingue donc deux types de réalisation; l'une est fondée sur la faveur *gratuite* du Principe, l'autre "fait violence au Ciel", ce qui évoque la démarche alchimique.

Il faut à cette dernière la *virtus*, qui n'est pas la seule vertu morale, mais la force *virile*, et proprement *herculéenne*, qui fait les héros. Ces élus sont "fils des Dieux", ce qui donne à Enée toutes ses chances, puisque la prophétesse l'a déclaré d'emblée " issu d'un sang divin ". L'assimilation d'Enée à Héraklès est évidente, dès lors que les douze chants de l'Enéide rappellent les douze travaux du héros, et commencent comme eux sous le signe du Lion.

La difficulté de l'entreprise est soulignée par les termes *opus* et *labor*. Le premier semble annoncer le *Magnum Opus*, le *Grand Oeuvre* alchimique ; mais le terme *labor* (travail pénible), on va le voir, est encore le plus évocateur.

On sait que Virgile a placé toute son oeuvre sous le signe du labyrinthe. Celui-ci est d'ailleurs figuré sur les portes mêmes de la caverne initiatique (En. VI, 14 sq.), et voici comment le poète en parle (v. 26) :

"Hic labor ille *domus*, et *inextrabilis error*..."

("C'est ici, on le sait, qu'est le lieu de souffrance et d'inextricable égarement"). (2)

(1) La traduction de ce passage étant très difficile, voici une partie du texte latin suivie d'une explication des termes "sensibles" :

"...*Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras / hoc opus, hic labor est. Pauci quos aequus amavit/Iuppiter, aut ardens evexit ad aethera virtus/ Dis geniti, potuere.* "

" Revenir sur ses pas pour s'évader vers ces *aurae superae* " peut avoir deux sens :

Il peut s'agir de la lumière du ciel que l'on revoit en échappant à l'emprise des Enfers, comme a tenté de le faire Eurydice. .

Mais si l'on se souvient de la caverne platonicienne et de l'ancre des Nymphes, on voit que le monde souterrain visité par Enée figure en réalité le cosmos tout entier, et que l'évasion en question consiste à l'abandonner pour rejoindre le domaine des Dieux, symbolisé par l'*air libre* et la *lumière supérieure*.

(2) L'étrange expression *labor domus* (alors qu'on attendrait *domus laboris*) devait forcément se fixer dans la mémoire des lecteurs, en rapprochant par assonance *labor* de *labyrinthus* .

CH. XX LA SORTIE DU MENTAL

La Grande Déesse des Pythagoriciens est Pallas (Minerve), Divinité lunaire (la *Chouette* Athèna) qui personnifie le Mental cosmique, et est donc la protectrice de tous les arts (ou techniques), ces créations du mental, baptisées *Palladis artes* .

Par la confiance qu'il manifeste ainsi à l'égard de la raison et de la **forme**, le pythagorisme semble s'opposer à nombre de traditions qui en craignent surtout les limitations. (1)

Les Grecs étaient pourtant pleinement conscients du danger mortel que constitue le mental, **si l'on s'y enferme.**

Et toute la *modernité* , avec son rationalisme aveugle, leur donne amplement raison.

La légende de Prométhée constitue à cet égard un avertissement solennel. Mais elle n'est pas que cela , car il serait trop simple de considérer ce personnage comme une sorte de *damné* .

La liturgie théâtrale la plus élevée le présente au contraire comme un demi-dieu souffrant pour le bien des hommes. (2)

Pourtant, son châtement n'est jamais présenté comme injuste, et la légende rapportée par Eschyle comporte même un trait stupéfiant.

Cloué sur son rocher, Prométhée reçoit la visite d'Okeanos et de ses filles, les Océanides.

Ces créatures des Eaux sont suivies d'Hermès, chargé par Zeus d'arracher au supplicié son secret.

En effet, ce secret est censé mettre en danger la suprématie des Dieux.

≈

(1) L'exemple le plus spectaculaire de cette lutte contre le mental se trouve dans le bouddhisme (*Zen*) qui, dans sa recherche de Délivrance, tente de faire éclater au plus tôt, par l'usage des *koans* (des paradoxes fous) ce qu'il ressent comme un carcan.

(2) C'est aussi le cas d'Atlas, et d'Œdipe.

Cela ne peut signifier qu'une chose : c'est que son royaume *souffre violence* , c'est-à-dire qu'il risque de perdre le **monopole de l'immortalité**.

Une des **clés de ce mystère réside dans l'intervention des Océanides et d'Hermès, qui est proprement une *médiation*** .

En effet, les "créatures de la mer" ne se distinguent en rien des Nymphes , ces figures du monde subtil - ou, justement, *intermédiaire* - qu'est le psychisme cosmique.

Ces Nymphes sont donc les auxiliaires obligées de toutes les métamorphoses "alchimiques", auxquelles préside justement Hermès. (1)

Or le but ultime de l' *hermétisme* est justement la conquête de l'immortalité.

On conçoit donc que cette quête de l'"éternelle jouvence", qu'elle ait pour objet la *Toison d'or* , le *Graal* , la *Quintessence* , ou tout autre symbole analogue, puisse apparaître comme une atteinte aux privilèges divins. (2)

(1) Hermès est qualifié de *Psychopompe* , littéralement, "convoyeur des âmes". Historiquement, les termes d' *hermétisme* et d' *alchimie* se réfèrent à une science gréco-égyptienne dont le centre était à Alexandrie. Mais cette science a existé partout, et jusqu'en Chine, du simple fait qu'elle se fonde sur des possibilités naturelles.

(2) Ce caractère "sulfureux" de l'alchimie fait que tous les personnages qui s'y adonnent présentent des traits monstrueux, dont les Titans, les Satyres, les Cyclopes ou les Centaures ne sont qu'un brutal échantillon. Ce n'est pas pour rien que la plupart d'entre eux sont des hybrides, donc toujours menacés d' *hybris* , ce mélange monstrueux d'orgueil et de déraison cupide. Le modèle en est le Minotaure,, monstre qui joint la brutalité aveugle du taureau à la fonction rationnelle de Minos (lequel **judge** les morts aux Enfers). L' *hybris* , seul "péché contre l'esprit" , entraîne une condamnation au "perpétuel retour". En témoignent les Danaïdes, Ixion (justement écartelé sur une roue enflammée pour avoir voulu mettre à mal la revêche Héra), Sisyphe et son frère Salmonée, un lointain précurseur des sorciers du nucléaire. Dans une tentative ridicule pour imiter les foudres et le tonnerre de Zeus, ce fou menait son quadriges à grand fracas en agitant une torche.

Preuve que les extrêmes se touchent, le meilleur des alchimistes n'est pas à l'abri d'une touche de dérision. Ainsi, le nabot Héphaïstos (Vulcain), marié à Aphrodite, ridiculise les relations coupables de son épouse ("née de l'écume marine") avec le flamboyant Arès (Mars). Ce couple adultère symbolise l'union des contraires que sont l'amour et la haine.

Chaque fois qu'il est question d'une alliance "contre nature", qui définit l'hybride, on retrouve ce mariage proprement *chimérique*, entre la violence du feu et la sagesse de l'eau.

Bref, l'alchimiste a pour vocation de côtoyer les abîmes

Dans tous ces cas, ce sont les "arts de Pallas" qui sont mis en oeuvre, et comme cette Vierge siège au centre du domaine terrestre, ces arts ont inévitablement le caractère ambigu de toutes les entreprises humaines. (1)

Comme la langue d'Esopé, ils sont "la meilleure des choses" s'ils sont utilisés avec prudence (2) mais la pire s'ils sont mis au service de l'orgueil et de la cupidité (3) comme nous ne le voyons que trop.

Reste à comprendre comment cette "meilleure des choses" que sont les Nombres pythagoriciens a pu donner naissance à "la pire", qui est l'actuel délire technique, tout entier fondé sur la quantité. (4)

Seule une longue subversion de la mathématique traditionnelle a rendu possible l'instauration de ce "monde à l'envers".

Il faut en effet considérer la puissance titanesque de la techno- science moderne comme le revers obscur de l'énergie spirituelle émanant des Nombres-Archétypes.

Comme dit l'adage, c'est de la corruption du meilleur que naît tout ce qu'il y a de pire : *Corruptio optimi pessima* .

Cette ambiguïté fondamentale du nombre fera donc l'objet du chapitre qui suit.

(1) Il en va ainsi de l'arc d'Apollon : selon Héraclite « *son nom est "vie" (bios), et son œuvre, la mort* ».

(2) Au double sens d'intelligence et de retenue (grec *sôfrôsune*). La folle présomption d'Icare annonce la nôtre. Selon Ovide, passé le premier moment d'appréhension, " le gamin commença à prendre plaisir à ce vol téméraire" (*audaci coepit gaudere volatu*). On connaît la suite.

(3) Le défi lancé par la tisserande Arachné à la divine ouvrière Pallas lui valut d'être changée en araignée. Quant à Marsyas, qui entendait rivaliser sur la flûte avec la lyre d'Apollon, il fut écorché vif par le Dieu. Qui sait d'ailleurs si cette cruauté peu ordinaire n'eut pas une fin heureuse, en forçant le coupable à "sortir de sa peau" ?

(4) Pour une vue d'ensemble magistrale sur la question, voir le *Règne de la Quantité*, de René Guénon.

CH. XXI LES DEUX FACES DU NOMBRE (1)

Etant "la racine et la source" de tous les êtres manifestés, le Nombre manifeste la dualité propre à toute existence. (2)

Cette dualité commence avec les deux pôles du Principe Unique que sont l'Essence et la Substance universelles. (3)

C'est cette *polarisation* du Nombre qui lui confère les deux fonctions, en apparence opposées, mais en réalité complémentaires, que sont le **symbolisme** et le **calcul**.

Sa fonction symbolique se trouve "du côté de l'Essence", puisque les neuf "Nombres archétypes" suffisent à manifester les **qualités de l'Unité originelle**. (4)

Quant à ses capacités calculatrices, i.e. **quantitatives**, elles sont liées à la Substance et à ses aspects "matériels".

Dans toute civilisation normale, ces deux aspects, normalement inséparables, sont également pris en compte, mais la priorité revient au caractère symbolique du nombre, dont les utilisations pratiques sont dès lors tenues pour tout à fait secondaires.

Or, la déviation progressive qu'a subie la tradition occidentale a abouti à la subversion actuelle, où c'est la fonction quantitative du nombre qui a pris le dessus au point de supplanter tous ses aspects qualitatifs, puis de les faire disparaître à la vue.

Ce qui revient à dire que la "physique" a usurpé la place qui devrait revenir à la seule métaphysique, et que "l'intendance" ne se contente plus de suivre, mais en est venue à tout régenter.

Autant faire confiance à des aveugles-nés pour nous expliquer la nature de la lumière.

(1) On en a traité de façon plus complète dans *Etre et Avoit*, qui se trouve résumé ici.

(2) Il est question ici de **dualité**, et non de **dualisme**, erreur qui consiste à faire remonter la division jusqu'au niveau de l'ontologie où règne que l'Unité. C'est pourquoi les Hindous nomment leur métaphysique *A-dwaita* (non-dualité). Par contre, rien de ce qui *existe* n'échappe à la règle qui veut que toute face ait son revers. Cette évidence tue d'ailleurs dans l'oeuf toute prétention "atomiste" ou "mono-polaire".

(3- La distinction, classique chez nous, de l'Essence et de la Substance, se présente dans d'autres traditions comme la complémentarité fondamentale du *Yang* et du *Yin* ou de *Purusha* et *Prakriti*, différenciation "sexuée" évidente dans la figure de l'androgynisme platonicien.

(4) La Décade sacrée ou Tétréktys est constituée de l'Unité + ses neuf attributs ou "mesures", personnifiées respectivement par Apollon et ses Muses.

On s'attachera dans la suite à montrer comment cette anomalie a pu s'emparer des esprits au point d'apparaître aux masses comme seule véritablement *civilisée* .

Et vérifier la justesse du proverbe chinois, selon lequel: *le poisson pourrit par la tête...*

Mais avant de passer à cette nouvelle partie, concluons sur une question célèbre, et que personne ne semble pourtant plus se poser.

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

QU'EST-CE QUE LA VERITE ?

Question incongrue aux yeux de l'homme moderne (et l'on sait que cette modernité-là ne date pas d'hier).

S'il se déclare cartésien, ce n'est pas qu'il se soucie beaucoup du *Cogito* , auquel il n'y a du reste rien à comprendre, c'est avant tout en raison des indéniables acquis **pratiques** de la *Méthode* .

Mais parler de vérité, au sens absolu du terme, n'est plus guère admis, puisque, comme on le sait, "*à chacun sa vérité* " , et que "*mon opinion vaut la vôtre* "...

Sauf pour ceux qui prétendent détenir jalousement cette vérité sous la forme de quelque dogme " à prendre ou à laisser " (ce qui est d'ailleurs quelquefois mieux que rien).

Thomas d'Aquin a défini le vrai comme "concordance de l'intellect et de la réalité " (*Adaequatio rei et intellectus*), ce qui, au sens le plus profond, rappelle la connaissance "du semblable par le semblable" dont parle Aristote.

Mais qu'est-ce donc que cette réalité ?

Ce ne peut en aucun cas être celle de physiciens qui, sous couvert de *sciences exactes* , se noient dans leur propres fantasmagories.

A propos d'exactitude, voici une anecdote, assez ridicule, mais qui peut détendre le lecteur, tout en jetant quelque lumière sur la question : Dans son édition de La Fontaine, arrivant au vers : "*Cependant que mon front, au Caucase pareil* " , Monsieur Gazier (de l'Académie) commentait : "*Exagération évidente. Le mont Elbrouz, au Caucase, a six mille trois cent quarante et un mètres* ".

Voilà incontestablement de la science exacte....

Et qui pourtant, du poète ou de Monsieur Gazier, est le plus près de la vérité ?

Est-ce le précurseur de notre *usine à gaz*, ou le fabuliste, dont l'hyperbole nous fait ressentir toute l'outrecuidance du chêne ? (1)

De la réalité profonde, on ne pourra de toute façon jamais parler que par allusions. Comme dit Dante : *Significar per verba non si poria , pero l'esempio basti.....*

On se trouve en effet devant elle *comme le géomètre qui se donne bien du mal pour mesurer le cercle, et ne trouve pas , dans le cours de sa pensée, le principe dont il aurait besoin .* (2)

Alors, quelle allusion a le plus de chances d'être fiable, des *modèles* purement conjecturaux - et de plus en plus délirants (3) - de nos physiciens, ou des images vivantes que nous propose la Tradition unanime ?

Car le principe dont le géomètre aurait besoin pour mesurer le cercle et qu'il ne trouve pas dans le cours de sa pensée n'est autre que le Point métaphysique, inaccessible à tous les raisonnements, mais "dont dépend le Ciel et toute la nature" (4)

(1) *Cuider outre*, en notre vieux langage, c'est "se croire plus qu'on n'est".

Il n'est pas de meilleure définition de l' *hybris*. Du reste, la *Nemesis* annoncée

(la Vengeance divine) n'est pas loin, puisque le chêne orgueilleux périt foudroyé.

N.B. L'hyperbole est une exagération voulue, souvent dans un but stylistique; mais elle peut aussi avoir un sens symbolique plus profond.

(2) *...che tutto s'affige/ per misurar lo cerchio, e non ritrova / pensando, quel principio ond'elli indige.* (Dante, *Paradiso*, XXXIII, v.133 sq.). Le *pensar* (rationnel) s'oppose au *veder* (intuitif) du texte qui suit.(*ibid.* XXVIII, 109). N.B. 33 est le Nombre solaire fondamental.

(3) Voir dans *Etre et Avoir* l'annexe intitulée *Les désarrois de la physique contemporaine*.

(4) "*da quel punto / dipende il cielo e tutta la natura* " Dante *Paradiso*, XXVIII, 41-42.

Ce vingt-huitième chant (nombre parfait, et lunaire) décrit les neuf cercles angéliques entourant ce Point central, comme les neuf Muses entourent le Logos Apollon. Il explique aussi le rapport d'analogie inverse unissant la création à son Principe. NB *Depende* a ici le sens très concret d' "être suspendu", comme l'est tout le temple à sa clé de voûte.

C'est donc cette Géométrie-là - la source du bonheur selon Platon - que propose à Dante sa Béatrice (la Sagesse béatifiante) :

" Et tu dois le savoir : tous n'ont de joie que dans la mesure où leur vision s'approfondit dans la vérité , en laquelle tout intellect trouve la paix. On peut voir par là comment le fait d'être heureux a sa source dans l'acte de voir plus encore que dans celui d'aimer, lequel ne vient qu'en second " . (1)

(1) La troisième place étant occupée par le *mérite*, qu'enfantent la grâce et le bon vouloir. Cette hiérarchie est identique à celle des trois voies (*margas*) hindoues : *jnâna* (la Gnose), *bhakti* (la dévotion amoureuse) et *karma* (l'action méritoire).

Le contexte montre que Dante conçoit ici l'acte d'aimer dans son sens émotionnel. Il ne faut donc pas confondre cet amour-là avec l'Amour - Logos, qui est le Noeud universel, ou encore, pour reprendre la formulation qu'on vient de voir : *le Point dont dépend le Ciel et toute la nature*.

DEUXIEME PARTIE

DE LA *FIN DES TEMPS*

CH. I " SOLVET SAECLUM IN FAVILLA " (1)

Après s'être intéressé aux origines de notre manifestation, on se doit d'en examiner aussi la "phase terminale"..

Sujet redoutable, qui paraîtra plus mythique encore que le premier, en ce qu'il contredit la croyance, encore répandue dans notre monde, à un progrès qu'on ne saurait arrêter..

Déjà, le symbolisme traditionnel des "genèses" a peine à se faire entendre, bien que nos astro-physiciens n'aient aucune alternative sérieuse à proposer

Mais que dire alors des "apocalypses", qui aujourd'hui, n'ont pourtant plus rien d'invraisemblable (de *mythique*), et dont la probabilité, ou plutôt la certitude, devrait mêmes'imposer en stricte rigueur scientifique.

En effet, et de façon qui, il n'y a pas si longtemps encore, aurait passé pour pure fantasmagorie (2) tous les éléments du *scénario* fatal sont à présent en place, sans paraître susciter pour le moment d'autre réaction qu'une sourde inquiétude.

En attendant la panique, prévisible à court terme..

Nous ne tiendrons évidemment aucun compte des diverses opinions qui courent sur ce grave sujet.

Il suffit en effet, pour y voir plus clair, d'user d'une logique élémentaire, mais solidement appuyée sur le Savoir immémorial et unanime de l'humanité.

(1) Voir le *Dies irae* " Jour de colère que celui - là, où le siècle (i.e. notre monde) sera réduit en cendres".

(2) Sauf pour quelques scientifiques particulièrement lucides, comme Aldous Huxley, qui n'avait pourtant pas d'attaches traditionnelles précises, mais à qui son milieu familial donnait un accès privilégié à certaines données, et qui eut le rarissime courage d'en tirer publiquement les conclusions.

On ne fait d'ailleurs ici que commenter l'information apportée par *La Crise du Monde moderne et le Règne de la Quantité* de René Guénon..

Ce dernier ouvrage commence par un exposé métaphysique portant notamment sur la notion "cognitive" de *mesure* .
C'est seulement après que vient la partie proprement cosmologique et eschatologique (1) avec ses notations. saisissantes.

De tels constats restent irremplaçables ; mais en un demi-siècle, il s'est passé bien des choses, et ce qui à l'époque pouvait encore paraître une simple "vue de l'esprit" a pris désormais une terrible actualité.
Les *Signes des temps* se sont en effet multipliés et précisés depuis, et à un tel point qu'une mise à jour ne devrait pas être inutile.

Selon les données traditionnelles, la "fin des temps" (celle du cycle actuel) sera marquée par une désagrégation progressive du cosmos, aboutissant à une vraie réduction en poussière, ou mieux "en cendres".
(2)

Ce phénomène est d'ailleurs prévisible et naturel, puisqu'en s'éloignant indéfiniment de sa Cause unique et homogène, l'univers en expansion doit forcément se disperser dans la multiplicité.
Et cela jusqu'au moment où sa cohésion se sera affaiblie à un point tel qu'il ne lui sera même plus possible de subsister. (3)

L'organisme de l'univers (le Macrocosme), étant analogue à celui du microcosme humain, est donc soumis comme lui à un processus naturel de dégradation, qui se termine par la mort physique. (4)

(1) Il s'agit donc de nos "fins dernières", d'où le terme d'*eschatologie* appliqué aux doctrines en question.. (du grec *eschatos* : " dernier").

(2) Voir notre titre, allusion liturgique au résultat de ce que les Grecs nommaient *ekpyrosis* (."embrasement universel").

(3) Les forces d'attraction (ou d'"Amour") qui assurent la cohésion de l'univers physique ont en effet des limites, celles-là mêmes qui définissent les conditions de l'existence . Tout montre qu'on s'en approche maintenant à une vitesse exponentielle, et dans des conditions qui rappellent un mot de Thérèse d'Avila : " L'enfer est le lieu où il pue et où l'on n'aime point " !

((4) Il y a là un processus assez comparable à ce qu'est l'invasion de l'organisme humain par un cancer fatal. Cette pathologie se définit en effet comme une multiplication anarchique des cellules, alors que leur action, dans un corps sain, est harmonieusement coordonnée par le psychisme. Et les métastases fatales figurent la diffusion "globale" du processus subversif.

On a bien dit : mort **physique**, car, dans un cas comme dans l'autre, ce n'est en rien une disparition - pure impossibilité - mais un simple changement d'état.

Il n'est donc pas question ici de la "fin du monde", mais bien de la fin **d'un monde**, ce qui est une tout autre affaire !

Qu'on ne prenne donc pas pour "prophétie" pessimiste ce qui n'est qu'une **prévision** objective.

En effet, ce processus de *dissolution* du corps cosmique n'est que l'inverse, et en même temps le nécessaire complément, de sa *formation* initiale. (1)

Le caractère cosmologique - i.e. universel - de ce qu'on pourrait taxer d'*émiettement*, fait qu'on le retrouve dans tous les secteurs imaginables du monde actuel. (2)

Par exemple, cette fragmentation se manifeste dans l'ordre intellectuel par une spécialisation *myope*, et au niveau social par l'individualisme forcené qui fait de chaque entité humaine une "île déserte".

Et ce processus mortel, loin de n'être qu'une malencontreuse série de coïncidences, est encore puissamment accéléré par des tendances anonymes, mais si remarquablement concordantes qu'elle trahissent une volonté délibérée.

Nous allons voir maintenant comment la géométrie donne, à sa façon, une image de cette "fin d'un monde".

Et comment cette science éminemment rationnelle - puisqu'elle est le royaume de la preuve - va maintenant nous permettre une plongée dans le monde subtil.

Non pour nous noyer dans ses bas-fonds, comme les "psychologues des profondeurs" et leurs malheureuses victimes, mais afin d'en baliser les issues et l'unique Voie à suivre pour en émerger.

(1) Soit, en termes d'alchimie, sa "coagulation".

(2) Ce terme rappelle un ouvrage de "sociologie" déjà ancien, intitulé "*Le Travail en miettes*", et qui portait en somme sur la disparition de cette forme de cohérence qu'est la solidarité humaine.

CH. II UNE GEOMETRIE POUR LA FIN DES TEMPS

Le mythe n'est pas seul à nous mettre en garde dans ce domaine. Même les mathématiques peuvent s'en mêler, avec leur puissante capacité symbolique.

La "géométrie sacrée" nous permet, on l'a vu,, de comprendre la façon dont la Possibilité Universelle (l' Infini), en concentrant tous ses aspects "manifestables" en un seul point focal, est à l'origine de la multiplicité existentielle.

Mais une telle "genèse" a pour contre- partie finale une modification radicale de cette existence, si radicale même qu'elle nous apparaît comme une destruction "apocalyptique". (1)

En effet, toute la manifestation formelle doit finir par se résorber dans le Point métaphysique (l'Etre- Un) dont elle est issue, et dont le point mathématique est la meilleure image. (2)

Ainsi, en stricte analogie inverse, le "détricotage" du tissu universel aura lui aussi sa représentation géométrique.

On se souvient que la série additive, de Fibonacci donne une idée de la façon dont l'Unité se pose en face d'Elle-même, pour créer "par reflet" les unités constitutives du nombre, et donc de la sphère universelle. Pour réaliser cela, cette Unité informelle a dû franchir, par une sorte de mystérieux "sacrifice", la barrière qui la sépare du multiple et de la forme. (3)

En bonne logique, le processus final consistera donc à franchir à nouveau cette limite, mais en sens inverse, ce qui apparaîtra comme un autre sacrifice : celui de la multiplicité existentielle.

(

1) On fait évidemment allusion aux deux limites du texte biblique que sont l'Alpha et l' Oméga.

(2) Et dont elle n'est jamais sortie essentiellement, mais seulement sous l'effet de l'illusion cosmique.

(3) Domaine symbolisé tout entier par son premier terme, qui est la Dyade (le Nombre Deux).

On peut donc s'attendre à voir la géométrie fournir un modèle de cette nouvelle transformation.

Considérons donc la sphère universelle (1) au moment où elle doit arriver à la limite de son expansion.

Nous pouvons nous passer ici des représentations assez ardues de l'hyper-géométrie (2), puisque l'observation d'une sphère "ordinaire" peut déjà nous amener à des constatations littéralement vertigineuses . Et il suffit même pour cela d'un cercle quelconque, dont la sphère en question renferme un nombre illimité..

En effet, si nous faisons croître indéfiniment le rayon de ce cercle, la courbure de sa circonférence diminue à mesure, et finit par se rapprocher d'une droite.

Mais sans jamais l'atteindre, bien entendu, car la définition d'une courbe diffère **essentiellement** de celle d'une droite.

En d'autres termes, il n'existe aucune commune mesure entre ces deux "formes ". (3)

Mais parler, comme le font nos géomètres, de *droite du cercle* pourrait même faire croire à une contradiction dans les termes, alors qu'il ne s'agit que d'un simple paradoxe, parfaitement logique.

(1) Nous évoquons ici le symbolisme complexe proposé par Guénon dans *Les Etats multiples de l'Etre*.

(2) *Comme celle des Etats multiples de l'Etre*, de Guénon.

(3) C'est cette même "incommensurabilité" entre la droite et le cercle qu'exprime le nombre Pi.

On peut appliquer le même raisonnement à un polygone dont on fait croître indéfiniment le nombre de côtés. Il ressemblera évidemment de plus en plus à un cercle, mais sans jamais en devenir un. En effet, la circonférence n'est aucunement composée de côtés. **ni même de points,, puisque** le point, étant un " zéro de dimension", ne peut jamais *composer* quelque forme que ce soit. Enseigner aux enfants, comme on le fait couramment, que la ligne *est composée de points* est donc une véritable monstruosité, car une addition de zéros donnera toujours zéro. Ce qu'il faut dire, c'est que la ligne **contient** un nombre indéfini de points.

La surface et le volume représentent des ordres supérieurs d'indéfiniité .

Ainsi les Pythagoriciens faisaient sortir tout l'espace du point initial par simple déplacement.

La translation infinitésimale du point suffit en effet à créer la ligne . En déplaçant celle-ci transversalement on forme le plan qui, déplacé de même, engendre le volume..

D'autre part, la ligne est la distance élémentaire entre **deux** points - limites ; le triangle, première forme possible , est la surface limitée par **trois** points, et le tétraèdre (pyramide à trois côtés) est le premier volume, compris entre **quatre** points. On voit le rôle du Quaternaire dans l'origine de l'étendue.

La passage de la courbe à la droite – une *quadrature* - suppose donc une "transformation", qui est un autre nom du "passage à la limite". (1)

Rendons maintenant à notre figure une dimension, en passant du cercle au volume sphérique.

Par simple transposition, la limite de ce dernier devient évidemment un plan. (2)

On voit comment, en poursuivant cette "résorption" des dimensions, on finit par revenir au Point, lequel, n'ayant pas de dimension du tout, constitue évidemment la limite de toute l'étendue.

Le Point final de l'émanation cosmique a dès lors rejoint son Point de départ, dont il n'a d'ailleurs jamais été séparé que par l'épaisseur d'une illusion - celle-ci eût-elle la taille du Cosmos tout entier - . (3)

Nommer "catastrophe" cette *modification*, si bouleversante qu'elle soit pour nous, n'implique aucune appréciation négative, à condition de considérer les choses "du point de vue de Sirius" - celui de l'éternité - qui est justement celui des métaphysiciens. (4)

(1) Voir à ce propos le site < clavisquadraturae1.com > Guénon a fait observer que le "Paradis terrestre", origine de ma manifestation, a une forme ronde (ou sphérique), alors que la "Jérusalem céleste" est carrée (cubique).

(2) Qu'on pourrait cette fois appeler le "plan de la sphère".

(3) On voit à quel point est logiques une expression comme " le repos du septième jour" , puisque le Septénaire, terme de l'Hexade (les "six jours" de la Création formelle) finit par rejoindre l'Unité initiale dans le "repos", c'est à dire dans l'informel (l'incrété). On a déjà fait remarquer que les chiffres "arabes" 1 et 7 ont la même forme axiale (transcendante), alors que le 4 est "crucial", comme centre (immanent) du Septénaire.

(4) L'éternité comme absence totale de temps, n'existe qu'à partir du niveau ontologique Il doit subsister en effet dans le domaine subtil, qui est encore formel, certaines modalités de durée simplement analogues à notre condition temporelle. On peut dire en tout cas, comme le fait Pétrarque à la fin de son oeuvre : "*Le temps n'existera plus et l'espace sera changé*". En effet, le passage de l'ordre temporel (successif) à la simultanéité exige quelque chose comme une dimension spatiale supplémentaire, que notre cycle ne comporte évidemment pas.

Mais au niveau des nos réalités relatives, nous rangeons encore les choses en bonnes et mauvaises selon qu'elles favorisent ou menacent notre survie. (1)

Par exemple, dans l'ouvrage qu'on vient de citer, Guénon semble présenter comme négatives les énergies dissolvantes qui menacent la stabilité cosmique.

C'est que ce grand inspiré peut, à l'occasion, se mettre à la place de "l'homme de la rue".

Mais c'est aussi lui qui a rétabli dans son vrai sens le symbolisme des Dieux hindous *Shiva* et *Vishnou*.

Le premier se présente comme "Seigneur de la Danse" (*Natarâjah*). Danse de mort que celle-là, puisqu'elle consiste à piétiner impitoyablement toute la création.

Mais ce "Destructeur" effrayant n'est en réalité que le "Transformateur" tendant à nous faire dépasser, par la *Délivrance* (*Mokhta*), le mouvement illusoire de la "Roue des choses".

En faisant cela, il personnifie forcément une attitude de Rigueur, qui semble contredire la Miséricorde de Vishnou, alors qu'elle n'en est que le complément. (2)

Le maintien - même précaire - de l'ordre cosmique exigera donc jusqu'à la fin un minimum d'équilibre entre ces deux énergies.

A mesure que la première devient plus ouvertement destructrice, l'autre, qui pouvait paraître "en sommeil", en raison du matérialisme ambiant, commence maintenant à s'activer.

Et cela pour préparer les "structures" du cycle à venir, en préservant tous les éléments positifs de celui qui s'achève.

(1) Ce que nous nommons "Diable", ce sont simplement les forces qui entravent notre action
 (2) Cette union indissoluble de la Rigueur et de la Grâce se retrouve éminemment dans le Logos, puisque son aspect masculin (Apollon) a pour attributs l'Arc mortel et la Lyre libératrice. Sa forme "immanente", la Vierge Universelle est à la fois maternelle (nourricière), comme Artémis, et guerrière comme Athèna, deux avatars de la même Déesse Pallas. Tout ce symbolisme se retrouve tel quel dans le Christianisme, où le Christ est à la fois Médiateur et Juge, et où la Vierge préside en même temps à la Vie et à la Mort.

(3) Cette complémentarité est dans la Kabbale celle de *Geburah* (Force-Rigueur) et *Tipheret* (Grâce), qui sont respectivement "la main gauche et la main droite" du Principe-Souverain unique (*Kether*). Les Musulmans rassurent tout le monde en précisant, à leur manière hyperbolique, qu' *Allah a deux mains droites* !

On voit par exemple se réaliser la prédiction selon laquelle, à la fin des temps, les Connaissances du passé "sortiront de terre".

Elles sont en effet destinées à franchir, comme à l'abri d'une Arche (1) le périlleux passage d'un cycle aboli au suivant, dont elles figurent les "germes".

Ce symbolisme de l'Arche est particulièrement ésotérique, car il concerne le cœur même de la manifestation, autrement dit son "Noyau d'immortalité". Il se trouve donc au centre de toute tradition, et sous des formes extraordinairement variées dont nous tenterons de donner une idée dans la suite.

(1) En tant que *Matsya Avatâra*, régent de l'ère actuelle,, Vishnou guide, sous la forme d'un poisson, l'arche de *Satyavrata* (l'équivalent du Noé biblique.), assurant ainsi la survie des espèces destinées à fonder le prochain cycle.

Le poisson apparaît partout comme un signe de salut. Et en particulier le Dauphin, qui a donné son nom au sanctuaire de Delphes. La fonction solaire de Vishnou est comparable à celle d'Apollon., et le dauphin est lié au solstice L'Arche et le poisson peuvent ne faire qu'un, comme dans le cas de la baleine qui abrita pendant trois jours le prophète Jonas, et préfigure le tombeau du Christ en tant que "lieu de transition" (*sas*). Ce lieu est donc aussi une "matrice", et c'est pourquoi Delphes (*Delphoi*) porte le double nom du dauphin (*Delphis*) et d'utérus (*Delphus*). On reviendra plus loin sur cette question.



**Croix copte
avec le dauphin
" Sauveur des naufragés "**

CH. III LE NOYAU D'IMMORTALITE

Le "germe d'éternité" situé au coeur de la manifestation (1), et dont celle-ci tire tout ce qu'elle a de réalité, a toujours été au centre des traditions les plus différentes et a donc pris des formes très variées, allant jusqu'à des figurations géométriques précises,

Le principe que Maître Eckhart nomme "la fine pointe de l'âme", ou sa "Citadelle" ne diffère en rien d'autres symboles centraux (polaires), souvent organiques, tels que *l'embryon* abrité dans la matrice du Cosmos, qui est aussi son Cœur.

Il s'agit en effet toujours d'un élément assez indestructible pour pouvoir passer d'un cycle à l'autre sans souffrir des bouleversements qu'entraînent ces "modifications" radicales, qu'il s'agissent d'un Déluge ou d'un embrasement généralisé. (2)

Il est essentiel de réaliser que la transition de notre monde corporel au cycle suivant ne peut se faire qu'en retournant à l'état subtil, d'où il est sorti tout entier

Or ce psychisme cosmique est le "champ de bataille" des énergies "positives" et négatives" (*Dévas* et *Asuras*), anges et démons qui sont les équivalents des Nymphes antiques.

C'est le lieu où s'affrontent le Bien et le mal, ou ce qui nous apparaît comme tel. (3)

(1) C'est à dire du Macrocosme universel, comme aussi du microcosme humain.

(2) Cette destruction par le feu, qui se nomme en grec "*Ekpyrôsis* " a donc le même radical que l' *Empyrée*, siège des Immortels. Mais le feu terrestre n'est que l'image inversée du feu astral...

(3) La parfaite innocence ne se trouve donc qu' **en-dessous** de ce niveau, dans le monde animal, ou **au-dessus**, chez les grands spirituels.

Ceci nous ramène au symbolisme bien connu des "trois mondes". (1)

Or, la Voie qui doit mener de notre monde corporel au domaine de l'Esprit pur (le stade ontologique : "la Couronne") doit nécessairement traverser ce monde psychique, ou subtil, qui tire de là son nom d'*intermédiaire* .

C'est le voyage de tous les dangers, décrit par les mythologies comme une navigation hasardeuse, une expédition guerrière, ou encore comme un funeste égarement dans le labyrinthe, cette "forêt obscure" de l'existence.

Il ne s'agit donc pas de s'attarder dans ce "mauvais lieu" (2) , mais d'en sortir au plus vite.

Et cette sortie ne peut se faire que par la voie de la Gnose, au sens de Science transcendante, seule capable de traverser le miroir des apparences.

Rappelons cet aphorisme hindou, qui est en même temps une promesse.

:

" *Sur la barque de la Connaissance, tu traverseras la mer des passions* "

Ces passions sont la tempête et la guerre qui font rage à l'intérieur de nous.

(1) Sur ce sujet, on pourra consulter le chapitre X de la *Grande Triade* (op. cit.).

(2) Comme le font tous ceux qui recherchent avant tout les pouvoirs psychiques.

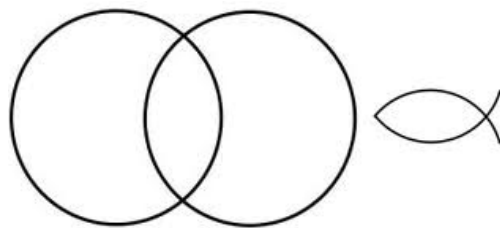
Quant à la barque, elle n'est autre que l'Arche insubmersible chargée de nous mener à bon port. (1)

Maintenant, la forme de la barque, cette "coquille de noix" (2), doit nous faire penser à cet autre symbole de l'Arche protectrice qu'est l'amande. C'est elle qu'évoquait notre titre, car le "noyau d'immortalité" – le *Luz* de la Kabbale – est présenté comme une amande indestructible.

Revenons à ce propos sur ce que la symbolique médiévale nomme *Mandorle*, et qui représente toujours un lieu de passage entre deux niveaux de réalité.

Cette mandorle porte aussi d'autres noms inspirés de sa forme, et qui précisent encore sa fonction.

1) On la nomme quelquefois *poisson*, ou plus précisément *vesica piscis* (vessie de poisson). (3)



2) Mais cette mandorle se nomme aussi *Nimbe*, ou *Gloire*, termes qui sont spécifiques du domaine subtil, autrement dit du monde psychique.

L'être en voie de réalisation doit à tout prix traverser ce domaine de la dualité pour sortir de la manifestation formelle et accéder au niveau purement spirituel de l'Etre- Un. (4)

(1) Si l'on remplace les périls de la mer par ceux du labyrinthe, c'est alors la navette, ce " petit navire" lancé à travers les entrelacs du tissage. Le métier à tisser tramé par Ariane- Athèna symbolise alors la complexité de l'existence dans laquelle l'intelligence doit se frayer un chemin.

(2) Notre *chaloupe* rappelle l'anglais *scallop*, qui est la coquille de St Jacques renfermant la " perle précieuse", cet objet de toutes les *quêtes*. Dans l'hindouisme, cette " perle" est la Connaissance Suprême (*Veda*), enfermée dans la conque (*Shanka*) de Vishnou.

(3) Ce poisson se traçait au compas ou au cordeau sous la forme de deux cercles sécants. Nous reviendrons sur ce point capital du symbolisme constructif.. Tout cela rappelle évidemment le mythe du Poisson sauveur, étroitement lié à celui de l'Arche., à laquelle Il arrive même que le poisson s'identifie, comme dans le cas de Jonas,

"(4) Cf. la mise en garde de Guénon contre " La confusion du psychique et du spirituel », parue dans *Le Voile d'isis*, mars 1935

Ce voyage suit normalement le sens ascendant.

Mais nous avons vu qu' il peut aussi être une "descente", dans le cas des "théophanies" ou manifestations terrestres d'entités d'un ordre supérieur. (1)

Celles-ci, conformément à la même loi naturelle, ne peuvent apparaître dans notre monde que sous un voile protecteur. (2)

Celui-ci est littéralement un nuage (3) mais c'est un nuage **lumineux**, donc "révélateur" (comme l'est une auréole), ce qui explique son autre nom de *Gloire*. (4)



Mandorle
(Vitrail de Chartres)

Alors que les *Nymphes* , qui peuplent normalement le monde subtil, **cachent** au contraire leurs "métamorphoses" sous le voile nuageux qui déguise leurs secrètes fonctions.

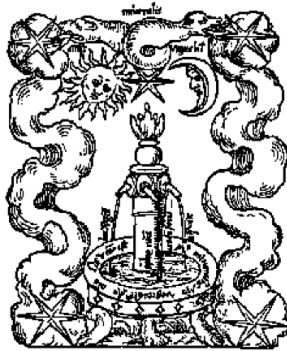
(1) Ceci se rattache au symbolisme des Portes solsticiales. Voir le chapitre ainsi dénommé dans les *Symboles fondamentaux* déjà cités.

(1) Et cette protection, elle aussi, obéit au symbolisme *inversé*. Car l'apparition spirituelle n'a nul besoin de protection. C'est au contraire l'être humain qui, sans cette "couverture", périrait au contact du "Tout Autre", comme le tradition en donne de nombreux exemples

(3) cC le radical NB / NF du grec *néphelè*, du latin *nebula* ou *nimbus*, germ. *Nebel*.

(5) Rappelons que "révéler" signifie à l'origine aussi bien *manifeste* que *voiler*.

Le terme de *Gloire* évoque la transmutation hermétique, et donc la doctrine apocalyptique des "corps glorieux".



La fontaine mercurielle.

FONTAINE MERCURIELLE



MANDORLE COSMOLOGIQUE
(Vision de Hildegade von Bingen)



Cette *Gloire* divine manifeste d'ailleurs l'union des contraires, celle de l'*Eau* et du *Feu* que sont le Mercure et le Soufre alchimiques, puisque le nuage, aqueux de nature, est ici *igné*, comme dans le cas du "char de feu" qui enleva le prophète Elie.

Les trois images hermétiques ci-dessus mettent en scène l'Axis du monde.

En haut, la source "mercurielle" est encadrée par des nuages ou des plumes (éléments "aériens" encadrant l'Axis cosmique et l'*œuf du monde*). Dans l'*Agneau mystique*, on la retrouve à la base de l'Axis Mundi (1), où s'étagent l'Agneau (le Soufre), image du Christ, et la Colombe de l'Esprit.

(1) Le symbolisme du "vase hermétique" correspond à celui de la Vierge, qui est le principe fondamental de l'Art Royal (les Petits Mystères).

La Vierge hermétique, présente – sans compromission (lat. *intemerata*) - au coeur des choses sensibles et matérielles, est la forme de la Déesse (la *Shakti*) la mieux adaptée à notre Occident et à notre époque de matérialisme à outrance. .

Sur le symbolisme alchimique de l'Agneau Mystique, voir notre article paru sous ce nom dans la revue *Le Miroir d'Isis* de décembre 2011.

CH. IV LA MATRICE DU MONDE

On vient d'observer la mandorle dans son rôle de "véhicule" permettant le transfert dans notre monde des influences spirituelles.

Elle est donc au centre de notre Cosmos, et au départ de son existence même.

Et elle sera aussi seule à lui survivre, pour sauvegarder les germes du cycle futur.

C'est en ce sens que diverses traditions la considèrent comme la matrice de l'univers, et par analogie celle du microcosme humain, en tant que présence *immanente* de la Divinité en chaque être.

Cette doctrine cruciale a naturellement engendré une mythologie surabondante. (1)

Mais il en existe également une figuration géométrique, donc tout spécialement pythagoricienne, et qui lui donne une forme particulièrement intuitive (visuelle).

Ceci fait l'objet d'une nouvelle étape de notre recherche, dont l'aspect rationnel rigoureux – ce qui ne veut pas dire compliqué (2) – demandera au lecteur, habitué à des considérations plus *mystiques*, une attention d'un genre nouveau.

Tout part du Pentagramme (ou *Pentalpha*) que son rôle médiateur a fait choisir pour "signature" sacrée du pythagorisme, et qui a donc constitué une des clés de notre recherche.

Nous allons donc voir comment ce *Sceau* concentre les "lignes de force" de l'univers subtil, et se trouve ainsi au cœur d'un véritable "plan" de notre monde.

Un plan "encodé" au début de notre ère dans l'oeuvre de Virgile et le tracé du Panthéon Romain

(1) Guénon a fait le li en entre toutes ces figures dans son étude sur le symbolisme du cœur. (cf. *Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée* ch. LXXIV et passim.

(2) Il suffit, si l'on ose dire, d'avoir un peu de suite dans les idées, puisque toute démonstration géométrique repose sur un enchaînement (la *concatenatio* des Anciens) de propositions contraignantes. Reconnaissons toutefois que cette aptitude ne court pas les rues à notre époque...

CH. V LE DIAGRAMME DU PANTHEON (1)

OBSERVATION PREALABLE

Cet avertissement s'adresse aux lecteurs ayant déjà une certaine connaissance de l'œuvre de René Guénon

Le symbolisme cosmique qui va suivre, bien que fort différent de celui qu'ils ont trouvé dans *Les Etats multiples de l'Etre*, ne le contredit pourtant en rien.

Simplement, il se situe à un niveau cosmologique, et donc moins universel que celui de cet ouvrage fondamental.

Notre symbolisme n'expose en effet qu'un seul des *états* (ou *étages*) de la manifestation, **état qui se présente ici sous la forme d'un plan**. Si l'on veut replacer celui-ci dans la série indéfinie qu'envisage une cosmologie totale, il ne figurera donc plus qu'une seule spire du sphéroïde universel.

Et quoique cette spire soit en réalité *ouverte* pour pouvoir s'enchaîner avec les précédentes et les suivantes, une fois isolée des autres, elle apparaîtra comme un simple cercle.

Son seul point de communication permanent avec tous les autres états de (2) restera donc son Point central, qui est la " trace " laissée par l'Axe cosmique dans chacun d'eux, comme dans autant de plans superposés dont ce Centre représente à la fois l'origine et la fin.

(1) On a montré que les proportions de ce diagramme sont conservées dans l'œuvre poétique de Virgile, sous la forme du nombre des vers. Inspirée par l'hermétisme alexandrin, cette œuvre relève donc des *Petits Mystères*, et constitue – comme le sera plus tard celle de Dante – le *testament* d'une tradition menacée de disparaître .

On trouvera l'exposé complet de cette découverte dans *Les Mystères du Panthéon Romain.*, ouvrage encore inédit, et dont nous ne pouvons donner ici qu'un bref aperçu.

(2) Et donc avec leur origine commune, qui est l'Infini métaphysique.

L'Existence universelle présente en effet de multiples ordres d'indéfinité.

Celle du sphéroïde dans son ensemble, puis l'étendue indéfinie de chacun de ses "étages", et enfin celle des innombrables symboles qui en constituent le "contenu".

LES LIGNES DE FORCE DU MONDE SUBTIL (1)

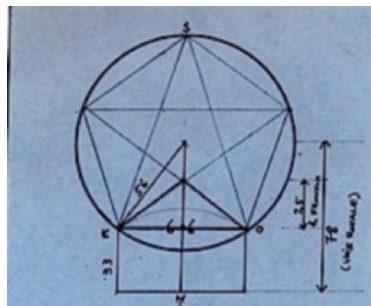
Après avoir ainsi déterminé les limites de notre objet, revenons à la Mandorle qui en est "l'Alpha et l'Oméga".

En dépit de son importance, elle est fort peu visible dans le diagramme que nous allons voir.. (2)

Elle y est simplement **impliquée**, avec bien d'autres formes, par son tracé même (ce qui nous amènera à parler de mandorles, au pluriel)

Commençons par présenter ce diagramme, sorte de *Mandala* unissant étroitement le cercle céleste au domaine terrestre. Ce dernier, un double carré, qui se trouve naturellement en position inférieure, **est pourtant à l'origine de tout le tracé ci-dessous.**

Et c'est aussi cette *aire* terrestre qui subsistera seule à l'*arrivée* , mais sous une forme transmutée (3), dès que le temps mesuré par notre zodiaque aura disparu. Mais n'anticipons pas.



LE DIAGRAMME "VIRGILIEN"
DU PANTHEON

(1) Il ne faut pas chercher dans ce "plan du monde" des données directement expérimentables dans le monde corporel. En raison de l'analogie entre microcosme et Macrocosme, on peut comparer ces "lignes de force" subtiles aux "méridiens" de la médecine chinoise, qui ne doivent pas être confondus avec un quelconque tissu nerveux. Contrairement à l'avis de certains "mandarins" (bien européens, ceux-là), ils n'en sont pas moins réels.

(2) C'est d'ailleurs le cas général de tous les principes, puisqu'en vertu du symbolisme inversé, les causes (ou "Noumènes") sont toujours cachées derrière leurs effets(ou "phénomènes").

(3) Sous la forme d'une "Jérusalem céleste".

Et avant d'en venir aux développements géométriques, réfléchissons à leur point de départ. Et ce terme de *point* doit être pris ici dans son sens le plus fort.

On ne peut en effet expliquer comment s'est développé le cycle spatio-temporel figuré par notre diagramme sans concevoir ce qu'a dû être son origine..

C'est-à-dire la façon dont s'est produite cette "chute dans le temps" qu'est la *Création* .

Une telle "déchéance qualitative " n'est pas autre chose que le passage de l'Unité créée à la multiplicité existentielle, transition mystérieuse que symbolise en mathématique celle du **Un** au **Deux**.

Seul ce "dédoublement" initial du Point métaphysique a permis la manifestation du Cosmos.

C'est pourquoi on retrouve dans la moindre partie de cet organisme psycho-physique la marque ineffaçable de sa polarisation originelle.

Il est donc possible de figurer géométriquement, et de façon simple, les origines du processus créateur. (1) Le moment venu , notre "plan du monde", pourra s'y intégrer tout naturellement.

Au départ (*In principio*), il y a l'Unité de l'Etre, ou "Point Métaphysique", dont la meilleure image est le point géométrique.

Par un paradoxe fondamental (dénommé "mystère") celui-ci, quoique également dépourvu de toute "dimension existentielle" (2) contient pourtant en puissance toute l'étendue manifestée.

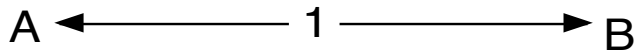
Mais en toute rigueur, étant informel, il ne peut donc faire l'objet d'aucune représentation.

Rappelons toutefois que l'art de la géométrie consiste à raisonner juste à partir de figures inévitablement *fausses* , c'est-à-dire inadéquates.

(1) C'est d'ailleurs cette simplicité qui garantit la vérité de l'image..L'indéfinie complexité du plan n'apparaîtra que par la suite, mais sans qu'on perde jamais de vue son origine ponctuelle.

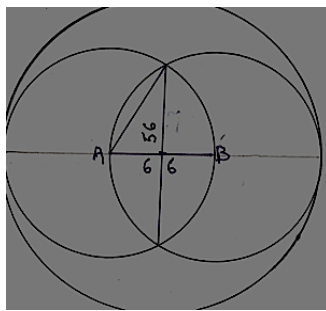
(2) Il est donc une pure idée, impossible à représenter autrement que par une fiction. Le point que je trace sur le papier est en réalité une surface (polarisée), et même un volume (d'encre, p. ex.).

Traçons donc sans scrupule un point **1**, et "polarisons" le tout de suite sous la forme de deux segments de droite (vecteurs) qui partent de lui en direction opposée.



Chacun des deux vecteurs est donc à l'origine d'une zone, elle aussi polarisée, que nous pouvons représenter comme son "cercle d'influence".

En prenant A et B pour centres, traçons donc les cercles en question, en donnant à chacun pour rayon le segment AB.



LA POLARISATION CREATRICE *

L'intersection des deux cercles détermine une partie centrale qui leur est commune et qui encadre l'axe vertical de la figure.

Cette "mandorle", étant unique, constitue donc un lieu de médiation transcendant.

Cela suffit déjà à expliquer la fonction de "sas" que lui prêtent les mythologies.

En outre, la figure polarisée, qui pourrait faire croire à quelque dualisme fondamental, s'inscrit toute entière dans un grand cercle, qui nous rappelle que *le Grand Tout est Un*. (2)

(1) Par analogie,, et sur le plan du microcosme, cette figure rappelle celle de la multiplication cellulaire (mitose), au point de départ de tout organisme.

(2) Selon la formule hermétique grecque *Hen to Pan*. Mais cette notion de totalité n'est que relative, car d'un point de vue plus universel encore, ce "cercle" ne se referme pas sur lui-même, et n'est en réalité qu'un élément de spirale.

C'est ce que les Nombres confirment aussitôt. En effet, le diamètre de ce grand cercle vaut trois fois le segment central **66** (soit **198**). Son rayon vaut donc **99**, Nombre qui représente les "attributs divine" issus de l'Unité centrale.

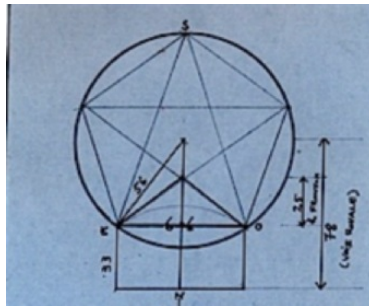
Or, $99 + 1 = 100$, nombre qui représente une nouvelle Unité, traditionnellement réservée au domaine subtil. (1)
A ce propos, rappelons la place intermédiaire occupée par ce "monde" subtil dans l'ordre cosmologique. (2)

(1) Chez Virgile, par exemple, l'entrée des Enfers (monde onirique), a cent portes, et le Paradis terrestre du "Roi du Monde" s'élève sur cent colonnes.

(2) Sur la doctrine des Trois Mondes, voir René Guénon, *L'ésotérisme de Dante*, chap.VI.

CH. VI LES MODULES FONDAMENTAUX

Revenons à notre diagramme, dont la rigueur géométrique illustre la doctrine des trois mondes, puisque ses trois modules fondamentaux (quadrilatère, cercle et triangle à figurent respectivement la Terre, le Ciel, et le monde subtil. Ce dernier assurant visiblement" l'Union des opposés".



Les deux Nombres **66** (**base de la terre**) et **56** (rayon du Ciel) qui y figurent sont les premiers multiples des modules fondamentaux **33** et **28**, respectivement solaire et lunaire, dont ils représentent donc la bi-polarisation. (1)

Or, si le Nombre solaire 66 est affecté à la base horizontale (*terrestre*), c'est que celle-ci constitue le point de départ et le fondement de toute la construction.

Il y a déjà là un premier motif d'étonnement, car on aurait pu s'attendre à voir toute cette architecture descendre du haut, et non partir du bas ! Ce paradoxe s'explique pourtant par la loi dite d'*hiérogamie* ("mariage sacré "), loi paradoxale selon laquelle les Principes masculin et féminin de la cosmogonie "échangent leurs attributs", en signe d'intime et indéfectible union. (2)

(1) Ce 66 se retrouve avec le même sens, dans l'Islam, où il est le "Nombre d'Allah", c'est à dire la somme des Lettres de son Nom.

(2) Voir à ce propos *La Grande Triade* de Guénon. Il existe un échange du même genre, mais qui passe inaperçu, dans l'alphabet grec où le gamma (une équerre) correspond au nombre céleste 3, alors que le Delta , un triangle (un compas), de nature céleste comme le cercle, est affecté au nombre terrestre 4.. Voir aussi la figure rosicrucienne qui suit.

Dans le rituel de fondation propre aux Egyptiens comme aux Etrusques (et donc aux Romains), c'est d'ailleurs le soleil qui détermine lui-même l'orientation de cette base, pourtant "sublunaire".

En effet, c'est son ombre, projetée sur le sol par un poteau (1) et mesurée au début et à la fin de la journée, qui détermine l'axe E / O du "planisphère" terrestre. (2)

Ce n'est pourtant pas ici le lieu de développer le tracé de ce "plan de l'univers", pour lequel nous renvoyons à notre ouvrage *Les Mystères du Panthéon Romain*.

(1) Ce *pal* a donné son nom à la déesse Pallas, en tant qu' Axis Mundi, et donc au Palladium de Troie et au *Pilar* espagnol.

(2) Ce trajet de l'ombre va évidemment à l'inverse de celui du soleil dans le ciel. Ce genre d'inversion (de l'ombre et de la lumière,, de la gauche et de la droite etc.) est la règle lorsqu'on franchit la frontière entre deux niveaux de réalité..

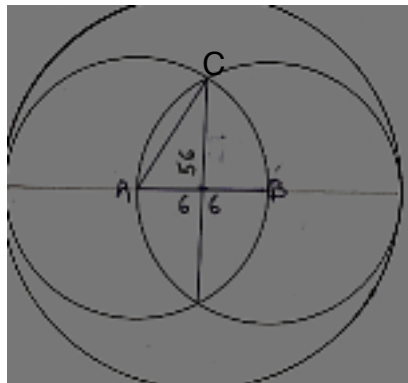
CH. VII LES DEUX MANDORLES

Nous allons voir dans les chapitres suivants comment la mandorle joue un rôle constructif dans ce même plan, en *enveloppant l'embryon cosmique*, qui est ici le Point central (1) dont émane toute la création du *Grand Architecte*.

(1) C'est par ce Point central de l' *Etoile flamboyante* que passe le "Septième Rayon" . Cette "traversée du Soleil" (dépassement du Principe ontologique) peut seule mener jusqu'au Sur-Etre (qu'on l'appelle Infini ou Zéro Métaphysique) et donc à la Délivrance ultime, qui doit faire disparaître jusqu'au plus élevé de tous les conditionnements cosmiques.

Quoique l'arithmétique et la géométrie soient radicalement inséparables, les considérations qui suivent laissent les Nombres à l'arrière-plan, pour mettre l'accent sur les relations entre **formes**. *

Pour avancer dans cet exposé, nous aurons à repartir de la polarisation initiale du Cercle unique (l' "état de l'Etre" qui nous est propre) sous la forme de deux cercles sécants. Ceux-là mêmes qui déterminent la mandorle verticale.



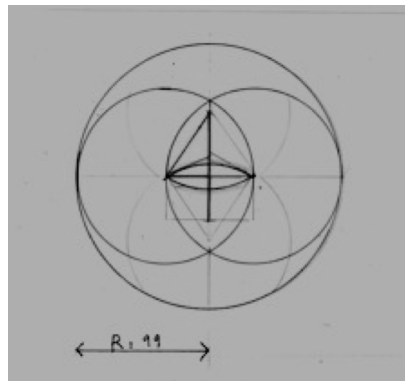
Cette polarisation ne doit pas être envisagée en termes d'opposition, mais bien de complémentarité.

Le seul fait que les deux cercles ont un rayon commun montre d'ailleurs qu'ils sont réellement indissociables.

Mais ils ont en outre une surface commune, celle de la mandorle verticale, qu'on peut donc considérer comme une "zone de médiation" .

Maintenant, si l'on superpose à cette figure élémentaire les traits principaux du diagramme conservé dans les structures du Panthéon, on

voit apparaître une mandorle secondaire, horizontale celle-là.



LA MANDORLE HORIZONTALE

(centrée sur le "Quatre de chiffre")

A l'image de la mandorle **verticale** obtenue par l'intersection de deux cercles centrés sur l'axe horizontal (la "base" E/O "signée" **66**), cette mandorle **horizontale** est produite par l'intersection de deux cercles de rayon 56, centrés sur l'Axe vertical, et dont celui du haut représente le Ciel cosmique, autrement dit les états supérieurs à l'état humain ordinaire. (1)

Et si la Mandorle majeure représente déjà le "Cœur du Monde", la mandorle horizontale qu'elle "contient" entièrement, se trouve donc "au cœur du Cœur".

Et plus encore, si l'on réalise qu'elle contient en son centre l'image de Point Métaphysique, c'est à dire de la présence même du Principe dans notre univers. (2)

(1) Etant entendu que les proportions de ces formes ont été déterminées au préalable par le calcul.

(2- Ce Point est l'intersection des branches de la croix formée par le *Quatre de chiffre*.

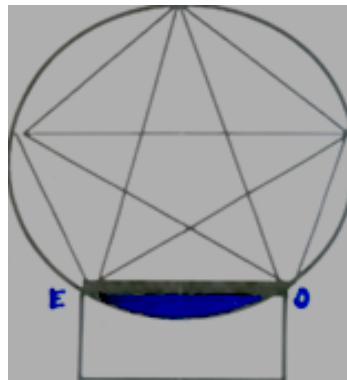
Le schéma, de rudimentaire qu'il était, a acquis de ce fait une valeur synthétique, vu le grand nombre de symbolismes, tous concordants, accumulés par la Tradition dans cet espace privilégié.

Commençons par comparer le diagramme du Panthéon à la Mandorle dont il occupe le centre en tant qu'élément terrestre de notre Univers. La corde E / O qui lui sert de base découpe dans la surface terrestre un segment "lunaire" unique (1) ce qui paraît contraire à la polarisation générale (dédoublement) de la figure.

Cela tient à d'évidentes contraintes architecturales qui ne permettent de figurer que le Ciel (sous la forme de la coupole), et sans sa contre-partie inférieure.

Il n'y a donc ici qu'une demi-mandorle, qui suffit d'ailleurs déjà à évoquer soit un arc, soit une coupe, élément tous deux significatifs. (2)

Le sens complet de la figure n'apparaît toutefois qu'en traçant le cercle inférieur, symétrique du "Ciel", qui vient maintenant fermer la coupe. (voir figure précédente).



(1) Cette "lune" inférieure évoque tout autre chose que les quatre autres, qui réfléchissent visiblement la lumière de l'Étoile flamboyante. Celle-ci l'intercepte au contraire, et c'est pourquoi on l'a nommée "Lune noire" (en rapport étroit avec le culte des Vierges Noires).

(2) Puisque la même figure est à la fois *Yang* et *Yin*. L'arc, attribut d'Apollon, décoche sa flèche ignée en direction de la Terre, alors que la coupe est le réceptacle des Eaux lunaires. Dans la tradition islamique, cette flèche solaire est le *Calame* de lumière écrivant sur la *Table gardée* le "texte" de la Création. Comme les deux faces de cette *Table* figurent les Eaux (supérieures et inférieures), sa parenté avec la coupe est évidente. À noter que le Calame est fait de perle, dont la couleur blanche est la synthèse de toutes les autres, alors que les deux faces de la Table sont différenciées en rouge et vert.

Du coup, cet espace clos évoque, outre sa nature de "matrice cosmique", toute une série de symboles équivalents, qui feront l'objet du chapitre suivant.

Ce sont notamment le cœur, universellement comparé à une coupe, qu'il faut se représenter comme couverte, comme l'était par exemple le Graal (sorte de ciboire).

Ou encore l'Arche (qui a forcément un toit abritant de la pluie les "espèces" qu'elle contient) et la coquille (de St Jacques), dont les deux valves protègent la Perle précieuse.

Celle-ci se confond en outre avec la "prunelle" de l' "Œil qui voit tout".
(1)



Da salles sehende Auge (2)
(Cathédrale d'Aix-la Chapelle)

Ce qui est pour les Chinois l' *Embryon de l'Immortel* " (3) est aussi " l' Embryon d'Or" des Hindous, ou "l'Oeil du Cœur" (*Ayn el-Qalb*) de la tradition islamique. (4)

(1) Voir dans *Symboles de la Science sacrée*, le chapitre qui porte ce titre, et qui anticipe sur notre propos.

(2) On retrouve une figuration analogue, d'origine maçonnique, dans le grand sceau des Etats-Unis (ci-après). Dans les circonstances actuelles, ses devises peuvent laisser perplexe...

(3) Figuré par le jade, qui est leur Pierre Philosophale.

(4) Voir à ce sujet " *l'Oeil du Cœur*", de Frithjof Schuon (premier chapitre).



Sceau des Etats-Unis. Inscriptions " *Annuet coeptis*" (Elle (la Providence) est en faveur de toutes nos entreprises) et " *Novus Ordo saeculorum* " (Un nouvel ordre mondial)

Il y aurait évidemment toute une étude linguistique à faire sur les correspondances de ces termes, mais on ne peut ici qu'en donner un aperçu.

Par exemple, l'"Embryon d'or " se dit en sanskrit *Hiranyagarbha*. L'or (*hiran*) est le Soleil des métaux ; quant au radical GARBH, la linguistique la plus classique en fait (en dépit des apparences !) un équivalent littéral du grec DELPH, commun à la matrice (*delphus* (1)) et au dauphin (*delphis*).

Le dauphin , tenu pour "le Sauveur des naufragés" (2) était l'éponyme du sanctuaire de Delphes.

Celui-ci était situé sur l'Axe du monde (3) qui, tel un "cordon ombilical", le reliait aux états supérieurs.

Le même étymon se retrouve, sous la forme KLB dans les mots germaniques désignant l'embryon (animal) : *Kalb* ou *Calf* .

Et si l'on prend quelques libertés avec la grammaire comparée officielle, il rappelle même le nom arabe du cœur : *Qlb* .

Un argument de plus en faveur de l'origine métaphysique du langage.

(1) Cf. les "a-delphes" (l'alpha initial *signifie ici "même"*), qui sont des frères utérins. Le G et le D initiaux proviennent d'un même phonème indo-européen (labivélaire). De même, les deux consonnes *liquides* R et L sont couramment interchangeables.

(2) Et à ce titre un équivalent de la baleine, envisagée comme "Arche".

(3) C'est la même idée d'Axe du monde qui a valu à l'Olympe son nom, formé des radicaux √HOL = entièreseté, totalité (cf. l' anglais *whole*), et √UMP, qu'on retrouve dans le latin *umb-o* (moyeu de **roue**, ou renflement central du **bouclier**, qui sont des images bien connues de l'univers.). Et bien entendu dans les diminutifs *omphalos* et *umbilicus* . Voir à ce sujet *L'oracle de Delphes* , de Marie Delcourt (pour son excellente documentation, plus que pour ses "explications", trop soumises aux dogmes de la défunte école sociologique.)

CH. VIII L'ARCHE ET LA SURVIE DES ESPECES

Nous n'en avons pas fini avec la linguistique.

Toutes les traditions présentent le passage d'un cycle cosmique à un autre comme un navigation périlleuse. (1)

Or, si le terme d' **arche** fait penser d'emblée à la légende de Noé et à tous ses équivalents, il renvoie aussi à plusieurs autres termes qui, à première vue semblent n'avoir aucun rapport avec lui, ni même entre eux.

Mais les langues ont conservé de leur long passé une sagesse propre, que l'étymologie permet souvent de remettre en valeur. (2)

Par exemple, pour ne citer que le latin, quel peut bien être le lien existant entre des termes comme *arcus* (l'arc), *arca* (le coffre) et *arx* (la citadelle) ?

C'est le sens fondamental de protection et de sauvegarde, celui-là même qu'exprime la nef salvatrice.

1) L'**arc**, en tant qu'arme, semble destiné à l'attaque plutôt qu'à la défense.

Pourtant, tout change si l'on modifie sa position, car il devient alors l'arc-en-ciel, dont le rôle d'alliance protectrice ne demande pas d'autre explication.

(1) La même chose se dit, par analogie, à propos du microcosme humain. Cf. cette prophétie hindoue : "*Sur la barque de la Connaissance, tu traverseras l'océan des passions*". Cet océan de perdition est le monde subtil (ou intermédiaire), figuré ailleurs oar le labyrinthe, ou la forêt obscure.

(2) Science trop déconsidérée à l'heure actuelle, où elle est d'autant plus souvent suspecte d'arbitraire qu'elle s'exerce dans des conditions d'étroite "myopie", on veut dire sans tenir suffisamment compte du contexte dans lequel s'est formé le vocabulaire, tout autant que la syntaxe. Or ce contexte était celui d'une sagesse nourrie de métaphysique. L'arbitraire ne commence qu'avec les langues modernes, où le **mot**, devenu conventionnel, ne nous dit plus rien sur la nature essentielle de la **chose** qu'il désigne. Alors que c'est la règle dans les langues les plus anciennes, dont le latin garde un souvenir très vivant, et très conscient chez Virgile. Ce dernier est présenté par l'excellent dictionnaire étymologique de Pierre Chantraine comme un expert insurpassable en cette matière. Type de reconnaissance rarissime chez les modernes, qui croient si souvent avoir tout inventé.

Mais l'arme redoutable d'Apollon pouvait-elle aussi jouer ce rôle protecteur ?

C'est encore Virgile qui donne la réponse.

Dans sa description de la bataille d'Actium (1) qui fut l'acte fondateur de l'Empire, il nous montre Apollon, assistant à l'action dans un rôle tutélaire : "*Actius haec cernens arcum intendebat Apollo / Desuper (...)* : "Observant tout cela, l'Apollon d'Actium étendait son arc dans le ciel, au-dessus de la scène."). (2)

2) Le coffre (*arca*)

Ici, le sens de "sauvegarde" est d'autant plus évident qu'il s'agit avant tout d'un "coffre-fort".

Telle est aussi "l'Arche d'Alliance", et l'on sait que le fameux "coffret d'Héraklius (3) contenait des secrets initiatiques (des *arcanes*) ayant trait notamment aux destinées de l'Empire universel. (4)

(1) Elle eut lieu au large de l'île de Leucade, et l'on sait que dans la symbolique pythagoricienne le "saut de Leucade" est le symbole majeur de la Délivrance. La défaite navale des adversaires d'Auguste est évidemment, à l'image du Déluge, une destruction "par les eaux" du cycle antérieur, entièrement corrompu, qu'était à Rome l'anarchie républicaine. Le vaisseau-amiral d'Agrippa (dont le nom "signe" le Panthéon) apparaît ici comme une arche, comparable au vaisseau d'Enée. Cette signification ésotérique est confirmée par Dante qui, en voyant apparaître Béatrice juchée sur le char de l'église, **la compare à un amiral**. L'expression peut surprendre, appliquée à un véhicule aussi terrestre, mais on a déjà vu que lorsque de tels auteurs donnent dans le bizarre, il faut redoubler d'attention.

Pour les textes, voir *Enéide*, VIII, 704-705, et D.C. *Purgatorio*, XXX 58. Sur toute cette question de l'Empire Sacré, voir *La Tradition Pythagoricienne* (à paraître).

(2) A son habitude, Virgile joue ici sur les mots. En effet *intendere* signifie aussi bien **tendre** l' arc, (en position verticale, donc agressive) que **l'étendre** horizontalement dans le rôle protecteur de de l'arc-en-ciel. Le rejet de l'adverbe *Desuper* insiste d'ailleurs sur la nature céleste de l'arc, qui n'a pas ici à intervenir directement dans les querelles humaines.. Le symbolisme architectural de l'arche (ou de la voûte) a évidemment le même sens.

(3) La tradition islamique assimile ce *Tâbût* à l'Arche d'Alliance, donc au séjour de la *Shekinah*.. Voir à ce sujet un important article de Michel Vâlsan, dans *Etudes Traditionnelles*, nos 374 - 375 (1962 - 63).

(4).Bien entendu, le terme "arcanes" n'a aucun lien étymologique direct avec ceux qui précèdent. Admettons qu'il représente ici une forme de *nirukta* ...

Quand ce coffre est un cercueil (angl. *Coffin*), c'est toujours, comme pour la tombe dans le sens d'un lieu de passage.

Les morts sont alors considérés, non comme des "disparus", mais comme des "dormants". Notre "cimetière" vient d'ailleurs tout droit du grec *Koimètèrion* ("dortoir").

3) La citadelle (lat. *Arx* , gén. *Arc-is*)

Cette acropole (1) se définit comme **dominant** la ville , en assurant sa protection, et la sauvegarde de ses trésors, à commencer par le Palladium , qui est l'axe et la racine de la cité. (2)

Mais elle peut être aussi d'une nature beaucoup plus élevée.

En effet, l'Empyrée, ce "Champ des étoiles " (3) qui est aussi le "Séjour des Bienheureux", porte ce même nom de citadelle.

Et Virgile, toujours lui, se sert de ce terme dans sa description de l'Axe du monde, tandis que le poète Horace nomme ces *Arces* : "*Beatae*", ou encore "*Igneae*" (ce dernier terme flamboyant traduit le grec *Empyrée*) (3).

Elles ne sont donc pas autre chose que les "Iles des Bienheureux" du pythagorisme.

(1) En grec, le radical de *akros* : √AKR est un doublet de √ARK, obtenu par simple déplacement des consonnes (métathèse, ou anagramme, comme dans le doublet, Kardia/Kradia : le coeur), *Archè* a d'ailleurs le même sens général de sommet, d'origine et d'excellence, c'est-à-dire de Principe. Par exemple, "*In Principio*" traduit littéralement "*En Archè*".

Cf. Virgile, *Géorgiques*, I, 240 et Horace, *Odes*, 2, 6 et 3,3.

(2) Comme au Capirole,, placé sous le signe du Septénaire de Vesta.

(3) Celui-ci étant la Voie Lactée. Ce symbolisme s'est conservé tel quel en Espagne, dont le Palladium est toujours, comme dans l'antiquité, le Pilier de la Vierge (*Pilar*). Celui-ci est entouré des étoiles de Compostelle (*Campus stellarum*) où mènent les chemins de St Jacques.



LA PILARA
DE SARAGOSSE

Cette même appellation d' *arces* s'applique en outre aux sept collines de Rome, qui sont, comme les sept vaisseaux d'Enée, la "projection" terrestre des sept étoiles de l'Ourse.

Il s'agit donc très exactement de ce que les Chinois nomment "*Le grand Faîte*" ou "*La Grande Unité*" (*Tai I*), c'est à dire l'étoile polaire avec son entourage. (1)

C'est que cette constellation est pour eux le conservatoire de la sagesse, idée dont les Grecs, avec leurs sept sages légendaires, ne s'écartaient pas beaucoup.

Ces exemples, au-delà de leur aspect anecdotique , montrent combien ce point crucial de la cosmologie imprègne tous les secteurs de la "vie ordinaire".

Ajoutons que Maître Eckhart qualifie de "citadelle" ce qui est aussi pour lui "*la fine pointe du cœur*".

Après avoir ainsi tracé les contours de l'Arche, nous allons maintenant nous intéresser de plus près à son contenu.

(1) Voir *La Grande Triade*, de R. Guénon, ch. XXV. Disons en passant que le symbolisme maçonnique de la lettre G, dont il est question à cet endroit, s'explique aussi par la valeur numérique de cette lettre qui, étant la **septième** de l'alphabet latin (et du nôtre) a donc un sens polaire (et virginal) immédiat.. Voir notre article sur *Le "E" de Deiphes*

CH. VIII LA NAISSANCE DE L'AVATÂRA (1)

Le symbolisme de l'Arche concerne avant tout la **conservation** des espèces, mais Il va être question maintenant de leur **génération** (genèse, ou cosmogonie).

Bien entendu, parler d'espèces au pluriel ne doit pas faire oublier qu'elles sont toutes "contenues" dans la personne de l'Homme Universel, le Verbe ou Logos, terme qui correspond au sanskrit *Avatâra* (manifestation de l'Unité ontologique).

Du point de vue métaphysique, l' Etre-Un contient en puissance tout l'Univers manifesté.

Mais si on l'envisage comme origine du processus cosmogonique, il apparaît à l'inverse comme "contenu" dans la manifestation, ce qui montre assez le caractère "illusoire" de celle-ci. (2)

C'est cette double perspective qui apparaît dans la nature des deux mandorles.

Le Christ, lorsqu'il apparaît au "jour du Jugement" , se montre "en majesté" dans la mandorle verticale, qui prend alors le nom de *Gloire* , comme il convient à la "Porte des Dieux. (3)

Par contre, pour se montrer au sein même de la manifestation, comme *Emmanuel* , il doit passer, comme n'importe quelle créature, par la matrice cosmique, cette "Porte des hommes" que figure précisément la mandorle horizontale.

(1) Nous empruntons ce titre à René Guénon. Cf. *La Grande Triade* (ch II) et *Symboles de la Science sacrée* (chapitres intitulés *L'œil qui voit tout* , *Le grain de sénevé.*) et *"L'Ether dans le Cœur.* Voir aussi *Le Roi du Monde* (ch. XI).

(2) L'analogie mathématique est ici parfaitement claire. Alors que l'unité contient en réalité tous les nombres, elle apparaît au contraire comme contenue en eux. Ici, c'est le fait de parler d'"unités", un pluriel paradoxal, qui trahit l'illusion.

(3) Si la Mandorle majeure (verticale) est dénommée "Gloire", c'est qu'elle se manifeste "Au plus haut des cieux", alors que la Mandorle féminine et *immanente* représente la *Shekinah* comme "Paix sur la Terre", et "Dieu en nous".

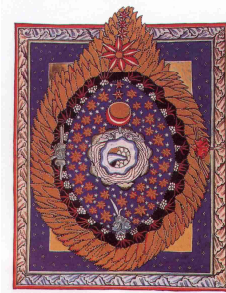
C'est en raison de cette double perspective (résumant le mystère des "Deux Natures") que Dante qualifie paradoxalement la Vierge de "Fille de son Fils".

L'Homme Universel est en effet "son Fils", puisqu'Elle l'a "mis au monde".

Pourtant, du point de vue ontologique - qui est directement transcendant à l'ordre créé - Elle est "sa Fille", en tant que créature *immanente* à l'ordre manifesté.

On voit donc que le "germe" enveloppé par la mandorle sous la forme d'un simple point est à la fois ce qu'il y a de plus petit, du point de vue terrestre, mais de plus grand du point de vue céleste, puisque, en tant que Point Métaphysique, il contient en puissance toute la manifestation.

(1)



LE "GERME" AU CŒUR DE LA MANDORLE

Celle-ci - due à d'Hildegarde de Bingen - est faite de plumes, qui , comme les nuages, symbolisent le domaine éthéré (subtil).. Ci-dessous, le Caducée ailé d'Hermès; tenu par des mains nuageuses....



(1) Ceci renvoie au symbolisme du grain de sénevé. Si l'on voit dans la mandorle horizontale une coquille (de Saint Jacques), la perle précieuse qu'elle renferme symbolise aussi "la seule chose nécessaire". De même, la conque (*Shanka*) de Vishnou contient le Verbe (*Vaç* , identique au latin *Vox*) , Point métaphysique qui a exactement le même sens.

Il existe aussi de ce symbolisme une étrange figuration **arithmétique**, qui montre l'inépuisable souplesse de ces équivalences.

On a vu que le Logos masculin a pour attribut le Nombre solaire **33**, alors qu'à sa parèdre (*Shakti*), la Pallas lunaire, est affecté le **77**, dont nous avons déjà examiné certaines propriétés graphiques. Mais pour en discerner le sens principal, nous aurons à rappeler en deux mots ce qu'est un nombre triangulaire.

Rappelons que, le nombre triangulaire - ou "somme pythagoricienne" - jette un regard *intériorisé* sur les nombres successifs dont il est composé, et qui constituent ses attributs purement qualitatifs..

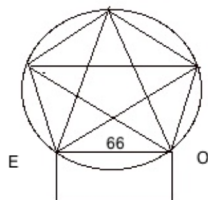
Le "contenu" du Nombre **77** se présente donc comme suit :
($1+2+3+4+5+6 \dots + 77$) .

Or le total de cette addition est **3.003**, qui se réduit à **33**. (1)

Le 77 lunaire contient donc tous les attributs du 33 solaire, exactement comme la Lune contient en essence le Soleil spirituel. (2)

(1) **33** étant ici la caractéristique, alors que des formes comme **3300**, **3003** ou **333** en expriment seulement des modalités (ou expansions). Et il en va évidemment de même quand ce ses multiples, comme **66**.

(2) De même que les quatre phases lunaires supérieures encadrent l' *Etoile flamboyante*, en reflétant sa lumière **vers l'intérieur**. Et que les cornes lunaires d'Isis "**contiennent**" le disque solaire d'Horus. Cette Vierge Noire signifie donc "**Isis, enceinte d'Horus**".



A-Set (Isis) : le Trône

CH. IX LA GENERATION DES ESPECES

Considérons maintenant la mandorle féminine sous son aspect de coupe lunaire contenant les "Eaux", c'est-à-dire le milieu animique (1) dans lequel s'élaborent tous les prototypes subtils de l'existence corporelle.

Le centre de cette "Matrice" est occupé par l' *Oeuf du monde* , contenant "Embryon de l'Immortel" en tant que synthèse de toutes les formes.

Celles-ci se diversifient dès que les Eaux originelles sont animées du mouvement élémentaire produit par "l'activité du Ciel" (c'est-à-dire par l'Esprit igné) au sein du fluide éthéré . (2)

De là, elles pourront descendre dans la manifestation par cette porte lunaire, ou "Porte des hommes", située au Nord (donc au bas du Ciel), sous le signe du Cancer, qui est le "fond des Eaux".

La Mandorle mineure illustre ainsi graphiquement le symbolisme des deux Portes solsticiales (3), celle des Dieux coïncidant naturellement avec la Mandorle verticale.

Voir ci-dessous un autre aspect de ce symbolisme.. (4)

(1) Leur "traduction" corporelle est le liquide amniotique.

(2) Cette agitation rythmique est symbolisée dans la tradition hindoue par le "barattage de la mer". Il est dit dans les hymnes védiques que "le Soleil chante", de même qu'Apollon est musicien. En termes alchimiques, on parlera d'action du *Soufre* sur le *Mercur*e, action que nos Anciens décrivent comme le rapt des Nymphes aquatiques par Apollon. Et de fait, la coupe lunaire était pour eux l'"Antre des Nymphes. Voir à ce sujet *Les Mystères du Panthéon Romain* . Voir la gravure alchimique ci-après.

(3) On évoque le symbolisme cosmique exposé sous ce nom par Guénon dans ses *Symboles de la Science sacrée* , à partir de sources pythagoriciennes.

(4) Sur cette Icône de la Nativité, la mandorle sert même de lit à l'"accouchée" !





LA VIERGE MERCURIELLE

En position polaire, Elle réalise le *Mysterium coniunctionis* par la synthèse des deux cuves contenant l'Or (solaire) et l'Argent (lunaire). Les deux ailes de Phénix encadrant la scène tiennent lieu de mandorle pour figurer la totalité du domaine subtil. Quant à l'animal hirsute que la Vierge tient sous le bras, il n'est autre que le terrible Dragon cosmique, l'Ouroboros ou la Vouivre celtique !

Reste à insister sur la nature extrêmement versatile de ce symbolisme.

On a vu successivement la mandorle dans son rôle de Poisson Sauveur, d'Arche (ou d'Arc), de Coffre au trésor, de Coupe océanique ou de matrice universelle, d'Oeuf du monde, d'Oeil qui voit tout, et autres figurations **essentiellement** équivalentes. (1)

Toutefois, aucune d'elles ne fait "double emploi", car chacune répond à une modalité particulière de son prototype invisible.

(1) Citons une fois de plus Guénon (*La Grande Triade*, ch XV) : " On voit (...) que le symbolisme traditionnel est toujours parfaitement cohérent, mais aussi qu'il ne saurait se prêter à aucune "systématisation" plus ou moins étroite, puisqu'il doit répondre à la multitude de points de vue divers sous lesquels les choses peuvent être envisagées, et que c'est par là qu'il ouvre des possibilités de conception réellement illimitées. "

La multiplicité de ces interprétations découle évidemment de la situation centrale de la "matrice" cosmique.

Elle touche de si près à l'"Embryon d'Or" qu'elle participe de sa fonction unificatrice (synthétique), et nous permet ainsi de mieux comprendre comment **toutes les formes** peuvent être **rassemblées** en puissance, sous formes d'archétypes, dans l'Unité du Logos, qu'on a donc pu de ce fait nommer "Lieu des possibles".

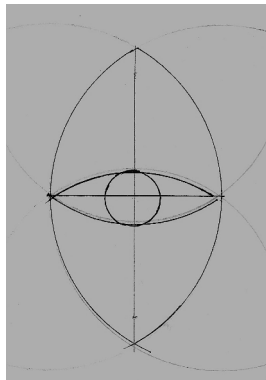
CH. X L'ŒUF DU MONDE

La croix inscrite dans son petit cercle central représente notamment la "Croix des éléments " issus de l'Ether (la Quintessence centrale) (1) On reconnaît aussi dans cette figure "l'Oeil qui voit tout" ("L'œil du Cœur"), qui représente aussi bien le regard de la Divinité sur l'homme, que le regard de ce dernier sur la Divinité.

Il n'y a là qu'une Vision unique, celle de l'Identité Suprême.

D'où la position axiale de ce "Troisième Œil" , incréé et qui n'est donc plus polarisé en gauche (lunaire) et droite (solaire).

La pupille de cet Œil est assimilable au germe contenu dans l'œuf. (2)



L'ŒUF DU MONDE

(1) Comme chacune de ses branches vaut 11, cette Croix représente donc une des formes du Quaternaire fondamental , à savoir 44 (ou 45,le triangle de 9) si on y ajoute l'Unité centrale). L'Ether dont il s'agit n'est pas seulement le principe immédiat des éléments corporels, mais sa signification peut être transposée à un niveau supérieur.

(2) C'est le " Purusha dans l'œil" . Le double sens de notre terme "pupille" montre que les Latins voyaient en celui-ci une "petite jeune fille ", que nous n'avons aucune peine à identifier..

Les Grecs prêtaient à Athéna cette même vision du Troisième Œil (1), comme le montre cette petite stèle du musée de l'Acropole, qui mérite un mot de commentaire.



ATHENA DE L'ACROPOLE

Selon un symbolisme connu, la lance de la Déesse figure l'Axis Mundi . Et l'on voit qu'Elle appuie cette lance sur son front, à l'endroit même où s'ouvre le troisième œil. (2)

Ce regard s'abaisse donc le long de l'Axe jusqu'à répandre sa miséricorde sur toute l'humanité .

Ce symbolisme se retrouve dans le cas du Bouddah *Avalokiteshwara* ("qui regarde vers le bas").

(1) On voit qu'il ne faudrait pas réduire cette Déesse à n'être qu'une personnification de la seule raison. Elle en figure avant tout le dépassement.

(2°). L'inclinaison de la lance évoque celle de l'axe terrestre, et l'attitude inclinée de la Déesse compense seule ce déséquilibre en l'empêchant de s'accroître encore et de précipiter la fin du cycle actuel.

CH. XI VERS LA DECRETION (1)

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la génération et de la sauvegarde des êtres de ce bas monde.

Reste donc à voir comment ce cycle particulier de la manifestation doit arriver à sa fin.

Comme pour tout autre organisme vivant, la fin se présentera comme une "dissolution", terme alchimique nous rappelant que l'Existence corporelle est apparue sous l'effet d'une "coagulation" d'éléments subtils, eux-mêmes issus de l'Etre universel.

On a donc pu figurer les forces qui perpétuent cet état de "solidification" comme des *liens*.

Ceux--ci constituent le "Nœud vital" du microcosme humain aussi bien que du Macrocosme.

Mais ils sont en même temps les "liens de la Mort", auxquels est soumis tout le "monde sublunaire". (2)

On sait que les Pythagoriciens présentaient cette rude condition comme une captivité (celle de la caverne platonicienne), voire comme un tombeau, d'où la célèbre formule *Sôma sèma*. (3)

(1) Nous empruntons ce néologisme bien venu à la jeune philosophe juive Simone Weil, qui entendait par là le mouvement par lequel l'esprit humain tend à échapper aux liens mortels d'une existence contingente.

(2) L'image même de ce "principe de cohérence" étant le Pentagramme qui, pour citer Platon, "enserme notre monde dans les liens puissants de la Nécessité", ce qui lui vaut d'être dépeint comme un Nœud.

(3) L'hindouisme nomme la créature *pashu* (litt. . "bétail à l'attache"), terme dont le radical indo-européen PG, signifiant "fixer", se retrouve dans une foule de dérivés, aussi bien physiques que figurés. Et notamment, au sens positif, dans le vocabulaire concernant le centre du monde, et la stabilité qui y règne. Ce point mériterait d'ailleurs une étude spéciale.

Mais loin de se faire de la tombe une idée négative (1), ils y voyaient simplement la porte ouvrant, soit sur une nouvelle existence analogue à la nôtre (dans le pire des cas), soit sur l'immortalité pure et simple, but ultime de l'initiation.

C'est de cette façon qu'il faut envisager la fin de notre monde, non comme un *cataclysm* (2) annihilant, mais comme le passage dans un univers, non seulement nouveau, mais d'une qualité supérieure .

Dans le langage apocalyptique, ces "Cieux nouveaux et cette Terre nouvelle" doivent être peuplés de corps "glorieux". Les pierres entrant dans la construction de la Jérusalem Céleste sont donc exclusivement des pierres précieuses.

Essayons maintenant, comme nous l'avons toujours fait jusqu'ici, de donner à ce symbolisme, qui relève de la foi, une expression acceptable pour tous, donc rationnelle, voire géométrique.

Et d'abord, si ces corps sont "glorieux", c'est qu'ils ont quitté le stade de la "manifestation grossière" pour entrer, en même temps que celle-ci, dans l'état subtil.

Il ne s'agit donc pas encore d'une transformation au sens strict, c'est-à-dire d'un passage au-delà de la forme, puisque le monde subtil est toujours formel.

(1) D'après les indications fournies par la basilique de la Porte Majeure, des banquets rituels y réunissaient les 28 membres de la confrérie pythagoricienne. Or, derrière chaque convive se dressait une urne funéraire. Mais ce " *memento mori* ", en raison des convictions en vigueur dans le groupe, ne devait guère assombrir l'ambiance.

De même, dans les *Bergers d'Arcadie* de Nicolas Poussin, les personnages paraissent plus curieux qu'attristés devant le fameux tombeau. Or c'est celui du peintre lui-même, comme en témoigne l'inscription. *Et in Arcadia ego*, régulièrement "trahie" par des commentateurs ignorant tout du latin. On sait que cette langue brille par sa concision. Ici, le verbe (*fui*) est donc "sous-entendu", selon l'usage courant. D'autre part, le mot **et**, lorsqu'il est placé en tête de la phrase, a toujours le sens adverbial de **etiam** (aussi), et il faut donc lire : " **Moi aussi, j'ai été en Arcadie.**". Allusion plus que probable à un séjour de Poussin dans une des nombreuses Académies italiennes de ce nom, où il avait pu être initié au "néo-platonisme" pythagoricien. Toute la scène baigne du reste dans l'ambiance propre au chant X des Bucoliques, et rappelle donc le destin de Gallus.

(2) Terme inapproprié, car le grec *klyzô* désigne un nettoyage à grande eau (cf. le clystère *purgatif*!), donc un déluge, alors que le monde présent devrait normalement être "sublimé" par le feu (*ekpyrose*).. L'allumette est d'ailleurs prête à servir....

Cela signifie simplement que les conditions du monde actuel auront disparu au préalable, pour être remplacées par d'autres qui leur sont simplement analogues.

Or les premières de nos conditions sont l'espace et le temps.

On peut en conclure qu'est exact le mot de Pétrarque selon lequel " *le temps n'existera plus et que l'espace sera changé* ". (1)

Il ne s'agit pas là d'une image plus ou moins "poétique", mais d'une expression parfaitement rigoureuse.

Rappelons d'abord que l'espace et le temps sont des réalités, certes relatives, mais étroitement liées et complémentaires, comme le montre par exemple le symbolisme zodiacal.

Pourtant Pétrarque ne fait pas du temps une "quatrième dimension". Ce serait commettre une assimilation abusive, certes familière à certains physiciens modernes, mais directement contraire à la réalité (et donc à la Tradition).

En effet, alors que l'espace est d'ordre simultané, et peut être parcouru dans ses trois dimensions, le temps n'en a qu'une, qui relève de la succession.

Et cette succession est irréversible, c'est-à-dire qu'elle ne peut être parcourue que dans un sens, sans retour en arrière. (2)

Mais une autre remarque s'impose quant à la nature de ces deux conditions, et à leur profonde complémentarité.

Tout le monde admet aujourd'hui que notre univers est en expansion continue, concept qui est d'ailleurs tout à fait compatible avec la tradition.

Cette expansion se produit à une vitesse (3) sans cesse croissante, et comme notre univers ne saurait être infini, elle doit bien, tôt ou tard atteindre son terme, aux "confins de l'Indéfini".

(1) Comme il se doit, son cycle poétique comporte 366 pièces

(2) Du fait que les équations du temps sont réversibles à volonté, un physicien avait même conclu qu'on pouvait voyager dans le temps, comme les héros de roman, à la recgerch illusoire du temps perdu. Des dangers de l'algèbre quand elle cesse d'avoir les pieds sur terre ...

(3) Le seul terme de "vitesse" implique une complémentarité entre les deux conditions, puisqu'elle se définit comme l'espace parcouru en un temps donné.

Géométriquement parlant, cela signifie que l'expansion de la sphère isotrope, donc partie du centre (l'origine du supposé *Big Bang*), a pour autre limite une circonférence indéfinie.

Tout ce qui se trouve soit en deçà, soit au-delà de ces deux limites, n'appartient donc pas à l'univers corporel. mais relève de conditions différentes, qui sont ici de nature subtile.

Maintenant, examinons de plus près la complémentarité qui "oppose" espace et temps.

Alors que l'espace, comme on vient de le dire, se dilate à une vitesse accélérée, le temps, au contraire, se contracte sans cesse, et avec une accélération analogue.

Ces deux tendances se compensent donc mutuellement pour garder à notre manifestation le minimum d'équilibre nécessaire à sa survie.

Venue fin du cycle, les deux limites complémentaires devraient donc être atteintes simultanément.

D'une part, tout ce qui se trouve dans l'espace sera dispersé au point de se réduire en poussière (1), puis l'espace lui-même perdra une dimension, avant de se résorber dans le point originel.

Parallèlement, le temps se sera contracté au point de ne plus pouvoir rien contenir, ce qui signifie sa disparition pure et simple, ou plutôt une semblable résorption dans l'instant. (2)

Mais comme nos réflexions se font en mode formel, elles sont évidemment bien incapables de décrire un état d'où la forme aurait disparu, en tout ou en partie.

(1) "*Solutus in favilla*" Voir ce propos les chapitres V et VI du *Règne de la Quantité*.

De même que la limite du cercle est une droite, celle de la sphère est un plan., lui même réductible à son origine ponctuelle.

(2) On constate un phénomène analogue dans le cours de la vie humaine, dont les formes psychiques et corporelles se défont à une vitesse croissante, tandis que le temps se raccourcit au point *qu'on ne fait plus rien en une journée...* Le prétendu allongement de la vie humaine est donc une pure illusion, créée par la mesure mécanique (i.e.horlogère) du temps.

Cekke-ci compte en effet de plus en plus d'années, mais le contenu de ces années est de plus en plus réduit. L'œuvre énorme que certains de nos ancêtres pouvaient produire au cours d'une existence souvent brève devrait déjà nous faire réfléchir aux "déterminations qualitatives", qui affectent le temps tout aussi bien que l'espace.

CONCLUSION

" RASSEMBLER CE QUI EST EPARS " (1)

La plus simple étymologie montre que cette ancienne devise maçonnique est la meilleure définition possible de la démarche symbolique.

En effet, le terme *symbole* dérive du verbe grec *syballô*, qui signifie littéralement "mettre ensemble", ou rassembler.

Le symbole (2) a donc en vue de réaliser une synthèse, autrement dit la "recomposition" d'un ensemble dont l'unité organique s'était perdue, pour ne laisser subsister que des éléments disparates.

Ceci revient à remettre "de l'ordre à partir d'un chaos", comme le suggère cette autre devise: ORDO AB CHAO .

Mais alors que cette notion de symbole, ou de synthèse, est en général pour nous une idée abstraite (3) il n'en était pas de même à l'origine. On sait que pour les Grecs, un "symbole" était un objet bien concret, à savoir une tessère (fragment de poterie), ou une pièce de monnaie que l'on cassait en deux, et dont les deux moitiés, une fois réunies, pouvaient servir d'unique "signe de reconnaissance", par exemple après une très longue absence.

En effet seuls les deux fragments originels pouvaient adapter parfaitement leurs cassures irrégulières.

(1) En anglais : "*joining the dots*"

2) En entendant par là un signe fondé sur une analogie naturelle, à la différence des innombrables "signaux" conventionnels et arbitraires auquel on donne abusivement ce

(3) Le préverbe latin CUM de *com-ponere* est identique au grec SYN (avec, ensemble) de *synthenai* ou *sym-ballô*. Leur radical SM se trouve aussi dans le sanskrit samadhi désignant toute espèce d'assemblage ou d' union, même au sens le plus élevé d'"Identité suprême". Voir aussi l'anglais *same* et l'allemand *Zu- sammen* . Les mots latins *similis* (d'où " assimiler ") et *simul* ("ensemble") confirme d'ailleurs que " Tout ce qui se ressemble s'assemble

-
-
-

C'est ainsi que d'innombrables légendes mettent en scène des enfants royaux "exposés", puis sauvés par miracle et devenus bergers ou esclaves, avant de retrouver leur vrai rang, une fois devenus adultes, par la grâce d'une telle "clé". (1)

Or, le fils du Roi, abandonné dans la montagne, c'est l'homme déchu, écarté du Paradis. Et seule la médaille qu'il a conservée tout au long de ses mésaventures lui permettra un jour d'être rétabli dans sa dignité première.

La légende d'Oedipe, une fois nettoyée de toutes les inepties freudiennes, n'a d'ailleurs pas d'autre sens.

Simplet, dans son cas, la "reconnaissance" ne se fait pas par l'intermédiaire d'une "clé", mais de façon plus immédiate par identification intuitive avec le Sphinx. (2)

Il est maintenant presque superflu d'insister sur le sens du terme *épars*, dont l'étymon SPR signifie "éparpiller" ou "semer". (3)

Mais ce terme est d'un si grand poids symbolique qu'il mérite un dernier détour.

Selon toutes les traditions, la manifestation apparaît comme un "démembrement" du Dieu créateur (e.g. Purusha, ou Osiris).

La simple polarisation de l'Unité en deux entités complémentaires, sources de la multiplicité (telles que le *Yin* et le *Yang*, Apollon et Pallas, le *Rebis*, le Roi et la Reine des alchimistes) appelle à la réunification, qui prend souvent la forme d'un mariage (Hiérogamie).

(1) Soit dit en passant, ce dernier terme évoque l'art de la serrurerie, dont le principe est identique à celui du *symbolon* originel. Seule en effet l'adaptation parfaite de la clé à sa serrure permet l'ouverture du mystérieux "coffre-fort aux arcanes". Il n'est donc pas douteux que cette technique, si mécanisée qu'elle ait pu devenir, a pu connaître, comme tous les autres artisanats, une transposition initiatique.

(2) Voir *l'Enigme du Sphinx*

(3) Le latin *spargere* (disperser, éparpiller et asperger), avec ses participes *ex-persus* (épars), et *dis-persus*, correspond au grec *speirô* (semer) d'où "sporadique", au sens de "disséminé".



Le "Rebis" hermétique (Hermaphrodite)
dans la cuve mercurielle dont la forme
octogonale est la marque du monde subtil..
La citadelle figure le Pôle cosmique.

Mais cette "dispersion" peut aussi prendre une forme très particulière, dans le cas où ce n'est plus la Divinité qui se l'inflige, mais bien la doctrine sacrée elle-même.

Et le cas du pythagorisme est exemplaire à cet égard.

Après avoir connu une résurgence, dont est issu le projet du Saint Empire Romain, cette doctrine fut l'objet de telles persécutions qu'elle dut, pour survivre, se faire invisible. (1)

Pour cela, elle se dispersa volontairement, ne laissant, pour seule chance de rassembler un jour ses *membra disjecta*, qu'une clé, elle-même bien dissimulée, sous la forme d'un code, là où l'on s'attendrait le moins à la découvrir. (2)

Dès lors, l'accès à cet Enseignement dépendait entièrement d'une aptitude à réunir ses éléments dispersés à tous les vents.

Et donc à remettre de l'ordre dans ce chaos.

(1) Et jusqu'au sens littéral du terme, comme en témoigne la basilique souterraine de la Porte Majeure,

(2) Sur la mise au jour de ce code, voir *Les Mystères du Panthéon Romain*, ou encore *Clavus Quadraurae*

C'est en ce sens qu'il faut lire ce passage de Virgile (Enéide III, 440 sq.) "*Tous les vers prophétiques que la Sibylle a tracés sur ces feuilles (1), elle les classe selon le nombre (" in numerum "), puis les laisse enfermés dans son antre.*

" Ils y demeurent immobiles, et leur ordre n'est jamais troublé. Mais que la porte tourne sur ses gonds, et qu'un souffle d'air disperse cette fragile frondaison , la Vierge se soucie fort peu de les attraper au vol pour les remettre à leur place et les classer selon l'ordre des vers".

La Sibylle incarne ici la Nature (2) qui, obéissant aux ordres de la Divinité, a défait l'unité du Principe pour créer le chaos apparent de la multiplicité cosmique. Et il ne faut pas compter sur elle seule pour refaire cette unité, du moins dans le cours de la manifestation. C'est donc à l'initié, et à lui seul, de remettre de l'ordre dans l'illusion des apparences.

Mais laissons la parole à Dante : "*... je vis que se rassemble, relié par l'Amour en un volume, tout ce qui dans l'univers figure sur des feuillets épars ...*

"La forme universelle de ce Nœud , (3) je crois l'avoir vue, parce qu'en disant cela, je sens ma joie grandir. "

D.C. XXXIII, 56) (4)

Le Florentin fait donc ici de la joie un **critère de vérité**, ce qui prouve assez que ce bonheur n'est pas simplement de nature sentimentale.

Et il est en cela le fidèle élève des Maîtres qui l'ont précédé.

(1) Les Livres Sibyllins.

(2) Il s'agit ici de la *Natura naturans*. Le nom de *Diabolos* donné à toutes les entités psychiques qui s'opposent à cette réunification est l'exacte antithèse de *Symbolos*, puisque "dia" exprime en grec l'idée de division, de dispersion . On sait que le Démon s'est présenté lui-même comme "Légion", au sens de multitude, bien entendu.: Inutile de "diaboliser" une fois de plus l'Empire Romain !

(3) Ce "Nœud <Universel" n'est autre que le Pentagramme, dont les branches sont d'ailleurs normalement entrelacées. Voir la "*Monarchie* ", où Dante en parle comme du "Nœud des voyelles", par allusion à son emploi dans la "Science des lettres".

(4) L'emplacement de ce vers, le 56 ème du 33 ème (et dernier) chant n'a rien de fortuit. Ces deux Nombres sont les modules essentiels du Panthéon, tout entier sous-tendu par le Pentagramme..(Cf. nos ouvrages cités à la page précédente , note 2).

33 est le Nombre solaire d'Apollon, et 56, le premier multiple de **28**, consacré à Pallas (28 est le nombre de jours du mois lunaire, ainsi que des membres d'une confrérie pythagoricienne.

Nous avons en effet ouvert cet ouvrage sur une définition du bonheur selon Platon.

Laissons donc à Aristote, son disciple secret, ce mot de la fin, qui peut surprendre, venant du plus pur des logiciens, mais qui témoigne hautement de l'unanimité traditionnelle :

" TU CONNAÎTRAS LA VERITE DE TON CHEMIN A CE QU'IL TE REND HEUREUX " .

ANNEXES

I) DU DISCRÉDIT DES MYTHOLOGIES

L'ésotérisme, déjà réservé par définition, s'est fait de plus en plus secret, à mesure que progressait la déchéance intellectuelle des peuples. C'est à l'usage de ces derniers que sont nées les mythologies, avec leur imagerie (1) particulière, dont l'efficacité providentielle requiert un milieu "traditionnel" relativement protégé.

Or, cette protection assurée par le contexte social disparaît à vue d'oeil sous l'effet dissolvant du rationalisme technique, déviation d'origine occidentale qui infecte à présent toute la planète.

On a beau dire que le scientisme a vécu (du moins sous sa forme dévotionnelle), toujours est-il qu'une immense part de l'humanité croit encore, dur comme fer, aux miracles de la science.

Comment espérer dès lors que les braves gens, qui ont désormais *accès à tous les savoirs*, réalisent que la seule excuse de l'homme est "de ne pas savoir ce qu'ils fait". (2)

(1) Les Nombres eux-mêmes ne sont que les images de réalités supérieures, mais ces images ont un caractère universel qui devrait les rendre plus accessibles. Traiter le symbolisme d'"imagerie" n'implique évidemment aucune appréciation péjorative, d'autant que ces "icônes" peuvent aller jusqu'à prendre la forme humaine, par "incarnation".

(2) L'adage "*Errare humanum est*" reconnaît à l'être humain un certain droit à l'erreur,, ; mais il ajoute aussitôt "*Perseverare aitem diabolicium*". Et c'est au moment où notre monde s'obstine dans l'erreur comme il ne l'avait jamais fait que l'on entend répéter de toutes parts : "*je n'ai pas droit à l'erreur*"; Et jusque dans la bouche de casse-cou suicidaires , qui survivent rarement à leur outrecuidance.

Il est loin le temps où la Sibylle nommait Socrate le plus sage des Grecs, du simple fait qu'il admettait ne pas connaître grand chose.

Il faut en effet beaucoup de simplicité pour croire encore, si l'on est chrétien, à la divinité du Christ, à sa présence dans l'Eucharistie, et à la virginité de sa Sainte Mère.

Et il n'en faut pas moins à un Musulman pour admettre que le Prophète ait pu sillonner les espaces célestes, monté sur la jument Bourak.

Et braves gens de sourire, eux qui savent tout sur les merveilles *bien réelles* de la biologie et des voyages "intersidéraux".

Ouvrons les yeux et constatons que les récits traditionnels, si profonds soient-ils, ont perdu tout crédit aux yeux d'une large part de l'humanité. Conformément à l'optimisme démocratique, celle-ci est censée avoir appris à réfléchir par elle-même, alors qu'elle n'atteint même plus le niveau intellectuel du légendaire charbonnier, à qui l'on pouvait encore prêter un certain bon sens. (1)

L'attitude incroyablement bornée de l'homme moderne devant le symbolisme le plus élémentaire a été raillée en ces termes par Chesterton, et sous une forme elle-même symbolique (voilà le lecteur prévenu...).

"Je n'ai jamais compris, jusqu'ici, pourquoi un argument solide devient moins solide quand on le soutient par des exemples plaisants. (2)

Si vous dites que deux moutons, plus deux moutons, font quatre moutons, vos auditeurs admettront la chose avec patience, comme des moutons...

Mais si vous dites la même chose de deux singes, ou de deux kangourous, ou encore de deux griffons vert pâle, les gens iront jusqu'à refuser d'admettre qu'en ce cas, deux et deux fassent quatre.

On dirait qu'ils se figurent que vous avez imaginé l'arithmétique de toutes pièces, comme votre exemple".

Le fait étant là, il ne reste plus à nos *Lumières* qu'à mener une vie sans horizon, vouée tout au plus aux *activités de l'extrême* et au vague espoir d'une intervention *extra-terrestre*. (3)

(1) Sens commun tant célébré par Descartes, qui en manquait lui-même tout autant que les futurs adorateurs de la "déesse Raison".

A ce propos, un ci-devant, cité devant le "tribunal révolutionnaire", refusa de se défendre, en grommelant : *"Si encore tout cela avait le sens commun"*

(2) On peut remplacer "plaisants" par "imagés", ou "symboliques".

(3) Laquelle ne manquera pas d'intervenir un jour, mais pas exactement comme l'entendent les gogos.

Mais tout cela ne peut durer : il est impossible à l'homme de se contenter durablement d'une existence animale (ou plutôt infra-animale) (1) sans attendre quelque explication qui lui apprenne *de façon plausible* d'où il vient et quelle est sa véritable destinée.

A quoi les esprits forts répondent couramment que ce souci n'est dû qu'à un manque de courage devant la perspective de *disparaître*. Ne serait-ce pas plutôt le refus, instinctif, et tout aussi raisonnable, d'admettre qu'une réalité quelconque puisse *disparaître* sans laisser aucune trace, alors que la physique elle-même reconnaît cette vérité que "*Rien ne se perd, pas plus que rien ne se crée*".

Car dire d'un effet quelconque qu'il a *disparu* revient simplement à constater **qu'il s'est résorbé dans sa cause.**

Rappelons cette vérité géométrique que si l'on réduit les rayons d'une sphère jusqu'à ce qu'ils atteignent la limite qu'est l'unité centrale (leur origine, ou leur cause), ils auront certes perdu toute dimension perceptible (2) mais rien de leur réalité, puisque après être rentrés dans leur cause, ils y restent présents en puissance.

Chacun d'entre eux s'est donc *fondue* dans son origine, mais sans y être *confondu* avec aucun autre de ses semblables, puisque tous diffèrent par leur *tendance en direction*, toujours bien présente - en mode potentiel - dans le point central

Si nous avons employé à ce sujet les termes de "personnalité" et de "vocation" (au sens de "raison d'être"), c'est pour faire sentir que ce modèle est applicable à tout type de "créature", l'être humain compris.

(1). Dire de quelqu'un qu'il est bête, c'est outrager tout le monde animal.. Cela ne nous empêchera pas de citer Voltaire, qui, comme son Maître, savait parler vrai à de rares occasions. "*Pour réussir dans le monde, il ne suffit pas d'être bête, il faut avoir de bonnes manières* " Ces bonnes manières qui empêchent aujourd'hui toute conversation sérieuse. Au point que prononcer le terme "mort" fait désormais l'effet d'une obscénité..

(2) Disons qu'ils ont disparu *à nos yeux*, sans plus. Mais chacun demeure "*Fusus, non confusus*".

Et puisque nous venons d'appeler la mathématique à la rescousse, le moment est venu de rappeler que deux des traditions les plus anciennes, issues directement de la Tradition Primordiale (1) nous ont légué une cosmologie fondée, non pas sur des mythes plus ou moins particuliers, mais sur l'évidence universelle du Nombre lié à la géométrie.

Cette *arithmologie* doit présenter des caractères particulièrement appropriés à notre époque, du simple fait que la fin d'un cycle présente toujours une étroite analogie avec son origine.

Or le monde moderne considère lui aussi le nombre comme l'ultime critère de la vérité scientifique. Mais sa conception du nombre s'oppose si diamétralement à ce qu'elle était pour nos lointains ancêtres, que l'analogie en question ne peut être qu'une *analogie inverse*

(1) Voir dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, de René Guénon, le chapitre consacré à la science des Nombres. (à propos du pythagorisme) "*Il s'agit ici de la dérivation directe ; même si la Tradition primordiale est hyperboréenne (i.e. polaire), et si, par conséquent, toutes les formes traditionnelles sans exception se rattachent finalement à cette origine, il est des cas, comme celui de la Tradition hébraïque, où ce ne peut être que fort indirectement et à travers une plus ou moins longue série d'intermédiaires, qu'il serait d'ailleurs bien difficile de prétendre reconstituer exactement.*

Et l'on constate en effet que les sciences actuelles se servent presque exclusivement des propriétés quantitatives (calculatrices) de la mathématique, alors que la Tradition, sans ignorer celles-ci, s'attache avant tout à ses aspects qualitatifs c'est-à-dire symboliques. (1)
Cette priorité ayant été inversée, comme on doit s'y attendre dans un "monde à rebours, on constate que c'est bien *la corruption du meilleur qui est à l'origine du pire*.

Il suffirait donc en principe "d'inverser la subversion" pour ramener à la raison l'homme malade de rationalisme.

En fait, le mal est si profond qu'il faudra attendre une catastrophe, désormais inéluctable, pour voir advenir ce retour à l'Ordre. (2)

(1) Ce que nous en avons dit dans nos exposés pythagoriciens est tout aussi vrai de la tradition chinoise. Selon Marcel Granet (*La Pensée chinoise*, ch. III), un des traits fondamentaux de cette pensée est *un extrême respect pour les symboles numériques, qui se combine avec une indifférence extrême pour toute conception quantitative*. On est bien là aux antipodes de notre "Monde de la Quantité".

(2) En grec, *catastrophe* désigne littéralement un "retournement de situation". C'est le cas du "coup de théâtre". Le retour à l'ordre universel (La "Grande Justice" ou l'"Eurydice" des Pythagoriciens) est dit aussi "apocatastase" (litt. " rétablissement de l'état antérieur").

II

II) DU BON USAGE DES SYMBOLES

Le lecteur "bien de son temps", n'ayant plus aucune pratique du langage figuré (ou métaphorique), doit normalement s'étonner de la grande liberté avec laquelle les traditions anciennes manient indifféremment les signes les plus variés pour exprimer des réalités identiques. (1)

Il peut s'agir, comme on vient de le voir, d'un simple chiffre, d'une image, d'un objet matériel (comme notre *pont*) ou d'une personne, divine ou humaine, sans oublier les constructions mathématiques.

Or cette souplesse n'a rien d'arbitraire ni de gratuit.
Car le **signe** peut varier à l'infini sans que la réalité qu'il *désigne* cesse d'être elle-même.

Par exemple, chose qui n'est pas toujours bien comprise, un **nombre** est une idée pure et invariable, absolument indépendante du **chiffre** par lequel on la représente. (2)

(1) Chaque Tradition a son *Credo* particulier, constitué d'un ensemble de symboles (ex. le "symbole de Nicée"). L'extraordinaire variété de ces symbolismes n'empêche pourtant pas toutes les religions d'avoir le même et unique Objet.

(2) Ainsi, l'Idée universelle (l'archétype) représentée par le Nombre **Sept** peut se rendre indifféremment par le chiffre romain **VII**, par l'"arabe" **7** , par la lettre **G**, par un chiffre binaire, ou même par le nom d'une déesse, comme dans le cas de Pallas-Vesta à Rome.

Soit dit en passant, les chiffres dits *arabes* sont d'origine indienne, et bien avant notre Renaissance, les Pythagoriciens devaient les connaître parfaitement, ne serait ce qu'en raison des contacts permanents que le monde méditerranéen entretenait avec l'Orient. Sous l'empereur Auguste, on vit arriver à Rome une importante ambassade indienne.

Parmi ses présents, il n'y avait pas que des éléphants, des épices, ou de l'or ... Certaines méthodes pythagoriciennes, comme l'usage continu des nombres symétriques, étaient du reste impraticables avec les numérations ordinaires (chiffres romains ou caractères grecs). Essayez toujours d'écrire en chiffres romains les nombres-miroirs **528** et **825**, appliqués dans le plan de Virgile ...

Alors, on *calculait* avec des jetons (*calculi* = cailloux) placés sur l'abaque. Mais les chiffres indiens étaient très supérieurs, ne serait-ce que par leur forme symbolique. Cela n'exclut pas l'usage parallèle d'une numération hiéroglyphique, aujourd'hui totalement ignorée. Voir à ce propos notre article sur *Le "E" de Delphes*..

Chose encore plus difficile à admettre, et pourtant vraie, cette réalité principielle peut même, à l'occasion, s'**incarner** dans une créature vivante, comme dans le cas des Vestales, servantes de la Vierge aux sept étoiles, et bien entendu de la Vierge Elle-même.

La "personnalité" de ce Nombre 7 - l'idée qu'il exprime, et qui en fait un substitut de l'Unité divine - ne change donc jamais, quelle que soit son expression chiffrée, c'est-à-dire le "vêtement" sous lequel elle se présente.

Et ce n'est pas parce qu'on change de tenue qu'on cesse d'être reconnu par les siens...

Or nos Ancêtres étaient experts à ce jeu (très sérieux) qui consiste à passer sans prévenir d'un signe à l'autre, une fois leur équivalence bien comprise.. ils abusaient même quelquefois de cette virtuosité, comme en témoigne l'excessive prolifération de leur mythologie.

Il faut donc rappeler que la langue des symboles, si elle est très complexe dans ses derniers développements, est aussi la plus simple de toutes dans ses principes.

Elle est en effet universelle, et pour deux raisons.

D'abord, elle exprime des vérités qui restent les mêmes toujours et partout.

Ensuite, elle repose uniquement sur l'évidence (1), qui est en principe accessible à tous et n'est pas arrêtée par la barrière des dialectes, des mentalités et des formations (ou déformations) particulières.

Mais il serait naïf de penser que l'évidence, cela va de soi, que "c'est évident", comme on dit.

En fait, une vérité ne peut "sauter aux yeux " que si on y a été **préparé**, ce qui suppose un minimum d'apprentissage.

(1) L' *évidence* est synonyme d' *intuition* : il lui suffit d'un seul coup d'oeil (les mots latins *videre* et *intueri* signifient tous deux "regarder"). Cette vision immédiate, antérieure au langage articulé, échappe donc au *babil* qu'est la "confusion des langues".

Or cette éducation du regard est contrariée de nos jours, plus ou moins sciemment, par un conditionnement contraire; qui présente souvent le symbolisme comme une forme de pensée primitive, soi-disant *prélogique*.. Ou encore comme une expression du monde onirique. (1)

Nous aurons à revenir sur ce point, vu son importance.

En attendant, ce sont souvent les choses les plus évidentes dont on s'avise en dernier lieu.

Elles nous échappent, jusqu'à l'heureux jour où nous nous étonnons : "*Comment ai-je pu ne pas m'en apercevoir ? C'était pourtant si évident* "...

Et c'est aussi une expérience quotidienne que de s'entendre dire par des gens, d'ailleurs très civilisés :

"*Qu'est-ce donc que ce "langage des nombres" ? Dès que je vois un nombre, je décroche...*" (2)

Car le calcul est une activité certes très rentable, mais qui ne plaît pas nécessairement à tout le monde.

Et si certains s'en dégoûtent, ce n'est pas nécessairement par bêtise...

C'est peut-être qu'on n'a pas su, ou pas voulu leur montrer que les nombres peuvent servir à des choses bien plus intéressantes qu'à "faire carrière"..

De toute manière, la "voie rationnelle" ne peut s'ouvrir à tout le monde, car elle exige un effort assez prolongé avant de porter ses fruits, et c'est là un "investissement" pour lequel peu de nos contemporains manifestent des dispositions naturelles.

C'est de ce genre d'obstacle que traite le chapitre suivant...

(1) C'est en particulier le cas du psychanalyste Jung.

(2) Et il en va de même pour la "barrière de langues". Si notre exposé est truffé d'expressions étrangères, c'est afin que le lecteur réalise qu'on n'a pas besoin d'étudier une langue de fond en comble pour profiter à l'occasion d'un vocabulaire irremplaçable. Il suffit d'être accueillant pour l' *inhabituel* , comme le sont tous les enfants .

Un savant de jadis (Hugues de Saint Victor). nous prévient : " *Apprends tout , et tu finiras par voir que rien n'est inutile* " ..Qu'on refuse donc de se laisser *bluffer* par les experts agréés, et on verra vite que des connaissances assez élémentaires débouchent souvent sur des perspectives autrement vertigineuses que celles des spécialistes.

III) LE FIL D'ARIANE et le labyrinthe de Virgile

Comme promis, notre *théorème* s'efforce de rester **rationnel** d'un bout à l'autre, étant entendu que l'évidence immédiate prend, chaque fois que c'est possible, le pas sur cette rationalité même.

Mais avant de l'achever par le C.Q.F.D. d'usage (1) il a fallu tisser une **chaîne logique (2) ininterrompue**, qui n'a pas plus de force que le plus faible de ses maillons. En pratique, un tel *tricot* peut donc se défaire à tout moment, et pour deux raisons.

- Soit par la faute d'un géomètre maladroit (*Quod absit !*), soit par celle du lecteur, s'il laisse filer une maille, on veut dire une des nombreuses étapes du raisonnement

Ceci impose une comparaison entre le langage articulé, ou *discours logique* (i.e. analytique ou conceptuel, en un mot **rationnel**), et la langue des **symboles**.

Cette dernière est extrêmement concise, sinon tout à fait silencieuse.

Et le fait que *le moindre dessin vaut mieux qu'un long discours* s'applique éminemment dans notre cas.

Songez au nombre d'éléments, tous évidents, que nous avons dû enchaîner jusqu'ici, pour arriver à mettre en place l'innocente figure qu'on a vue.

Et pourtant, une fois bien comprise et assimilée, elle suffit à susciter une *reconnaissance* instantanée de toute la doctrine péniblement détaillée jusque-là.

(1) En latin *Quod erat demonstrandum*, en grec *Hoper edei deiknunai* : " Ce que, **précisément**, il fallait démontrer !". Ce *hoper* ("**tout juste** cela") est le cri de triomphe de l'acrobate retombant sur ses pieds...

(2) On a déjà vu que "logique " vient de *logos*, dont le sens premier est *lien*.

" **Un véritable puzzle ! ...**" Cette remarque d'un lecteur devant l'enchaînement (*concatenatio*) des symboles est encore plus juste qu'il ne le croyait, et mérite un bref commentaire.

En effet, le jeu en question, à peine réalisé, est aussitôt *mis en pièces* par son propre concepteur.

Il y a là comme une modeste image du *démembrement* de l'Etre, qui a donné naissance à la manifestation. Et de la dispersion - à coup sûr délibérée - qu'a subie la doctrine pythagoricienne dès qu'elle a été menacée de destruction.

Tout le travail du joueur sera de reconstituer l'unité initiale, *victime* volontaire de ce *sacrifice*, en rassemblant ce qui est maintenant épars.

Mais l'analogie ne s'arrête pas là.

Pour que le joueur ait quelque chance d'arriver à son but, qui est de rendre aux "mille morceaux" leur place initiale, encore faut-il que le créateur de l'énigme ait laissé sur ces morceaux **assez d'indices pour qu'on puisse les relier logiquement.**

En d'autres termes, chaque pièce doit présenter une *marque* (telle qu'un *module*) permettant de la replacer dans l'ensemble, à l'unique endroit qui représente sa "vocation".

Le modèle de départ doit donc être aussi cohérent que possible, sans laisser aucune place au hasard.

Le contraire ne pourrait être que pure malveillance, soupçon si absurde qu'il n'est jamais venu à aucun joueur de bonne foi.. (1)

(1) Un labyrinthe ne se conçoit pas sans issue.. Selon les kabbalistes, il s'y trouve un grand nombre de chambres, dont chacune a bel et bien sa clé. Mais toutes ces clés ont été retirées à l'origine, puis *mélangées* en tas ! (cité par Gershom Sholem).

Heureusement, l'Architecte du labyrinthe universel, quel qu'il - ou Elle - soit , n'a rien de commun avec le "malin génie" cartésien, et son chef-d'oeuvre n'a rien d'indéchiffrable.

Mais il faut , pour s'extirper de ce *Chaos*, "apprendre à voler", ou encore disposer du *Fil d'Ariane* (1) grâce auquel l'Intellect (et par suite la raison qui en émane) peut rapprocher tous les indices *épars* , recréant ainsi un *Ordre* (soit, en grec, un *Cosmos*). (2)

Après avoir exposé les défauts du *discours* auquel nous condamnons une formation trop exclusivement analytique, il faut maintenant reconnaître que la langue des symboles présente, elle aussi, un inconvénient majeur, du moins pour les rationalistes que nous sommes tous devenus, peu ou prou.

Il y manque un *mode d'emploi*.

Devant un symbole graphique ou sonore, l'homme d'aujourd'hui ne trouve en général "rien à penser" , car il lui manque l'intuition qui fait *comprendre* (c'est-à-dire "saisir ensemble") tout ce qui, à première vue, paraît arbitraire et donc insignifiant .

Cette intuition, pour se déclencher, exige tout un contexte éducatif, qui a disparu dans la plupart des cas, en même temps que les derniers représentants de la tradition orale.

On a vu que notre *Mandala* , tracé pour l'essentiel en quelques coups de crayon, peut déjà faire pressentir un monde de relations subtiles.

Mais faire saisir cela à nos contemporains exige désormais des détours invraisemblables, assortis de mille précautions oratoires

(1) Ariane est un des nombreux pseudonymes de Pallas, Déesse de l'intelligence mentale.

(2) *Ordo ab chao* , autre vieille devise maçonnique . "Intelliger", c'est *relier entre eux* (*inter-ligare*) des faits qui, au départ, semblaient étrangers l'un à l'autre.

Encore ce commentaire lassant (même pour son auteur) vaut-il mieux que rien; s'il nous évite de prendre pour de "art décoratif " un message vital.

Heureusement, notre sujet est défendu par son évidence interne.

Et si l'on a pu, à propos du diagramme universel, parler de "théorème", c'est qu'il constitue, comme n'importe quel autre *Mandala* ou *Yantra*, un support de contemplation.

Plus on lui consacrera d'attention **concentrée**, sans se préoccuper de *preuves* extérieures, et plus - *Deo iuvante* - il nous en apprendra sur la constitution de l'univers, et donc sur la nôtre.